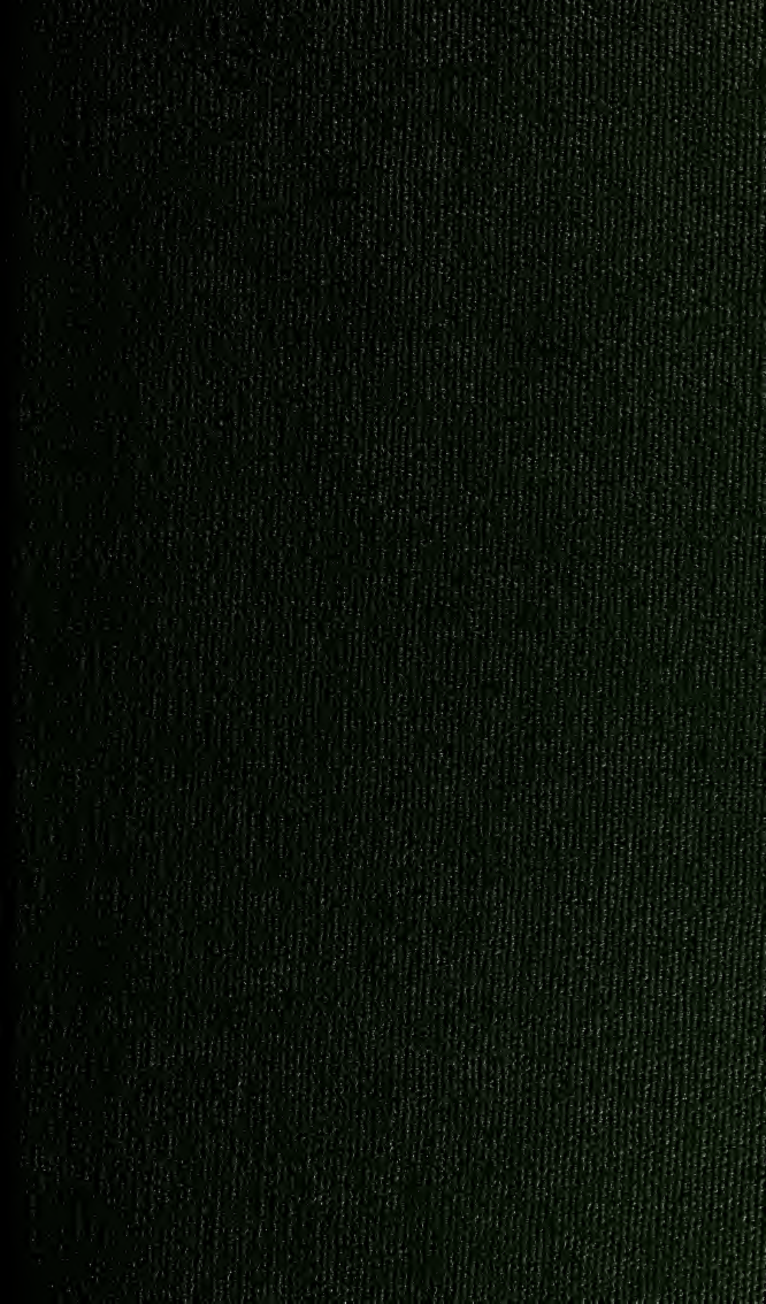



SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES
SMITHSONIAN INSTITUTION WASHINGTON D.C.


SMITHSONIAN
INSTITUTION
LIBRARIES
SMITHSONIAN INSTITUTION WASHINGTON DC

Lieutenant GASTON LAUTOUR

JOURNAL

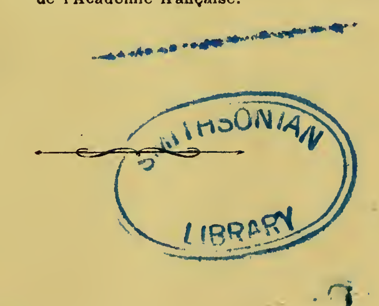
D'UN

SPAHI AU SOUDAN

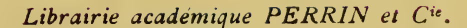
1897-1899

Publié par JACQUES HÉRISSAY

Préface du Marquis COSTA DE BEAUREGARD
de l'Académie française.



DEUXIÈME ÉDITION.


Librairie académique PERRIN et Cie.

IL A ÉTÉ IMPRIMÉ

Dix exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder.

JOURNAL

D'UN

SPAHI AU SOUDAN



LIEUTENANT LAUTOUR

LIEUTENANT GASTON LAUTOUR

JOURNAL

D'UN

SPAHI AU SOUDAN

1897-1899

PUBLIÉ

Par JACQUES HÉRISSAY

PRÉFACE

DU

MARQUIS COSTA DE BEAUREGARD

De l'Académie Française.



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1909

PRÉFACE

A Monsieur Jacques Hérissay.

... Elles sont charmantes, Monsieur, charmantes de jeunesse, d'entrain, d'illusions, ces lettres que vous publiez, et navrantes aussi, par les tragiques souvenirs qu'elles réveillent.

Ce petit spahi, qui rêvait de tomber face à l'ennemi, dans quelque belle bataille, est tombé dans une émeute, le crâne fracassé par un ignoble pavé. Et voilà — coïncidence étrange — que vous le ressuscitez, que vous ressuscitez Lautour à l'heure précise où nos ministres proclament, en amnistiant les gens de Draveil, que l'on peut impunément, assassiner aujourd'hui, soldats et officiers. Nous allons voir partout où tombera désormais la bonne semence anarchiste,

la boue se fleurir de sang, comme elle s'en fleurissait à Lens le 18 avril 1906...

*
* *

Les grévistes, ce jour-là, ont dépavé la rue. Les pierres tombent dru sur les dragons enlizés dans la foule, furieuse, qui les noie. Il faut à tout prix se donner de l'air. Un peloton se détache. A sa tête galope le lieutenant Lautour. La charge passe. Les grévistes refluent autour de l'escadron, dont une barricade a brisé l'élan. C'est une averse de projectiles sur les soldats. Lautour est spécialement visé. Il faut charger encore. Une brique énorme l'atteint au côté gauche du front, au moment où il enlève son cheval; puis, une seconde le frappe à la tempe. Il oscille, se renverse, tombe, tandis que son peloton, lancé au galop, le dépasse.

C'est alors autour de lui la ruée d'une bande de loups. Un immonde gamin, le poil hérissé, un pavé entre les mains, s'élance, en hurlant : « Attendez, attendez... Je vas le crever !... »

Ah ! bien sûr, on nommera celui-là député

le jour prochain où Hervé sera ministre. Un coup de poing, en pleine figure, l'envoie, en attendant, rouler dans le ruisseau.

Il se relève, blasphème... et s'échappe... tandis que quatre ou cinq ouvriers du chemin de fer, conduits par l'ingénieur à qui j'emprunte ces horribles détails, s'empressent autour du lieutenant, qui, le visage inondé de sang, les yeux retournés, gît là. On l'emporte dans une maison dont la porte est restée ouverte. On l'étend sur une table...

Entre temps, les dragons reviennent :

— Comment s'appelle votre officier ? questionne l'ingénieur.

— Lautour.

— Il est perdu.

— Oh, les canailles !... un si brave type !... Revenir du Soudan pour se faire assommer par ces brutes... » grogne un sous-officier, les larmes aux yeux.

— Est-il marié ?

— Oui, il a deux enfants, bientôt trois... Tas de gredins... ajoute le vieux sous-officier en serrant les poings.

A l'aube du lendemain, le mort, les yeux clos, gît sur un lit d'hôpital. Des bandelettes

blanches cachent son horrible blessure. Un crucifix repose sur sa poitrine.

Dors en paix !... Dieu protégera ta femme et tes petits enfants !

*
* *

Comment pourrait-on feuilleter indifférent, ce livre, dont les marges ont bu tant de larmes ?... Comment pourrait-on ne pas aimer celui qui écrivait ces lettres si françaises d'esprit, de cœur, de bravoure, de belle humeur ?

Et, qu'il était charmant, lui-même, le spahi soudanais ! Grand, juste comme il fallait, brun de poil, vif d'allure, le regard loyal, le sourire bon enfant, il allait au-devant de la vie, le cœur sur la main et de la joie plein le cœur. Contre vents et marées, il était du parti de l'espérance, sincère dans sa façon d'être heureux !

Son bonheur, malgré les semeurs d'ivraie, n'inspirait que sympathie. Compatissant aux sots, indulgent aux fâcheux, il n'avait pour tous que ces bonnes paroles qui valent tant, mieux que les bons mots !

*
* *

L'homme d'action, le soldat qu'il était jusqu'aux moelles, ne rêvait que carrière aventureuse. La grande route de Saint-Cyr ne pouvait être la sienne. Aussi prenait-il, à vingt ans, pour arriver à l'épaulette, le chemin des colonies. Bien dur était ce chemin. Mais, quelle vaillance, quelle énergie à le suivre.

Lautour eut bientôt donné sa mesure. Avisé, prévoyant, énergique, il se signalait dans les négociations les plus délicates comme dans les plus vigoureux coups de main. Successivement détaché à Gombou, à Sokolo, à Nioro, à Yélimané, sur toute la lisière du Sahel, son rôle fut, pendant vingt-cinq longs mois, de protéger les populations Soudanaises contre les incursions des Maures, venus du Sahara, et de réprimer les vols de troupeaux, les rapts d'esclaves, exploits ordinaires de ces nomades, tour à tour commerçants, pasteurs et forbans du désert.

De toutes les lettres qu'écrivait Lautour et que l'on trouvera, en feuilletant ce petit livre, je n'en veux citer qu'une, celle-là char-

mante entre toutes de poésie et d'entrain. Écoutez :

« ... Je couche habituellement sur le toit de ma case. D'abord, c'est un excellent poste d'observation. Une caravane maure qui arrive, des hommes qui se disputent, des chevaux qui se détachent... je vois, j'entends tout, sans même me déranger. A la moindre alerte, je puis, sur-le-champ, rassembler mes spahis...

« Mais ce qui est délicieux, c'est de s'étendre en face du ciel, de sentir passer la légère brise de la nuit, si fraîche, si caressante... de s'endormir à la douce clarté des étoiles, sous un ciel absolument pur, où les moindres astres brillent d'un incomparable éclat...

« A peine si de temps en temps, l'hyène ou le chacal, voire même le lion, se font entendre dans la brousse. Parfois un vol de canards passe près de moi, en sifflant...

« ... C'est la nuit sereine et douce... la nuit immense, dans le désert sans bornes... la nuit limpide et mystérieuse, qui porte au rêve et au repos... C'est le moment où l'on pense à l'avenir, à la famille, à la France et à Dieu. On se sent meilleur et plus heureux, l'âme est paisible et le sommeil arrive à regret...

« Mais, continue le gentil poète, toute médaille a son revers, et ces nuits délicieuses n'ont pas que des charmes.

« Je me réveille en sursaut. — Plus d'étoiles. — Un vent violent m'arrache mes draps, de grosses gouttes d'eau m'aspergent. Un nuage de poussière m'aveugle. C'est la tornade.

« J'appelle un spahi. Je ramasse mes draps, mes couvertures. Je les lance à mon homme et dégringole l'escalier. Il n'est que temps. Le déluge commence. Je refais mon lit, en bas, j'essaie de me rendormir. Mais les moustiques eux ne dorment pas, et le supplice commence...

*
* *

Et tenez, fut-il jamais plus joli portrait de soldat que ce portrait retrouvé dans une lettre du lieutenant de L... à Mme Lautour?

« ... Que votre mari était donc un gai et aimable compagnon. Oui, j'aurais dû vous parler dans ma précédente lettre de la délicatesse de langage, de l'élévation d'idées, de l'attitude noble et élégante qui étaient comme sa marque originale, et qui dès l'abord attiraient l'attention sur lui.

« Sa personnalité se dégageait vivement sur son entourage. Quelques-uns de ses supérieurs semblaient le jalouser instinctivement. Il était trop différent de plusieurs de ses camarades, pour avoir avec tous une égale intimité. En revanche, tous ses subordonnés l'adoraient. Ces bonnes gens : Peuhles-Bambaras-Toucouleurs ou Malenkés, avec la simplicité et la droiture de leur jugement non averti, subissaient de sa part l'impression d'une supériorité complète, indiscutable, qui s'affirmait partout. »

« Il n'en est pas toujours ainsi ; ajoutait M. de L... ; pour ma part, je pense qu'il y a là-bas des blancs qui sont inférieurs aux nègres, et je sais que les nègres pensent comme moi. Mais, Gaston Lautour se montrait toujours chrétien et Français, parfaite expression du civilisé en face du sauvage fétichiste ou idolâtre.

« Il ne perdait pas, lui, à être vu de près. Et j'entends encore le maréchal des logis indigène : Dioré Sissotro, son sous-verge, comme nous disons, m'exprimer ainsi ses sentiments : « Lautour, vois-tu, lieutenant, Lautour, y a bon beaucoup, y est fils de chef... »

On est là-bas très aristocrate. Il n'y a pas de pire injure que « Fils d'esclave... », ni rien qui exprime autant de considération que ce mot : « Fils de Chef !... »

* * *

Comment la noble femme qui le pleure n'eût-elle pas mis, pleine de confiance, sa douce main dans la main que lui offrait, à son retour d'Afrique, celui dont Joseph de Maistre, eût pu dire, ce qu'il disait de son propre fils : « C'est un brave garçon qui craint Dieu et n'a pas peur du canon » ?

« Vous trouverez en moi, écrivait, en effet, Lautour à sa fiancée, la veille de leur mariage, vous trouverez en moi une âme de chrétien, parfois rude et rugueuse ; mais vous verrez qu'elle est faite d'une matière pure et solide, à laquelle vous aurez bientôt fait de donner la forme et le poli qui lui manquent encore... »

Elle y avait réussi.

Et la foule a eu l'impression d'un grand exemple, en suivant, de Lens à Compiègne, de Compiègne à Evreux, le cercueil de ce soldat si simplement vaillant, si simplement chrétien.

M. Clemenceau, l'autre jour encore, dans le Var, se faisait un marchepied de ce cercueil. Mais plus éloquente que l'éloquence hypocrite de notre premier ministre était cette croix qui rougeoyait sur le drap noir dans la cathédrale d'Evreux. Il semblait que ces deux mots : « Honneur et Patrie », gravés au revers de cette croix si noblement gagnée, s'associaient, comme une prière, à la prière du prêtre pour obtenir miséricorde à celui qui n'avait marchandé son âme ni à son pays, ni à Dieu.

Mis Costa,
De l'Académie française.

JOURNAL
D'UN SPAHI AU SOUDAN
(1897-1899)

---

19 *octobre* 1897. — *Pauillac.*

Le paquebot s'agite, dérape mollement le long du quai et gagne le large, son imposante masse à peine ballottée par les vagues. De gros nuages de fumée noire sortent de sa cheminée et laissent longtemps dans l'air calme un ruban épais, qui s'évapore peu à peu.....

Accoudé au bastingage, je vois mon père, qui, tout au bout du quai, agite encore son mouchoir; puis, c'est fini..... Mes camarades m'emmènent, me distraient, et je veux oublier désormais tout ce qui reste en arrière.....

Nous sommes six sous-officiers de cava-

lerie, isolés au milieu de deux cents marsouins, la relève de l'infanterie de marine. Ce matin, à sept heures, un train spécial nous a amenés de Bordeaux à Pauillac; les marsouins chantaient, joyeux de s'en aller, insouciants de l'avenir, habitués aux brusques départs pour une destination quelconque : les colonies, pour eux, c'est la vie aventureuse, pénible, mais souvent libre, où l'on voit du pays, où l'on est chef de poste, où le blanc est quelqu'un, où l'on gagne une forte solde, vite dépensée au retour en quelques semaines de folle bombance..... Cela nous encourage, nous rassure et nous enthousiasme : on ne part pas si gaîment pour un exil triste et maussade.....

..... Il y a quatre jours, j'étais encore à Provins, menant la vie paisible de garnison. Le soir, à neuf heures et demie, je terminais dans ma chambre une théorie à deux engagés qui devaient passer le surlendemain leur examen de brigadier; tout

à coup, on frappe à la porte et l'adjudant de semaine me tend un papier, un télégramme officiel du ministère de la Guerre à notre colonel, dont voici le texte :

« Le maréchal des logis Lautour, du 29e dragons, mis à la disposition des Colonies par le ministère de la Guerre, devra se rendre le 18 à Bordeaux, au bureau colonial, où il recevra des ordres pour s'embarquer le lendemain, à Pauillac, sur l'*Uruguay*, pour le Soudan. »

Je fus un peu assommé du coup..... Je ne m'attendais plus à partir ; ma demande faite à l'inspection me semblait définitivement rejetée, une liste de sous-officiers ayant déjà paru au commencement du mois, désignant ceux qui seraient embarqués, — et, le vendredi soir, je reçois l'ordre d'être le lundi matin à Bordeaux !

J'étais content pourtant. Il est dur, sans doute, de quitter tout, aussi brusquement : le régiment, les amis, la famille, la France, tout ce qu'on aime, qu'on connaît, et qu'on

abandonne, pour quoi?..... pour le Soudan, l'inconnu, avec ses dangers, son climat si ingrat, et la chance aléatoire d'en revenir officier... si l'on en revient!...

Mais aussi, quelle jouissance délicieuse, si amère qu'elle soit, de partir ainsi pour un lointain pays, de se lancer dans une vie si nouvelle, de rompre enfin avec la vie monotone et insipide de quartier!..... Ce sera peut-être une vie dure, mais sûrement pas ennuyeuse. Et l'on songe à l'avenir plein de surprise : le Soudan, le noir Soudan, comme l'appelle mon capitaine en second, qui en vient, — noir par la couleur de ses habitants, noir par sa tristesse et sa désolation de région brûlée par le soleil tropical, noir par les souvenirs qu'il laisse, de guerres, de maladies, de morts, d'épidémies, noir enfin par sa réputation méritée de tombeau des Européens.

A bord, nous nous installons dans l'en-

tre-pont de 3e classe ; nos lits, formés de petits casiers en planches, accotés les uns aux autres, serrés, étroits, garnis d'une bien mince literie, nous amusent.

Nous formons, tous les six, un petit noyau d'amis, unis par le hasard de la même fortune, les mêmes espoirs, le même but..... L'un d'eux a déjà séjourné au Soudan et nous sommes suspendus à ses lèvres, quand il nous narre la colonne du Mossi qu'il a faite, la vie de poste, les grandes randonnées dans le désert..... Le Soudan compte encore des régions insoumises ; sûrement, nous marcherons..... Marcher, faire colonne ! le rêve déjà s'ébauche vaguement, dans un décor d'interminable brousse, de désert brûlant, de villages nègres, de tatas en terre, avec des indigènes armés de lances, de fusils à pierre, de flèches empoisonnées.

---

21 *octobre.* — *Lisbonne.*

Le soleil se lève à peine, quand l'un de nous, déjà debout, dégringole dans l'entrepont et nous hèle.

— Ohé! les spahis !

— Quoi donc?

— On entre dans le Tage! Le paysage est merveilleux. Allons hop! hors des toiles!

..... Le spectacle, de fait, vaut la peine qu'on se dérange : nous sommes dans l'estuaire tout agité des flots de la mer qui remontent son cours; les deux rives se rapprochent sensiblement, verdoyantes, semées de petits bois, de villages qui dégringolent le long des pentes ou se dressent fièrement sur les crêtes, dominant tout le pays du clocher de leur église juchée au point culminant; des gorges étroites

enserrent des hameaux qui s'évasent sur des plages dorées : on dirait un panorama fait par des enfants, qui auraient vivement semé leurs jouets au hasard : arbres et maisons, plages et coteaux, vaches paissant et mulets attelés à des voitures basses et légères.

Au loin, dans une brume que le soleil dore et dissipe, l'horizon s'éclaircit d'une masse de toits et de façades blanches : c'est Lisbonne, et voici la grosse tour carrée, noire, lourdement sculptée, qui s'avance dans l'eau, impressionnante et prétentieuse.

D'ici, la ville est très pittoresque, bâtie sur une colline de la rive droite qu'elle couvre entièrement : églises, palais, hôtels, tours, statues, monuments, forment une curieuse agglomération variée et coquette, de tonalités vives et d'architectures contournées. Au premier coup d'œil, on ne voit que les masses et les couleurs; les ruines, les lézardes, la saleté, la misère,

disparaissent dans cette silhouette de grande ville jadis opulente, somptueusement décorée.

A peine l'*Uruguay* ancré au milieu du port, une foule de bateaux se détachent des quais et se hâtent vers nous ; en un quart d'heure, le paquebot est entouré de barques de toutes sortes, les unes lourdement chargées de charbon ou de colis, les autres de passagers, — des émigrants pour l'Amérique ; puis c'est toute une flottille de barcarolles, peintes de tons criards, la poupe en l'air, l'avant relevé en arc de cercle, de grandes voiles grecques tombant le long des mâts, et les Portugais, coiffés d'un long bonnet noir, nous hèlent leurs invitations et leurs tarifs.

Nous débarquons dans ce brouhaha indéfinissable, tandis que la grue du bord fonctionne déjà et déverse, dans les profondeurs de la cale, le charbon et les caisses.

Nous commençons par passer au change

où, pour quelques pièces d'or, on nous remet des liasses de milliers de réis, — car dans ce pays on voit grand et on ne compte que par cent et par mille ; puis, après un déjeuner somptueux, au meilleur hôtel du lieu — déjeuner capable de réparer le mauvais ordinaire dont nous jouissons depuis deux jours — nous partons visiter la cité.

Le roi de Siam y est en ce moment l'hôte du roi et nous rencontrons le cortège : tout est très brillant, doré, argenté, ouvragé, mais de près, c'est, comme la ville, usé, fripé, sale, miséreux; les chevaux ne valent point un clou, les harnais sont piteux, les housses mangées aux vers, les soldats malpropres, mal ficelés et montés sur des haridelles.

Après le dîner, nous allons prendre le café dans un grand cabinet de lecture presque désert. Tout au bout, il y a un petit salon avec un piano et nous nous y installons à fumer ; l'un de nous ouvre le piano et commence à jouer, d'autres chan-

tent, puis, sur un air de valse, nous nous mettons à danser. Nous avons oublié tout et nous nous amusons follement; des Portugais se sont amassés près des portes et nous regardent ébahis; un vieux monsieur à lunettes d'or, favoris blancs et souliers vernis, entre et nous dit : « Bravo ! les Français ! Dansez et chantez, vous avez raison ! » Il nous questionne, nous offre de gros cigares et s'en va en disant aux autres : « Spahis du Soudan. »

Nous allons finir la soirée au cirque où les clowns plaisantent en français, les écuyers parlent anglais et les amazones italien.

Le lendemain, nous rentrons à bord, où l'on termine le chargement.

Pendant la nuit, cinq des disciplinaires, embarqués à Bordeaux pour Dakar, se sont évadés par un hublot; ces gaillards sont difficiles à tenir, réclament sans cesse pour leur nourriture et menacent de mettre le feu à leur logement..... On double la garde qui les surveille.

27 *octobre.* — *Ténériffe.*

L'ancre jetée, on nous permet de débarquer jusqu'au soir.

Les chaloupes qui arrivent à toutes rames amènent une foule de marchands de tabac et de fruits, — des oranges surtout et toutes les variétés des pays chauds : bananes, figues, dattes, ananas.

Bientôt, nous sommes sur le quai où la foule se presse et des voitures nous emportent vers la ville, — ignobles tapissières dont la ferraille grince péniblement. Les deux chevaux-squelettes galopent sous une grêle de coups de fouet et d'invectives que le cocher distribue sans parcimonie.

Le long de la route toute droite, gluante d'une épaisse boue noire, des gamins et gamines courent après la voiture en criant :

« Viva la Francia! » pour qu'on leur jette des sous; d'aucuns, mal renseignés sur notre nationalité, hurlent : « Viva Germania ! Viva Italia ! »

Pas jolie, la capitale : une interminable rue, des maisons scrupuleusement alignées, la plupart sans étages, dépourvues de volets, très nues et tristes, mais peintes de toutes les couleurs vives : roses, vertes, bleues, jaunes; les pluies ont lavé les murs mal crépis et ces masures aux teintes crues ont l'air miséreux. Le centre est moins triste : places, squares, églises, casernes, fort, sont réunis dans un petit rayon.

Nous n'avons pas le temps de parcourir les environs : le pic fameux lui-même se perd dans les nuages, et nous n'apercevons que son flanc nord que couvrent des figuiers nains.

Au retour, nous avons maille à partir avec cochers et bateliers qui doublent leurs prix et nous forcent à payer d'avance.

Triste pays et vilains indigènes. Comme la France est déjà loin !

29 *octobre.* — *En mer.*

Nous donnons un concert, chants et musique. Des chœurs, formés par les meilleurs chanteurs d'entre nous, se lancent même dans les grands airs d'opéras-comiques.

Après le concert, on danse et les officiers offrent le bras à quelques Portugaises, ni belles, ni élégantes, — bien jaunes..... Les seuls passagers civils convenables sont du reste une dame et ses enfants, fillette et garçon de dix à quinze ans, extrêmement gentils et bien élevés, qui valsent tous deux ensemble de la façon la plus charmante.

..... La chaleur devient sérieuse et l'on a tendu une toile au-dessus du pont. Les marsouins arborent maintenant le casque

colonial ; nous, nous n'en avons pas, et, à Bordeaux, je n'ai pu que sommairement compléter mes provisions, un peu au hasard, car je suis parti sans renseignements, sans le moindre équipement colonial.

Les requins nous font escorte, bondissant de tous côtés, filant plus vite que le paquebot, faisant des sauts énormes au-dessus de l'eau ; des poissons volants sautent par les hublots dans nos lits, très curieux avec leur corps couvert d'écailles à reflets bleu et or, leurs ailes transparentes, aux fines nervures, aux bords dentelés, — de vrais petits monstres inoffensifs.

---

31 *octobre. — Dakar.*

Hier au soir, nous avons stoppé en vue de Dakar dont les lumières signalaient la présence.

Depuis le matin, nous examinions la côte, et ceux qui la connaissaient déjà nommaient les divers lieux : l'île d'Yof, la pointe des Almadies, qui marque l'extrémité du cap Vert, le cap Manuel, l'île fortifiée de Gorée, qui défend la côte..... Pour nous, les spahis, c'était la terre promise, c'était bientôt ce Soudan fameux qui donne la mort ou l'épaulette, l'anémie et la fièvre, parfois la gloire !

Dès l'aube, nous sommes prêts à débarquer..... Des centaines de barques s'accrochent aux flancs de l'*Uruguay* : dans des pirogues étroites et longues, creusées à

même dans le bois, des négrillons, maniant merveilleusement leurs légers esquifs avec une pagaie, nous crient : « Des sous ! des sous ! » et, quand on leur en lance, ils se jettent à l'eau, vont les ramasser au fond de la mer, sans crainte des requins, pourtant nombreux dans ces parages..... Ils sont, ces gamins, merveilleux de souplesse, d'adresse, de vivacité : quand ils sautent, leur pirogue chavire ; au retour, ils la rattrapent, la redressent, la vident, sautent dedans en un instant.....

De bonne heure nous atterrissons.

Sur le quai une masse d'indigènes se rue sur nos caisses ; on nous forme en troupe, et nous gagnons le quartier de cavalerie, où nous sommes reçus par un sous-officier.

Devant le corps de garde, les spahis indigènes de service mangent la soupe : accroupis en rond autour d'une vaste jatte, ils y plongent leurs mains, prennent du couscous, le pétrissent en boule cons-

ciencieusement, et l'absorbent délicatement en suçant leurs doigts, — spectacle un peu dégoûtant au début, mais auquel on s'habitue vite.

La grille franchie, une grande cour carrée s'étend, flanquée de deux hangars en pierre soutenus par des piles, qu'unissent des voûtes arrondies. Sous ces voûtes, ce sont les écuries, sans portes, avec des auges basses, au pied desquelles traînent les entraves, — une chaînette reliant deux bracelets de cuir, dont l'un est fixé au bas de l'auge et l'autre serre le paturon gauche du cheval. Le logement des Européens, bâtiment carré à un étage, est au fond, l'infirmerie à droite, la salle de douches à gauche.

En ce moment même, le général Frey passe l'inspection des spahis sur le terrain de manœuvres..... Bientôt, ils arrivent : du bruit, de la poussière, des cris, des commandements, l'escadron débouche au trot, en colonne par quatre et franchit la

grille ; les pelotons se forment en bataille, font face à gauche sur deux rangs.

Les hommes portent la tenue d'Algérie, casque blanc, boléro, gilet et ceinture rouges, pantalon bouffant bleu, bottes noires hautes et plissées, le sabre sous la cuisse gauche.

Les chevaux sont petits, la plupart gris clair, vifs comme la poudre ; ils galopent, encensent, secouent leur mors, fouaillent de leur longue queue, s'agitent même à l'arrêt, blancs d'écume ; ils ont la bride à œillères, la selle arabe à dossier, les étriers larges et carrés, chaussés très court, le terrible mors arabe, à gourmette en anneau.

Un commandement retentit : « Pied à terre ! » et, en un instant, les pelotons se désagrègent.

..... Dans la journée, nous visitons la ville, peu curieuse du reste : deux hôtels, une caserne, un hôpital, le marché, des bâtiments d'administration, des maisons de commerce, — tout cela nous séduit peu.

1er novembre. — De Dakar à Saint-Louis. — Le Cayor.

Un chemin de fer relie Dakar à Saint-Louis et traverse le Cayor sur une longueur de 260 kilomètres ; après avoir contourné la baie de Dakar jusqu'à Rufisque, un des ports importants du Sénégal, il remonte vers le nord-est en s'écartant légèrement de la côte.

Le trajet est pénible et il fait très chaud ; la fumée, la poussière, nous salissent affreusement ; le paysage seul nous distrait : la brousse est luxuriante, verte encore, car l'hivernage prend à peine fin, et tout nous intéresse, — nous qui ne sommes pas encore familiarisés avec les paysages d'Afrique : les baobabs énormes, avec de courts rameaux tordus que fleurissent de

petits bouquets de verdure ; les fromagers aux troncs multiples, soudés en faisceaux, dont les branches s'échappent en gerbes très feuillues, majestueuses frondaisons, ombrages précieux ; puis les champs de mil, autour des villages, ceux-ci qui disparaissent presque, les toits de paille, pointus, couverts de plantes rampantes avec leurs fruits, sortes de citrouilles.

Mais ce que nous admirons surtout, et que nous ne reverrons nulle part, avec autant de variété, ce sont les oiseaux : en vols innombrables, ou posés sur les fils télégraphiques, ils sont légions et tous jolis : des bleus d'azur, des rouges, des roses, des noirs de jais à reflets bleuâtres, des jaunes, des verts ; d'autres multicolores, verts ou rouges, coiffés de jaune, rouges et bleus, noirs au ventre blanc, jaunes aux bouts des ailes noirs.....

Quand vient la nuit, le ciel s'illumine au loin, de tous côtés, des feux de brousse, allumés pour chasser bêtes et serpents. Il

faut brûler le sol pour arrêter l'envahissement de la végétation : l'herbe croît à deux mètres de haut ; bonnes ou mauvaises, les plantes poussent prodigieusement ; c'est la fécondité intense des pays du soleil : végétaux, hommes, animaux, éclosent à foison.

2-3 novembre. — Saint-Louis.

Nous logeons au quartier des spahis, mais tous les logements étant pris par l'infanterie, nous nous sommes entassés dans un étroit local garni de paille ; d'ailleurs, pendant notre séjour, nous vivons à nos frais, ignorant les usages et nul ne nous en informant.

Saint-Louis est une grande cité, qui compte 21.000 habitants. Elle se compose de trois parties : le village noir, sur le continent, et deux îles, dans l'estuaire du Sénégal, celle de Saint-Louis proprement dite et la Langue de Barbarie ; les trois villes sont reliées entre elles par des ponts dont l'un est célèbre, le pont Faidherbe, tout en métal, long de 511 mètres.

C'est dans la Langue de Barbarie surtout

que j'aime à me promener, au milieu du grand marché, tout nouveau pour moi, où je vais examiner les denrées indigènes et les marchands accroupis près de leurs calebasses, attendant patiemment le client : les femmes passent, vêtues d'étoffes criardes, la tête enveloppée de madras rouges, les épaules couvertes du boubou, les reins étroitement serrés dans le pagne à dessins variés, portant aux oreilles, dans les cheveux, aux orteils, des bijoux, des bagues, des bracelets en os, en coquillages, en cuivre, en verroteries, en corail; les hommes, eux, se drapent entièrement dans leurs amples boubous blancs, la tête coiffée du fez rouge, d'un petit bonnet blanc ou du vaste chapeau pointu en feuilles tressées, ayant aux pieds les samaras jaunes, sortes de pantoufles en cuir, sans talons; ils passent fièrement près de nous, souvent arrogants et dédaigneux des pauvres militaires, pas même « électeurs » comme eux : que nul d'entre nous, serait-ce

un officier, ne s'avise de prétendre leur faire céder le trottoir, ou proteste s'ils le bousculent : les « électeurs » sont sacrés et on les ménage ; ils le savent et en usent.

4-14 novembre. — Sur le Sénégal.

Nous nous embarquons pour Kayes le 4 novembre.

Le petit steamer, le *Borgnis-Desbordes*, remorque, fixés à ses flancs, deux grands chalands, dans l'entrepont desquels nous sommes installés, tandis que les officiers occupent les cabines du vapeur.

Le paysage est monotone : les rives sont nues, couvertes d'une brousse rare ; les abords du fleuve sont défrichés et l'on y cultive le mil, qui donne jusqu'à trois récoltes par an. Presque tous les villages sont sur la rive gauche ; la rive droite est abandonnée, à cause des pillages des Maures.

Le Fouta-Djallou s'étend sur le sud, mais ses parties riches sont séparées de la

vallée du Sénégal par de vastes déserts, coupés seulement par une ligne de lacs et de marigots parallèles au fleuve et dépendant du lac de Koïa, derniers vestiges d'une rivière disparue maintenant.

Nous stoppons à Richard-Toll, Podor, Saldé, Matam, Bakel, passons près de l'embouchure de la Falémé, affluent de gauche, qui arrose le fertile pays du Bambouk et roule des paillettes d'or, dont trafiquent les indigènes.

Les bords s'élèvent de jour en jour, en même temps que les eaux baissent; sur l'argile rougeâtre, nous apercevons souvent un caïman étendu au soleil, béatement allongé sur la vase; sa carapace grise se détache à peine : on dirait un tronc d'arbre mort. On lui envoie une balle, qui rebondit; le saurien, d'un bond, se glisse sous l'eau.

Certains pêchent à la ligne, car le poisson abonde; parfois l'heureux pêcheur décroche un « capitaine », le plus gros des pois-

sons mangeables du fleuve ; souvent ce n'est qu'un margouillat.

Nous ne voyons plus autant de jolis petits oiseaux aux couleurs vives ; de grands vautours noirs, les « charognards », flânent au-dessus des maisons, en quête de détritus, ou, s'installant sur les hautes branches sèches d'un arbre mort, y demeurent immobiles, des journées entières, à digérer et à dormir.

Des postes sont installés dans les plus grands villages ; entourés de murs et bâtis sur une éminence naturelle ou artificielle, ils s'élèvent en dehors des cases indigènes, tandis que les maisons de traitants, qui appartiennent à des commerçants de Saint-Louis, occupent le centre, près du quai où s'amarrent les bateaux. Ces traitants font l'importation des articles indigènes : verroteries, bijoux, parfums, étoffes, mais recherchent surtout les éléments d'exportation : arachides, gomme, caoutchouc, kola, qui ont fait déjà la fortune de beau-

coup. Le vapeur qui nous remorque, comme tous ceux qui naviguent sur le fleuve, appartient à ces maisons de commerce.

Le 12, nous atterrissons à Tambokané, à 50 kilomètres de Kayes. Les eaux sont trop basses, nos bateaux ne peuvent aller plus loin et des barques nous ont été envoyées : bientôt la rive est couverte de caisses de toutes formes ; nous devons faire nous-mêmes le transbordement, aidés de quelques noirs : on recharge les colis sur les barques et nous allons chercher pâture et abri.

Des huttes en paille ont été élevées près du village : les marsouins les occupent vivement. Nous ne nous pressons d'ailleurs pas d'y chercher des places, préférant loger chez l'indigène ; bientôt nous trouvons notre affaire et installons le campement ; nous achetons du lait, des poulets, ouvrons quelques boîtes de conserves, et deux boys, que nous avions pris à Saint-Louis, font la cuisine.

Pendant que le dîner se prépare, un

jeune Bouniane vient me trouver et me demande de lui faire un gri-gri : j'ai, paraît-il, une tête de marabout, effet de ma barbe qui pousse.

Un gri-gri, c'est une amulette que l'indigène achète généralement aux marabouts, et qui est destinée à le préserver des maléfices, maladies, accidents, misères de toutes sortes. Il en existe pour tout : contre l'incendie et les épidémies, pour donner la fortune, le courage, la santé, garantir la fidélité des épouses, leur fécondité, provoquer la mort des ennemis, rendre impuissantes leurs armes... Plus on les paie cher, plus ils ont de valeur, et la réputation de sainteté du marabout, tout en garantissant mieux l'efficacité, en augmente proportionnellement le prix.

J'entre volontiers dans la combinaison et, prenant gravement un morceau de papier, j'écris dessus : « Dieu seul est grand ! » Cela est de toutes les religions et ne peut faire que du bien.

Le noir me remercie et emporte précieusement son document : il l'enveloppera dans un sachet de cuir, qu'il s'attachera au cou par une ficelle, et sera certainement à l'abri d'une foule de maléfices.....

Nous partons le lendemain, à l'aube ; les officiers ont des mulets et nous, nous marchons à pied ; nous refusons même d'user de quelques montures qui suivent la colonne, à l'usage des traînards trop fatigués ; des adjudants seuls ne dédaignent pas de les enfourcher, à l'instar des officiers partis en avant.

Les étapes sont de 25 kilomètres et nous les faisons aisément ; le premier soir, nous couchons à Samé et arrivons, le dimanche 14 novembre, à Kayes.

La dernière journée a été longue et plus pénible ; immobilisés sur les bateaux depuis le départ de France, nos jambes se sont ankylosées et le manque habituel d'entraînement à la marche se fait sentir ; nous suivons tout de même, par amour-propre, fiers de laisser en arrière des marsouins fatigués.

14-22 *novembre.* — *Kayes.*

Sitôt arrivés, on nous conduit chez Mme Laroumet, l'unique restaurant de la ville. Il fait très chaud, nous sommes vannés et c'est avec une vraie joie que nous trouvons des sièges, de l'ombre, de la fraîcheur et de la glace..... Installés sous une véranda, nous faisons honneur aux vivres et aux boissons fraîches qu'on nous apporte ; un respectable morceau de saucisson ne subsiste pas cinq minutes à notre voracité.....

La ville s'étend le long du fleuve, sur la rive gauche. La gare, les postes et télégraphes, la douane, le cercle militaire, des chantiers, bureaux et entrepôts forment le noyau de la cité ; la place du marché est dans le voisinage, servant de centre à

toutes les maisons de commerce ; le village indigène s'étend vers l'ouest. Cette portion principale est la plus basse et la plus malsaine.

A deux kilomètres de là, sur une éminence, en dehors de la région insalubre, s'élèvent : le Gouvernement, le Génie et l'Hôpital. Pour s'y rendre on longe des cases indigènes et des marais comblés, anciens foyers d'infection, à peine assainis maintenant.

Bientôt on nous annonce que nous sommes logés aux cases Espitalier, situées à deux ou trois kilomètres du centre, du côté de l'Hôpital, près de la voie ferrée, — grandes salles élevées sur pilotis, à cloisons légères, à armature métallique, à véranda circulaire, avec un toit en tôle gondolée que recouvrent d'épaisses nattes de paille. Une grande route y conduit, mais on s'y rend et on en revient plus vite par les lorrys, — wagonnets-plates-formes, munis de bancs et d'un abri, pouvant

transporter quatre personnes, poussés par des noirs vigoureux, entraînés, bien payés, qui courent à toute vitesse ; quand le lorry arrive à une descente, les conducteurs sautent sur le marchepied et le laissent dévaler, un frein sérieux pouvant intervenir...

Tout cela n'a rien de très séduisant ni de très pittoresque. Les maisons sont basses et unies, sauf deux ou trois bâtiments officiels et administratifs ; elles sont uniformément blanches, avec des baies étroites et des toits peu inclinés.

Chez les traitants, nous complétons nos approvisionnements et je fais notamment emplette de quelque vaisselle émaillée : gril, casseroles, plats, gobelets, poêles à frire, louche, assiettes ; nous achetons aussi beaucoup de sucre et de bougies, du tabac, des allumettes, — celles-ci allemandes ou suédoises ; plus tard en effet, dans la brousse, dans les postes lointains, il sera difficile de renouveler sa popotte...

Les premiers jours, nous continuons de prendre nos repas chez Mme Laroumet, mais, apprenant que notre halte se prolongera, nous renonçons à ce trop luxueux ordinaire : nous toucherons nos rations réglementaires et ferons faire notre repas par un boy, comme les marsouins..... On invite donc la patronne à nous présenter l'addition. Ah ! mes amis ! quel nez nous faisons ! Rien qu'au début, 8 fr. 75 de saucisson ! et tout à l'avenant !... Très gracieusement d'ailleurs, la mère Laroumet nous explique que nous sommes loin de France et que le transport des denrées coûte fort cher. N'importe, on voit que le sel est un produit indigène, car la note s'en ressent !... Nous alignons donc les beaux louis de France et jurons en chœur de ne plus remettre les pieds dans la maison. La patronne nous offre le champagne, mais nous n'en sommes que plus énergiques dans notre serment.

..... Deux jours plus tard, l'un de nous

entrant, — par hasard ! — se trouve nez à nez avec un ami qui déguste une grenadine glacée ; le lendemain, je pénètre en catimini dans la salle et je m'y trouve avec deux autres camarades... si bien que nous y revînmes souvent, attirés par la glace, la fraîcheur, le confortable... Et puis, Mme Laroumet était si aimable !... Il faut bien soutenir les compatriotes exilés !...

Le marché est encore ce qui m'intéresse le plus vivement et j'y viens plusieurs fois.

Sous des hangars primitifs, très bas, faits de planches soutenues par des perches, les marchands sont entassés, accroupis près de leurs marchandises ; hommes, femmes, enfants, grouillent dans la poussière ; les clients se promènent au milieu, dans le dédale de tous les produits indigènes : riz, maïs, indigo, piment, sel, poivre, herbes pour le couscous, kola, verroteries, anneaux en cuivre, coton, allumettes, savon indigène en boules, étoffes, harnais, sou-

liers, bottes, sandales, calebasses, sorgho, arachides, niébés, haricots rouges, ignames, gombo, gingembre, farine de nété, oseille, graines et beurre de karité, amandes de palme, tomates, tabac indigène en feuilles ou en poudre, morceaux d'iris, patates, ansonifies (petites pommes de terre sucrées), manioc, gomme, bonnets, chapeaux, sacs, hamacs, ferraille, gargoulettes, pots à tabac... Comme on le voit, tout s'y vend.

Les maisons de commerce des blancs vendent aussi des objets pour les indigènes, mais seulement ceux qu'ils importent d'Europe.

La plupart de ces maisons européennes sont belges, allemandes ou anglaises, très peu sont françaises, et ceux qui dirigent ces dernières se plaignent que le gouvernement ne les soutient pas et les tracasse plus que leurs concurrents étrangers. Il faut dire que nos nationaux qui s'aventurent ici ne le font généralement qu'en

désespoir de cause, comme dernière ressource, et ne sont pas l'élite du commerce de notre pays; de plus, ils s'acclimatent difficilement, ont peu de persévérance, des ambitions exagérées; ils recherchent trop leur confort, n'aiment pas à courir après la fortune et s'étonnent qu'elle ne vienne pas les trouver sous leur moustiquaire; généralement les premiers frais de l'installation absorbent une bonne partie des fonds disponibles.

22 novembre. — De Kayes à Diouleba.

Nous partons de Kayes à six heures du matin, par le chemin de fer, — court trajet d'ailleurs, une centaine de kilomètres, car cette ligne qui doit rejoindre le Niger à Bammako ne dépasse point encore Diouleba. — Nous regardons curieusement le pays, le vrai Soudan, cette fois : quelques éminences, puis la brousse et son éternelle monotonie, coupée de quelques baobabs géants, ou de rares villages entourés de rizières.

Les anciennes étapes de la voie de terre sont devenues les stations. A Kaffa, Diamou, Galongo, s'élèvent des gares, bien bâties, sur des armatures métalliques; de larges vérandas, formées par le prolongement du toit, abritent les murs et les

portes des appartements ; les habitations sont au premier, le rez-de-chaussée est réservé aux bureaux et aux magasins ; des réservoirs d'eau pour la locomotive sont remplis par des corvées de porteurs et porteuses, qui transportent l'eau du ruisseau voisin dans des calebasses posées sur leur tête.

---

23 *novembre.* — *Oualia.*

Débarqués hier au soir du chemin de fer, à Diouleba, nous allons suivre maintenant la ligne des convois, et chaque jour la vie sera la même : on part à deux heures du matin et il faut atteindre l'étape avant huit heures, instant où le soleil commence à chauffer.

..... Il fait froid, on commence à jouir de la fraîcheur de la nuit, les moustiques s'engourdissent, et nous aussi ; c'est alors que retentit la corne du chef de convoi. Debout ! Vite, on allume le photophore, on roule les couvertures, le boy fait chauffer le café, puis on gagne rapidement la voiture Lefèvre, où l'on s'empile à quatre, secoués, les coudes meurtris par les chocs contre les barres d'appui.

Ces voitures, si rudes qu'elles soient, rendent pourtant de précieux services : tout en fer, elles sont démontables et le coffre, isolé, est étanche, tient l'eau et peut servir de bateau pour deux hommes. Elles sont traînées par de vigoureux mulets, expédiés d'Algérie, — animaux d'un tempérament et d'une force incroyables, dangereux même, car lorsque l'un d'eux se défend, quatre hommes ne sauraient lui résister ; parfois aussi, à des descentes, ou pris de peur, certains s'emballent, partent à toute vitesse dans la brousse, et s'ils reviennent sur le convoi, il y a des chocs effroyables et souvent des accidents graves.

En cet équipage, lentement, nous cheminons dans la nuit. En tête, marche le chef du convoi, un sous-officier d'artillerie qui, détaché aux conducteurs, est indemnisé spécialement, fait toujours le même trajet, a toute autorité et tient ses ordres directement de son capitaine et du

gouverneur. Des conducteurs isolés marchent devant lui et le long du convoi, munis de torches faites de paille tordue, dont une voiture est chargée chaque jour. Les officiers seuls sont montés sur des mulets..... On fait une halte horaire de dix minutes.

Vers huit heures, on atteint le gîte, puis on déjeune, et après, c'est la sieste. Oh! ces siestes en route, sans moustiquaire, dans ces cases étouffantes, où l'on ose à peine rester tête nue, de peur qu'un rayon de soleil ne se glisse par le toit de paille!

Le soleil couché, nous dînons, puis on reste dehors, à fumer, aspirant avec délices les premières bouffées de fraîcheur de la nuit. On s'éternise en d'interminables causeries, tout en prenant le thé. C'est le bon moment de la journée!

---

24 novembre. — Billy.

Arrivés au confluent du Bakoy et du Ba-Oulé, nous jouissons d'un splendide spectacle : à l'endroit même où les deux rivières se rencontrent, un barrage naturel de roches noires s'élève ; ce rempart formidable, qu'un seul des cours d'eau ne saurait franchir, est enlevé d'assaut par les deux réunis.

La masse liquide arrive, étincelante, calme, profonde, puissante comme une armée qui forme bloc pour l'attaque. Le choc est terrible, varié, splendide : ici, des arêtes déchirent la nappe unie, qui s'envole en une énorme gerbe pulvérisée et retombe en pluie sur les dalles formant entablement ; là, des géants de pierre opposent leur inertie : les eaux les frappent, les

contournent, s'accumulent entre eux et passent serrées, en jets puissants qui s'abattent en cascades, dix pieds plus bas, avec un bruit de tonnerre. Ailleurs, elles dévalent presque librement, en chutes limpides, transparentes, nuancées de toutes les couleurs du prisme, rebondissant de rochers en rochers, jusqu'au lit inférieur du fleuve, désormais unique, qui s'enfuit, torrentueux, avec de grands remous écumeux, et ne reprendra que bien loin un cours normal, agité de rapides dangereux..... Ces chocs, ces bouillonnements, cette lutte perpétuelle des deux éléments, font un tel vacarme qu'on l'entend à quinze kilomètres à la ronde.

---

25 *novembre*. — *Kababoumida*.

Je suis réveillé, au milieu de la sieste, par un bruit singulier : une nuée de sauterelles assombrit le ciel; elles s'accrochent

partout, leurs bruissements d'ailes assourdissent, mais, heureusement, elles ne s'abattent pas : les femmes et les enfants poussent des cris, heurtent calebasses et marmites, les noirs agitent des bâtons, hurlent aussi, — et les criquets finissent par s'éloigner en un gros nuage rougeâtre : le village est sauvé.

---

26 *novembre*. — *Toukoto*.

Nous franchissons le Bakoy, afin de camper sur l'autre rive. La rivière a cent mètres de large, ses rives boisées sont pittoresques, le lit est assez profond et la traversée du convoi se fait à l'aide d'un grand bac à traille : on y entasse une vingtaine de voitures chargées et deux ou trois voyages suffisent ; au retour, on transborde un second convoi arrivé à la même heure, de l'autre côté, en sens inverse.

Pour charger les voitures, le travail est

aisé : on les retient sur la pente douce de la berge et cela va tout seul, mais, pour les monter sur l'autre rive, c'est plus laborieux : le sol est boueux, argileux, les roues, larges de douze centimètres, enfoncent, collent, et les conducteurs ont fort à faire, d'autant que, généralement, le noir, si bon marcheur, si souple, a les bras peu vigoureux.

Heureusement, le griot est là : il chante, crie, hurle, agite sa guitare à une corde, dont le grincement uniforme accompagne ses chants ; il danse, saute, se donne autant de mal que ceux qui hissent les voitures : c'est la mouche du coche, mais indispensable aux noirs qui ne travaillent bien qu'ainsi accompagnés en musique. Un autre opère de même sur l'autre rive et joue d'un instrument original, — noix de coco vidée, fixée à un manche, sur laquelle il frappe comme sur un tambourin, avec accompagnement de deux plaques de zinc qui y sont fixées et se heurtent à la manière de cymbales. — Pour augmenter encore le bruit,

un élève souffle dans une flûte à un trou, et un autre cogne violemment sur un petit balafou, sur lequel est tendu un parchemin. Avec un pareil orchestre, nos travailleurs ne sentent pas la fatigue.

Le griot est un être à part, de même race que ceux au milieu desquels il vit, mais de caste spéciale : griots, nobles, hommes libres, marabouts, forgerons, dioulas (commerçants ambulants), captifs, forment en effet autant de classes distinctes.

Le griot est ordinairement homme libre, souvent de basse extraction, mais d'intelligence et de culture supérieures à la moyenne, doué d'une bonne mémoire, rusé, spirituel, industrieux, dédaigneux du travail manuel. C'est un troubadour : il sait les traditions des peuples et des familles, connaît tous les chants de tam-tam, improvise des mélodies tristes, gaies, louangeuses, guerrières ou idylliques suivant les circonstances ; les airs varient peu et les strophes, commencées sur une note continue, très aiguë, s'achèvent sur

un ton très bas. Les femmes accompagnent en battant des mains en cadence, et les musiciens répètent indéfiniment le même motif.

Pour l'instant, notre griot excite ses compatriotes à tirer ferme, en leur contant la gloire de leurs aïeux et les charmes de la patrie.

---

27 *novembre. — Kobaboulinda.*

Je suis un peu souffrant et je vais me baigner dans le marigot, où je gagne une bonne migraine.

---

28 *novembre.* — *Goniokory.*

Comme chaque jour, nous atteignons le gîte vers huit heures. Les cases élevées pour les passagers sont brûlées sur toute la ligne, à la suite de la dernière épidémie de fièvre jaune qu'on a pu enrayer par des mesures énergiques; nous cherchons donc des logements dans le village, puis, une fois installés, nos boys apprêtent le repas. Partout nous trouvons des denrées, ce qui est une précieuse ressource : des œufs, du lait, des poulets — 5 sous la pièce — et, quand il y en a, du dolo, boisson de mil fermenté, qui tient le milieu entre le cidre et la bière et coûte deux sous le litre ; nous n'avons en effet qu'un quart de litre de vin par repas : c'est peu. En outre, nous touchons des rations de viande, car le chef de

convoi fait tuer, tous les jours, des moutons : un troupeau est confié à chaque village d'étape et, quand on réquisitionne des vivres, on remet au chef un bon, daté, signé, détaillé et la valeur de ce qu'il a fourni est déduite du montant de l'impôt annuel du pays.

Avant le déjeuner, le docteur nous a fait tous venir à sa case, et chaque blanc a dû absorber vingt-cinq centigrammes de quinine en solution ; nous avons bu ensuite un doigt de vin pour faire passer le mauvais goût, mais je suis écœuré et cette quinine me donne des nausées ; ce n'est que dans le café sans sucre qu'elle est buvable.

---

29 *novembre. — Volohy.*

En me réveillant, ce matin, je constate que la pèlerine, dans laquelle je m'enveloppe la nuit, est dévorée par les rats qui

en ont déchiqueté tout un côté... Je me souviens en effet avoir senti, dans le sommeil, des tiraillements et avoir ramené énergiquement mes couvertures qui s'en allaient.

---

30 *novembre*. — *Bandiougoula*.

J'ai la fièvre, décidément... Depuis plusieurs jours, je suis vanné, sans forces, sans courage, bilieux, maussade, écœuré de tout; je ne fume plus, le vin me dégoûte, je ne puis sentir la viande, l'appétit est parti... Aucune souffrance pourtant : il me semble que c'est un état normal, définitif, et qu'il en sera toujours ainsi; je ne me crois pas malade et marche quand même, mais les pas me coûtent, j'ai du mal à quitter mon fauteuil et mes nuits sont mauvaises : je les passe à m'inonder la tête, et j'ai des cauchemars fatigants.

Vers le soir, le docteur vient nous voir, et nous demande comment ça va : je réponds, sans bouger de mon fauteuil, que ça va bien, mais que j'ai l'estomac un peu détraqué.....

— Bah ! me dit-il, ce n'est rien. Vous avez encore le bon sang de France dans les veines... Venez me parler demain matin, en arrivant à Kita.

1-4 *décembre*. — *Kita.*

Un des plus beaux postes du Soudan, à mi-chemin du Sénégal et du Niger, — un des plus anciens aussi, car il date, je crois, de 1882. Entouré d'une sérieuse enceinte en pierres, il a été élevé par les Chinois, qui firent les premiers travaux importants de la colonie et y apportèrent, avec leur travail, l'horrible fièvre jaune.

La ville est coquette, ce qui est rare ; les

voies principales sont bordées régulièrement de fromagers dont l'ample frondaison répand l'ombre sur presque toute la chaussée.

Les Pères du Saint-Esprit, — les Pères Noirs, comme on les appelle par opposition aux Pères Blancs de la vallée du Niger, — ont ici un vaste établissement et leur superbe potager est une sérieuse ressource pour les Européens : ils cultivent tout ce qu'ils peuvent et font toutes sortes d'essais.

Nous séjournons deux jours à Kita et le docteur en profite pour m'administrer un ipéca, puis du sulfate de magnésie, traitement énergique et salutaire. Je constate que l'écriture de mes lettres et de mon journal est devenue, ces derniers temps, toute petite et tremblante.

..... Nous partons le 4. Au bruit de la trompe, nous voulons nous lever, mais il paraît que c'est un autre convoi qui part. Une demi-heure cependant se passe ; n'entendant toujours rien, nous envoyons un

homme aux informations : les deux convois sont partis !

Vivement, nous plions bagages, chargeons les boys de nos couvertures et filons. La nuit est noire, sans lune ; non sans peine, nous trouvons le sentier étroit et raboteux qui constitue la route nationale, et alors, c'est une course folle : il faut à tout prix rejoindre la troupe, qui doit être déjà loin, car on ne voit même pas les torches. On se heurte aux cailloux, on trébuche, on est vanné en peu d'instants ; nous nous échelonnons lamentablement..... J'allais m'arrêter, éreinté, quand j'entends un camarade qui crie : « Voilà des voitures ! »

Le chef de convoi s'est aperçu que nous manquions et nous envoie notre véhicule. Les braves voitures Lefèvre ! comme elles sont confortables, et que leurs ressorts sont doux ! Il fallait cela pour les apprécier !

Nous cantonnons le soir à Banding-Ko, sur la rivière du même nom, au milieu

d'un joli bois, plein de grands arbres minces, au feuillage très fin.

---

5 *décembre. — Taba-Koro.*

Un tout petit marigot, qui cascade discrètement sous une verdure échevelée, lianes et troncs d'arbres, qui forment un inextricable et pittoresque fouillis. Je le parcours pieds nus et tombe brusquement sur une petite baie naturelle, une éclaircie ensablée, où des femmes indigènes font trempette : à ma vue, c'est une panique bruyante des belles dames effarouchées.

---

6 *décembre. — Sébé-Koro.*

Autre petit marigot, moins pittoresque d'ailleurs. Le hameau fortifié, bâti en pisé, est petit, pauvre et délabré.

7 *décembre. — Cassaro.*

Beau village bien entretenu : des murs d'enceinte presque intacts, des cases assez vastes.

---

8 *décembre. — Nafadié.*

Station de ravitaillement : magasins et télégraphe, tenus par deux indigènes, ex-élèves de l'école de Kayes. On nous distribue des vivres.

---

9 *décembre. — Ba-Oulé.*

Du nom du grand cours d'eau qui prend sa source près de Bammako, et va, par un long circuit vers le Nord, rejoindre le Bakoy à Billy.

10 décembre. — Négala.

Nous convions Lamour à notre table, pour le dîner..... Ne vous scandalisez pas, c'est le nom du chef de convoi!

---

11 décembre. — Dio.

Ce nom reste dans mon souvenir comme celui d'une des plus délicieuses étapes..... Village infect, mauvaises cases, exiguës, démolies, loin du convoi, de la route, des puits, pas d'arbres, sauf un gigantesque baobab qui s'élève sur une place, devant notre case, et dans les guérites que forment les énormes racines du tronc, de vieux bonzes à barbiches blanches, emmitouflés dans leurs grands et sales boubous, le chef coiffé d'un petit bonnet qui fut blanc, somnolant au soleil, immobiles, les yeux mi-clos, comme les

génies lamentables de ce triste pays..... Tout cela est peu séduisant. Mais, comme nous terminions nos ablutions et fumions mélancoliquement nos pipes, en attendant le déjeuner, un des nôtres, parti au convoi chercher une couverture oubliée, arrive en courant, tout joyeux : il tient une liasse de papiers à la main, et, du plus loin qu'il nous aperçoit, crie : « Le courrier de France ! »

Celui qui n'a point passé par là ne peut comprendre tout ce que ces mots ont de charme.

Maintes fois je l'ai entendue, cette phrase, et toujours avec la même émotion, la même angoisse délicieuse. On ne s'y fait point; du plus grand au plus petit, du vieux marsouin au jeune colonial, à sa première campagne, chacun se précipite, s'arrache les bienheureuses lettres qui arrivent de là-bas, du petit coin de France où battent à l'unisson les cœurs des parents, des amis ; et l'on s'enfuit dans un coin

où, seul à seul, on dépouille fiévreusement le courrier béni..... Le déjeuner peut brûler, on ne s'en soucie guère!

J'ai, pour ma part, un gros paquet de lettres. Je vole aux écritures connues, familières. On me conte par le menu les histoires de la maison, de la famille, de la ville : tout m'intéresse passionnément; c'est déjà si loin! Je vois, entre les lignes, la tristesse des miens, l'angoisse des parents qui savent un de leurs enfants loin du nid, en un pays de maladies et d'aventures, sous un climat brutal et meurtrier, — et pour longtemps.

Dans ces encouragements, ces souhaits et ces espoirs, cette confiance en l'avenir et en Dieu, il y a des larmes de crainte horrible. Dans le sourire que m'arrachent ces souvenirs de chez moi, j'ai des pleurs de tristesse, en songeant à la peine de ceux que j'ai laissés là-bas. Souvent, durant mon séjour ici, je reverrai ce foyer béni, ces parents, ces sœurs, tout ce petit monde,

qui est la moitié de la vie et dont on ne sent vraiment le charme, la valeur vraie, que quand on vogue au loin : comme on redoute le moindre accident qui peut survenir à ceux qu'on aime, comme on se sent uni de cœur, comme on met au-dessus de tout cette personnification absolue du dévouement, de l'amour parfait et désintéressé : « La Famille ! »..... Quand ces sentiments sont de plus encadrés et soutenus par la Religion, ils revêtent alors une forme encore plus belle, plus suave, plus puissante. Il semble qu'on trouve là une garantie de bonheur, une sauvegarde pour les siens, car Dieu qui est l'Amour même, doit aider ceux qui aiment et la Famille est une des plus belles incarnations de l'Amour.....

La lettre lue, on la relit, on la médite ; le courrier de France est le souverain médicament des maladies ordinaires qui naissent de l'anémie. Rien de tel pour remonter le moral, dont le bon état est ici une condition essentielle de la santé.

12 décembre. — Khati.

Le soleil commence à sortir de la brume, en un globe rougeâtre ; il devient rapidement étincelant, encore voilé par un rideau de brouillard qui se dissipe graduellement ; tout d'un coup, quelques rayons percent le voile maintenant doré et l'astre du jour apparaît dans tout son éclat, déjà haut dans le ciel au-dessus de l'horizon.....

Vite, nous coiffons nos casques blancs ; ces brillants rayons, c'est le danger de chaque jour : un seul tue son homme et les noirs seuls le reçoivent impunément sur leur tête rasée qu'un pigment spécial préserve de l'insolation.

De bonne heure, nous arrivons à Khati. Après avoir traversé le village indigène, nous gravissons la colline; le camp des

spahis est à mi-côte, l'hôpital et la demeure du commandant de région sont au sommet.

Dans la journée, on nous habille, car la portion centrale, les magasins, sont ici et, à Dakar, on ne nous avait donné qu'un casque, un bourgeron et un treillis, — rien de plus.

Maintenant nous touchons l'équipement complet. Nous faisons vivement coudre des galons d'or sur nos vareuses rouges, dont le collet est brodé du croissant étoilé. Une joie d'enfant, cet uniforme : chéchia à gland bleu, vareuse à boutons dorés, burnous à distinctive blanche, ceinture de flanelle, tout cela rouge, et la culotte bleue...

Nous voilà spahis de pied en cape !

Le soir, on nous donne nos destinations et, tandis que mes camarades sont envoyés à Siguiri ou restent à Khati, je reçois avec joie l'ordre de gagner Timbouctou.

13-16 *décembre.* — *Bammako.*

Dès l'aube, il faut partir. De la montagne, au sommet de laquelle est située Khati, nous descendons une route assez raide; un marigot coule auprès, en cascades bruyantes, en sinuosités pittoresques, à travers les roches, encombrées d'une végétation fantastique de palmiers, d'eucalyptus, de lianes qui s'étendent follement, les plus grosses étouffant les plus faibles, tout cela surchauffé, crevant de vie, atteignant des dimensions stupéfiantes, — un fouillis étrange et admirable de plantes immenses, superbes, amoncelées au hasard de la nature, s'incrustant entre des rochers, se cramponnant aux flancs lisses des murailles.

La marche est lente, coupée parfois d'in-

cidents : un mulet, entraîné par sa charge, s'emballe avec sa voiture, part comme un trait, bouscule deux autres véhicules, arrive à un tournant, puis, ne pouvant retenir son élan, disparaît dans le ravin : un bruissement de branches cassées, une dégringolade de heurts dont le bruit s'éteint, le son vague d'une masse qui s'effondre mollement...

Tout à coup voici la plaine ; à nos pieds, dans la vallée, serpente un large ruban d'argent : le Niger. Nous le dévorons des yeux, le roi du Soudan, le fleuve noir gigantesque, qui sillonne le désert et s'y promène à l'aise, au large, fertilisant les contrées brûlées, maudites du ciel...

Bammako s'étend sur sa rive gauche, vaste cité, porte de la colonie, et, bientôt, nous atteignons l'entrée du poste : une avenue bordée d'arbres et de cases fraîchement bâties, alignées d'un bout à l'autre, de chaque côté.

Le camp des tirailleurs est à deux cents mètres de là, séparé de l'avenue des cases

par un terrain uni qui sert pour leurs exercices ; ils manœuvrent en ce moment même, sous le commandement des sergents indigènes : vêtus d'une blouse en toile bleue, serrée par le ceinturon et bordée de jaune, d'un pantalon indigène bleu, flottant, qui s'arrête au genou, chéchia en tête, pieds nus, le pas bien cadencé, ils ont l'air vif et nerveux de vrais soldats, faisant leur métier avec goût. Dans ces pays, d'ailleurs, la situation de soldat, de guerrier, est recherchée, et les gens libres, les nobles, en ont le monopole.

Les jours suivants, je parcours la ville. Chaque matin, je vais au marché, assez grand et très animé ; je m'approvisionne de couvertures indigènes, dites de Ségou, les unes en coton blanc et bleu, à dessins originaux, très réguliers ; les autres blanches, tout unies, pouvant servir de burnous. J'achète aussi des hamacs et des boîtes pour nos vivres : de petites en cuir très épais, peinturlurées d'arabesques

rouges et de plus grandes en écorce fine, fort jolies ; enfin, je me fais confectionner, par les menuisiers du poste, une table à pieds en X, pliants et démontables.

Le 15, on nous annonce l'arrivée d'un peloton de spahis de Khati qui part, lui aussi, pour Timbouctou..... Très joli, ce peloton de noirs, en casques blancs et vestes rouges ; les chevaux portent le tapis rouge, les burnous sont roulés derrière la selle, tous les hommes ont les hautes bottes noires plissées, les petits chevaux aux longues queues piaffent et caracolent.

Derrière les cavaliers vient le convoi : les porteurs de bagages, puis les femmes, les enfants, les captifs, une foule multicolore, bruyante, pittoresque. Des bœufs et des moutons sont poussés au milieu de la foule ; les femmes portent sur leur tête tout un échafaudage de calebasses, marmites, mortiers, pilons, cuillers, boubous, peaux de boucs, nattes, entassés dans un filet à grandes mailles ; la moindre gamine

a sa charge. Des bœufs à bosse et des bourriquots plient sous le faix : leurs charges, disposées en deux poids égaux, et réunies par des cordes, sont simplement posées sur des coussins, en équilibre sur le dos des animaux.....

Ce détachement nous quitta dès le lendemain.

---

17 décembre. — Sala.

Nous devions partir à deux heures du matin. A l'heure dite, nos conducteurs de mulets nous réveillent et nous appelons nos boys, qui couchent ordinairement à côté, mais rien ne répond. Nous allons dans la case : personne !

Nous filons donc sans eux et, chemin faisant, nous apprenons qu'on a rencontré ces messieurs dans la ville, pendant la nuit, fort gais, criant, chantant, ivres comme de vrais Polonais. L'un d'eux avait marié sa sœur : d'où bombance, feste et ris... Après avoir fait la noce jusqu'à l'aube, on se coucha et, au réveil, les *Toubabs* étant partis, les joyeux vivants ne jugèrent pas sain d'aller les retrouver.

Dans la journée, je faisais la sieste dans

mon hamac peu large, peu stable, et, sommeillant, je cherchais à me retourner avec précaution sur mon étroite et mobile couchette, sans verser, — problème d'équilibre assez ingrat au début, — quand une noire silhouette s'encadre dans la porte, tout éblouissante de la lumière crue du dehors.

Je me retourne brusquement, avec une imprudence qui risque de m'être fatale.

— Hein ? Quoi ? Qu'est-ce que tu veux ? Qui es-tu ?

Le nouveau venu est un jeune nègre, bien bâti, convenablement vêtu, coiffé d'un grand chapeau en toit de case.

Il sourit avec un calme parfait, et me dit :

— Anissagué ! (Bonjour.)

— Bonjour. Et après ? Ce n'est pas pour me dire ça que tu es venu me réveiller.

— Non. Moi y a vu ton boy Guédionna.

— C'est un animal. Où est-il ?

— Lui y a resté à Bammako.

— Ah ! Alors ?

— Si toi y as besoin d'un boy, moi y a bien connaître.

— Tu sais faire la cuisine ? Tu as déjà servi un Toubab ?

— Oui, à Koulikoro.

— Pourquoi l'as-tu quitté ?

— Lui a pas payé assez.

— Vraiment ! Combien veux-tu par mois ?

— Comme toi y as vouloir.

— Je t'offre trois doromés (15 francs).

— Y a pas beaucoup argent.

— Si tu fais bien, je donnerai plus. Veux-tu ?

— Oui. Où vas-tu ?

— A Timbouctou.

— Hé ! hé ! Timbouctou y a pas bon pour les boys.

— Pourquoi ?

— Parce que y a pas facile à quitter la ville et revenir.

— Écoute. Si tu fais bien mon service, je te garderai et te ramènerai.

— Moi y a bien vouloir.

— Allons, c'est entendu. Ton nom?

— Birama Sidibé.

— Bambara?

— Oui, de Khati.

— Eh bien, voilà notre caisse de popotte. Voilà un franc. Je vais dormir. Tu feras le dîner.

— Y a bon.

Et voilà comment j'engageai Birama à mon service. J'eus là un boy parfait, un serviteur infatigable, intelligent, dévoué, honnête, d'un caractère toujours égal, adroit de ses mains; je parlerai souvent de lui.

Le boy est généralement un jeune homme non marié qui cherche à s'amasser un petit pécule pour devenir propriétaire dans son village. Il rend, comme domestique, des services constants et inappréciables, mais le principal talent qu'on

exige de lui est de savoir faire la cuisine. On le paye de 15 à 40 francs par mois, suivant ses talents et le grade de son patron ; il a un livret réglementaire qu'il achète 5 francs, il doit verser cette même somme chaque année et faire viser ce livret dans les postes où il sert.

---

18 *décembre.* — *Toulimandio.*

Village de pêcheurs. Là aussi, le Niger est dangereux et ses rapides engloutissent annuellement nombre d'imprudents qui aventurent leur pirogue dans le dédale des roches saillantes à fleur d'eau.

---

19 décembre-4 janvier 1898. — *Koulikoro.*

Ce poste, bien que peu considérable, a une importance très grande, car c'est la tête de ligne de la navigation du Niger : entre Koulikoro et Bammako, la circulation fluviale est en effet interdite, à cause des rapides.

Son capitaine est aussi le commandant de la flottille et un service régulier de courriers se fait entre ce point et Timbouctou ; de plus, le ravitaillement sur toute cette ligne est assuré par de grands chalands en aluminium, auxquels les voitures Lefèvre passent leurs charges. Un personnel de *laptots* (rameurs) est administré régulièrement et est échelonné, en relais, tout le long du fleuve ; seuls, les gradés indigènes qui les commandent dirigent le bateau sans en bouger.

Nous nous installons dans les cases des passagers qu'on est en train de bâtir : vastes, hautes, reliées deux à deux par un large couloir couvert, elles sont très confortables. Près de nous, des noirs travaillent à en édifier de nouvelles, et un vaste chantier est établi sur les bords du fleuve, sous la direction de gradés blancs.

L'endroit est fort pittoresque : la montagne qui borde le fleuve s'arrête, ou du moins s'interrompt là, formant un énorme bloc très élevé, boisé, accidenté, qui va s'élevant de plus en plus, pour se terminer par une muraille presque droite. Le poste s'étend au pied de ce bloc : les bâtiments sont établis sur une sorte de marche très large, à dix mètres de hauteur, et, presque au sommet on élève un observatoire qui dominera la vallée à une grande distance.

Le plus curieux c'est, deux cents mètres avant la fin de la montagne, une fente gigantesque, une formidable brèche, qui

coupe le bloc en deux : une végétation abondante y pousse, des broussailles inextricables, un fouillis de forêt vierge, fait d'arbres de toutes sortes, poussés pêle-mêle, au hasard de la nature, dans le sol de la gorge, dans les anfractuosités du rocher, dans les moindres coins où il y a un peu de terre.

Aucun homme ne s'est jamais aventuré là, car c'est un repaire de serpents et, dit-on, de fauves; les singes, en tout cas, y foisonnent et sont les rois de ces lieux sauvages : au crépuscule, on voit, sur la crête, se détacher leurs silhouettes baroques; ils marchent en file indienne, dégringolent les roches, d'arbre en arbre, avec des bonds fantastiques ; parfois ils s'arrêtent et jettent des cris aigus qui se répercutent dans le ravin ; puis, la nuit, c'est un concert d'aboiements amplifiés encore par l'écho de la gorge.

J'ai pu louer un cheval du pays et, chaque matin, je fais une promenade avec ma

petite monture, qui est douce, vive, énergique, agréable et très sûre.

Je pêche aussi un peu et arrive à recueillir une modeste friture.

Seuls, les moustiques sont bien ennuyeux et souvent, quand ils m'empêchent de dormir, je couche dehors, étendu dans un fauteuil. Chaque soir, du reste, je reste longtemps près de ma case, surtout quand il y a lune : les cris des singes, les chants du tam-tam, le clapotis du fleuve, où les poissons font des bonds hors de l'eau, forment un concert original qui va bien avec le paysage; les rochers, la fente de la montagne, le poste, se détachent en silhouettes noires bordées d'un lumineux liseré que trace la lune cachée derrière l'épaisse muraille; en bas, les toits pointus du village se hérissent au ras du sol; le fleuve occupe le reste du panorama, plus large, plus superbe dans la nuit, quand il sort de l'obscurité, où on perçoit à peine sa teinte pâle, pour entrer dans la partie

éclairée par la lune, qu'il reflète en profondeur, qu'il multiplie dans chacune des rides que soulèvent la brise légère ou des poissons émergeant une seconde dans l'éclatante blancheur.

Comme, alors, on est loin de France ! Malgré notre situation de conquérants, de maîtres, on se sent si dépaysé, si intrus sur ce sol brûlé, où singes et habitants vivent presque en communauté !

..... Le soir de Noël, nous avons été invités à dîner par les sous-officiers du poste.

A sept heures et demie, nous étions réunis autour de leur table. Grand festival ! on avait exécuté un des précieux pensionnaires à pelage de soie, que l'on entretient ici avec amour, car les spécimens de la race porcine sont rares au Soudan : ce fut donc un dîner de cochon et, comme de toutes les bonnes choses, quand on en prend, on n'en saurait trop prendre, le menu fut le suivant : soupe, — crêpes, — pieds de porc grillés, — côtelettes de cochon, —

boudin, — saucisses, — fromage de cochon, — hure, — rôti de porc..... Le cochon alternait avec le porc et le festin dura longtemps, avec une égale variété ; on finit par des beignets, un gâteau de riz, un flanc, une crème au chocolat et des confitures, luxe rare et coûteux.

Quelqu'un apporta du champagne et, quand on le versa, chacun fut invité à servir sa chanson. Enfin, pour terminer, tous se levèrent et l'on chanta en chœur le refrain fameux de notre enfance : « Il est né, le divin Enfant ! » Les échos répétaient ces paroles, lancées à pleine voix ; les singes de la montagne s'étaient tus, étonnés, et notre gai refrain se répercutait sur le fleuve, calme et majestueux, étincelant du reflet de la lune : une brise légère ridait ses flots, rafraîchissait la température lourde et emportait au loin l'écho du refrain, jusqu'en France peut-être, où, à la même heure, les voûtes illuminées de nos cathédrales tressaillaient du même chant d'allégresse.....

..... Le 29, j'apprends qu'au lieu d'aller à Timbouctou, comme primitivement j'en avais reçu l'ordre, je suis envoyé aux gardes frontières du Sahel, escadron de spahis auxiliaires, dont les officiers comptent à l'état-major et les sous-officiers à la suite de l'escadron régulier. Je suis navré, car les pelotons qui composent cette unité sont immobilisés sur la frontière des Maures et ont moins de chances de prendre part à de grandes colonnes.

Enfin, le 3 janvier, je reçois l'ordre de partir le lendemain matin.

---

4 janvier 1898. — *Dinah.*

Le soleil se levait à peine quand nous avons quitté Koulikoro.....

Sur mon chaland, un grand bateau en aluminium, je suis seul avec mes spahis et leurs ménages. Le départ, cependant, ne manqua pas de péripéties, car il était difficile d'élucider le nombre des partants, tous ne voulant pas emmener leur famille entière, beaucoup se contentant d'une femme et des petits garçons, certains aussi devant en laisser à Ségou. Bref, ce ne fut pas sans peine que je parvins à éclaircir la situation.

Le chef laptot tient la barre, vingt hommes, répartis sur le bord du bateau, appuient leurs perches sur le fond du fleuve.

Installé tout seul sous ma paillotte, j'établis ma table et mon fauteuil, mes couvertures, ma caisse d'objets journaliers, mes livres, mes papiers, et j'allume ma pipe. Mon boy s'installe à l'avant ; mes caisses sont entassées à l'abri ; les spahis occupent l'arrière avec leurs femmes et leurs enfants.

Bientôt le soleil commence à taper ; les femmes se rapprochent alors de mon abri, en cherchent l'ombre, sans y pénétrer, et je leur permets de se mettre sous la case, après avoir fixé moi-même une limite.

Elles sont ravies, les *moussos*, pittoresquement accoutrées de leurs plus beaux pagnes et boubous, la coiffure cachée sous un mouchoir clair, noué à la nuque, avec tous leurs bijoux aux mains, aux bras, au cou, aux oreilles, au nez, aux chevilles et aux doigts des pieds ; elles rient de leurs dents blanches et de leurs yeux noirs et brillants ; beaucoup ont les ongles et les dents teints de rouge au henné, les lèvres bleuies à l'antimoine. Elles me regardent

avec crainte, mais cela ne durera pas : avec quelques morceaux de sucre, distribués à propos, du pain, du biscuit, elles seront vite amadouées et distrairont souvent la monotonie du voyage.....

Le fleuve est large, mais très sinueux, éblouissant de soleil ; les rives sont uniformément dénudées. De temps à autre, quelques cases, vaguement devinées, émergeant à peine de la brousse, signalent un village.

Quand le soleil tombe, nous abordons près de Dinah, sur une grande grève où sèchent des filets suspendus à des piquets. Quand les eaux sont hautes, le lit du fleuve s'élargit jusqu'aux maisons, à 500 mètres de là ; vers le nord, il atteint jusqu'à 7 kilomètres de chaque côté.

Je me rends de suite au village et le *dougoutigui*, accouru à ma rencontre, me désigne une case vide que des femmes balaient vivement ; d'autres sont parties avec des calebasses, quérir de l'eau au fleuve.

Je m'installe et fais ma toilette pendant

que Birama confectionne rapidement mon dîner ; sitôt prêt, il me le sert. Ma table est dressée devant ma case, en plein air ; une douzaine de noirs sont accroupis, silencieux et discrets, autour de moi, le long du mur ; d'autres arrivent et s'assoient en tailleur après m'avoir salué..... Jamais je n'ai eu si imposante galerie pour assister à mes repas !...

— Birama, pourquoi les indigènes viennent-ils ainsi me regarder dîner ? Ils n'ont jamais vu cela ?

— Si, mais eux y a contents voir un blanc et y a venir beaucoup pour faire grand honneur à toi.

— Ah ! bien. Je ne demande pas mieux.

Et je pontifie dignement en déchiquetant mes os de poulet.

---

5 *janvier. — Kamani.*

Je compte que j'ai parcouru environ 1 500kilomètres depuis Dakar.

Mon chaland s'appelle la *Sainte-Claire-Deville*.

---

6 *janvier. — Yamina.*

Vers midi, nous atterrissons à ce grand village, marché important, place de guerre jadis sérieuse. Une belle mosquée se dresse au centre, surmontée d'une sorte de cône en terre, de 65 mètres de haut, hérissé de morceaux de bois, —le clocher du temple.

---

7 *janvier. — Kémanié.*

Mon arrivée interrompt le tam-tam, car il fait clair de lune et la réjouissance continue tant que brille la lune. Devant moi, toutes les femmes s'enfuient comme des gazelles effarouchées.

8-9 *janvier.* — *Ségou-Sikoro.*

Me voici dans une vraie ville, avec ses mosquées, son vaste marché, ses traitants, — l'ancienne capitale d'Ahmadou-Cheïko, le roi Toucouleur, dont l'empire s'étendait entre le Sénégal et le Niger. — Les habitations s'élèvent sur la rive droite du fleuve ; alentour, la brousse est dénudée à deux lieues à la ronde, car tout le bois a servi aux constructions ; les bâtiments du poste sont coquettement disséminés dans la verdure et c'est là que je m'installe.

Oh ! l'excellente nuit !... J'ai dormi comme un loir, dans un lit, avec des draps et une moustiquaire, sans souci des insectes, du soleil, ni de l'heure du départ.

Au matin, je fais ma toilette, constate que ma barbe croît de plus en plus,

endosse ma veste rouge et, comme c'est dimanche, me fais indiquer la route qui conduit à la résidence des Pères Blancs.

J'arrive bientôt à un enclos planté régulièrement et abondamment d'arbres verts, au feuillage très fin ; j'ouvre une barrière : au bout de l'allée s'élèvent deux grands bâtiments, l'école des garçons et l'école des filles ; un peu partout, des cases sont disséminées pour les Pères et les Sœurs.

Industrieux, actifs, complaisants, les Pères Blancs font de la colonisation pratique ; d'un côté, dans leurs potagers fameux, ils récoltent tous les produits locaux et font des études sur les cultures indigènes ; d'un autre côté, ils instruisent les enfants et leur apprennent, en même temps que la religion, notre langue, le calcul, la lecture, l'écriture, la géographie ; enfin, ils rachètent les captifs et en forment des villages de liberté. Ils font peu de propagande chez les adultes et fondent toutes leurs espérances sur les enfants qu'ils ins-

truisent ; les parents les laissent faire, autant par intérêt que par esprit de fatalisme ; les marabouts indigènes cherchent seuls à enrayer leur influence et profitent surtout de la grande cérémonie de la circoncision, qui leur permet de catéchiser et influencer les enfants, pendant une quinzaine de jours.

Sous la conduite du Père Hacquart — un vieil Africain, qu'a rendu célèbre son voyage sur le Niger avec le lieutenant Hourst — je visite la colonie. Nous sommes interrompus par un son de cloche.

— Je vous quitte, me dit le Père, c'est la messe qui sonne. Voilà la chapelle. — et il me montre une simple case ronde, au fond du jardin.

J'y entre à sa suite : un autel très simple, surmonté d'une statue de la Vierge ; dans un coin, une plus petite de sainte Anne ; des draperies blanches, semées d'étoiles en papier doré, un tabernacle, un Christ, six grands flambeaux, un tapis, voilà tout.

Des Européens du poste : sous-officiers, employés, sont là ; il ne manque que les officiers, mais on ne les attend pas, car ce serait inutile. Leur absence ne nous choque pas seulement, nous autres, mais les noirs, très observateurs et de jugement simple, s'en étonnent : ils ne s'expliquent pas comment des blancs dédaignent une religion pratiquée par certains d'entre eux; ce qui, surtout, les surprend, c'est qu'on puisse n'en avoir aucune ; ils sont frappés aussi de ne nous voir jamais manifester notre croyance religieuse par des signes, des prières, des objets de piété. Je porte des médailles religieuses, mon boy les appelle des *grigris toubabs* et trouve tout naturel que j'en porte, car il a les siens et les respecte comme je respecte les miens.

Le P. Hacquart officie ; les trois autres religieux sont là et l'un d'eux fait entrer les garçons de l'école, sages, propres, silencieux, graves dans leurs grands boubous blancs du dimanche ; ils s'agenouil-

lent, puis se lèvent et chantent un cantique en français ; deux servent la messe, costumés comme en France, mais pieds nus, naturellement. C'est bien drôle, ces petits négrillons en enfants de chœur ! On emmène l'école avant la fin de la messe.

On ne voit pas les sœurs, mais près de leur case, une vingtaine de vieilles femmes indigènes sont là, qui attendent pour se faire soigner, et de petites *moussos* endimanchées entrent à l'école.

La mission de Ségou est récente ; il faut du temps et de la peine pour que les efforts rendent un peu à ces travailleurs infatigables : c'est la lutte constante, physique et morale, sans grande compensation autre que la satisfaction du devoir accompli pour Dieu et pour la France !

Dans la journée, je fais la connaissance du docteur médecin-major de la marine. Un sergent à qui je parlais de lui, m'avait dit : « Mon cher, le docteur a deux points sensibles : ses chevaux et son potager.

Vantez son potager, avisez ensuite ses chevaux, et il vous offrira du même coup des légumes pour votre popotte et un cheval pour vous promener. »

Je m'en vais donc frapper à sa porte, me présente, lui demande de la quinine pour le voyage, puis, nous causons :

— Joli poste, Ségou !

— Mais oui, il y a pire.

— Vous êtes même mieux qu'à Kita ou Bammako, car, même dans ce dernier poste, où le potager est fameux, je n'en ai vu un comme celui d'ici.

— Vous trouvez ? Eh ma foi ! c'est vrai. Il est si bien situé !

— Il est énorme et tout y semble en culture.

— C'est un gros travail. Mais, venez donc le voir, si vous êtes libre.

— Avec plaisir.

Nous parcourons le potager, vraiment superbe. Il y a un hôpital à Ségou et le docteur a des ressources du Gouvernement,

dont il use merveilleusement ; il m'expose ses difficultés pour obtenir ses asperges, quand j'avise deux chevaux broutant aux alentours.

— Tiens, de jolies bêtes !

— Oh ! vous trouvez ?

— Mais oui. Ils sont du pays ?

— Le bai vient des Maures, comme presque tous les bons chevaux du Soudan ; je l'ai acheté du chef d'une caravane ; le gris est un cheval du Macina.

Je flatte les animaux et les examine : ils ont bonne mine, pas très grands, — 1 m. 50 à 1 m. 60, ce qui est une très bonne taille pour le pays, — bien faits, sans rien de saillant, ils ont le type arabe, mais commun, sans cette finesse et cette race qui donnent tant de charmes aux nerveuses montures de nos camarades d'Algérie.

— Ils sont bien, docteur, vos chevaux. Ils ont l'air d'être excellents, robustes, doux.

— Oui, ce sont de bonnes montures. Voulez-vous en essayer un tantôt ? Nous ferons une promenade ensemble.

— Comment donc, avec grand plaisir !

Vers quatre heures, exact au rendez-vous, je rejoins le docteur, et, ensemble, nous allons naturellement visiter le village, car alentour tout est dénudé et la brousse est loin.

Nous parcourons les rues sinueuses, étroites, entre les murs de pisé, dans lesquels une étroite porte s'ouvre de loin en loin.

Des places sont ménagées autour de grands arbres centenaires, — baobabs ou fromagers, dont l'ombre s'étend au loin. Quatre rues y aboutissent et souvent une mosquée s'y élève. Autour des troncs énormes, ronds et lisses comme celui d'un hêtre, ou curieusement aménagés en alcôves naturelles, des vieillards sont accroupis. Sordiment vêtus d'amples loques jadis blanches, coiffés d'un bonnet de

même étoffe, un bâton sur les jambes, le menton près des genoux qu'enserrent leurs bras, les vieux birbes demeurent là des journées entières; celui-ci, un marabout, égrène son chapelet musulman à grains noirs en marmottant l'éternel : « Hah! Allah! »; celui-là fume sa pipe microscopique; un autre se frotte les dents avec un bois vert, soigneusement choisi ; un autre encore sommeille béatement; pas un geste, peu de paroles; ils vivent, et c'est tout.

Ils doivent penser pourtant..... Tous ces gens, ces antiques à barbe de singe, sont les anciens du pays, les autorités, le maire et les adjoints ; leurs conseils sont écoutés, leurs jugements sont sacrés.

Quand nous passons, les momies s'agitent et se dressent lentement pour nous adresser un grave « Annissagué! » en portant la main ouverte sur leur tête qu'ils courbent. Tous nous saluent, même les femmes, qui en profitent pour montrer leurs

beaux yeux noirs et leurs superbes dents blanches.

Sur une place qui s'étend jusqu'au fleuve s'élève le fameux tata d'Ahmadou : un grand rectangle ; des murs de vingt pieds de haut, fort épais, renforcés par un contrefort carré, formant colonne, plus élevé que le mur qu'il dépasse d'un mètre, en s'allongeant en pain de sucre ; au centre, une porte décorée, précédée de deux marches ; — architecture simple, rustique, pittoresque cependant : c'est le palais d'un roi puissant avec qui nous eûmes maille à partir et qui sut conquérir et administrer un pays immense..... Je l'ai revu à l'Exposition de 1900, absolument copié ; depuis il a été détruit.

Nous rentrons par une route qui longe le fleuve et passons près des fours à briques, élevés récemment par le chef de poste.

10-17 *janvier*. — *De Ségou à Sokolo*.

Je quitte Ségou le lundi matin et traverse aussitôt le fleuve. Les chevaux passent en bac, un par un, dans de grands chalands plats, longs, larges d'un mètre ; ils y grimpent péniblement, quelques-uns s'y refusent même absolument et suivent à la nage ; une fois dans la barque, la brave bête se cale sur ses quatre membres et ne bronche plus jusqu'au bout.

Nous allons à Sokolo et j'emmène des moutons sur pied, que l'on consommera en route. Je vais à cheval ; mes spahis, mes porteurs, mon boy, le troupeau, suivent lentement avec femmes et enfants. La grande route est sommaire : une trace de sentier la marque à peine et je dois prendre des guides dans les villages.

Nous marchons le matin; je pars dès quatre heures et atteins l'étape vers neuf heures et demie..... Le *dougoutigui* arrive aussitôt avec les anciens du village et me salue. Aidé de mon boy, Birama, comme interprète, je le salue à mon tour et l'invite à me fournir une case convenable, du mil et du sel pour mes hommes, du fourrage pour mes chevaux et, pour moi, du lait, des œufs et des poulets. Les denrées pour ma troupe, je les solde par un bon signé de moi ; ce bon sera remis par le chef au commandant du cercle, quand il ira payer l'impôt annuel, et celui-ci sera déduit d'autant; pour mes propres vivres, je les paie en argent : un sou l'œuf, dix sous la petite calebasse de lait de chèvre, cinq sous un poulet, gros comme un pigeon. Birama m'accommode tout cela, ainsi que la viande de conserve que j'ai touchée à Ségou.

Je m'installe dans une case ; on m'apporte de l'eau plein un *canari*, sorte de jatte en

terre cuite, des nattes, un *tara* pour me coucher; en peu de temps tout est arrangé, j'ouvre mes caisses, assujettis ma table pliante, me livre à d'abondantes et complètes ablutions, puis je déjeune, je fume ma pipe en buvant mon café, j'écris mes notes, ouvre un livre, tandis que mes spahis astiquent leurs armes, fument, causent, dorment, attendant le couscous que le chef de village leur fait préparer.

Midi arrive, — l'heure de la sieste. C'est alors le moment pénible de la journée : il fait chaud; dans ces cases de pisé, on cuit comme dans un four; étendu sur le tara recouvert d'un plaid, on cherche en vain le sommeil, on transpire à grosses gouttes; les moustiques bruissent à vos oreilles, ne s'arrêtant de voler que pour piquer; la case est mal close et, si elle ne laisse pas passer l'air, elle peut laisser filtrer un rayon de soleil : un seul, sur le front, pendant le sommeil, c'est l'insolation, souvent fatale! Il faut donc avoir la tête couverte.

Les heures passent ainsi, lentes, accablantes..... Si l'on ne dort pas, il faut s'occuper. La lecture? certes ; mais des livres ?... On dévore le peu qu'on a, on lit jusqu'à la dernière ligne des journaux, on relit ce qu'on sait par cœur. Je mets tout en œuvre pour atteindre ce but : tuer le temps pour qu'il ne m'épuise pas : j'écris, je dessine, je lis, je fume, je dors quand je puis, je fais des patiences avec des cartes que je fabrique moi-même.

Vers quatre heures, le soleil diminue d'intensité ; je sors me promener, parcours le village, ou vais à la chasse.

Quand la nuit tombe, je rentre et dîne en plein air, à la lueur de mon photophore. Les indigènes viennent s'accroupir le long des murs avoisinants et assistent au repas du *toubab*, autant par curiosité que par déférence ; ils ne parlent pas, font seulement galerie et m'honorent de leur intérêt. Après, je vais faire encore un tour avant de me coucher, puis m'étends

près de ma case ; c'est le bon moment alors, quand on peut reposer un peu à la première fraîcheur, si le voisinage de quelque marais n'attire pas les moustiques.....

Le ciel est clair, resplendissant d'étoiles très brillantes, serrées, innombrables, se détachant nettement dans tout leur pur éclat ; la lune paraît et jette sur la tristesse du village son étrange clarté : les murs de terre s'illuminent et tranchent vivement sur le noir des parties dans l'ombre ; les arbres prennent des allures fantastiques ; le tam-tam accompagne, avec les claquements de mains cadencés, les danses des indigènes..... Puis, vient le grand silence et des bruits nouveaux frappent mes oreilles : des oiseaux, dans les branches, s'installent en piaillant ; les chiens, errant autour des cases, découvrent un os et le font craquer sous leurs dents ; des gamins barbotent dans la mare ; bien loin, dans la brousse, les hyènes en quête d'une charogne, commencent leur sabbat, avec leur rire rauque,

saccadé, impressionnant; le chacal aboie, hurle, en chassant le petit gibier ; parfois le lion rugit... Tout d'un coup, dans le voisinage, une voix d'homme se fait entendre, très forte, lançant au plus loin des lieux habités la prière sublime du Coran : debout sur le toit de la mosquée, le marabout invoque le dieu des musulmans : « Allah ! il Allah ! Allah ! Allah est grand, Allah est tout-puissant !..... » Un vague murmure flotte dans l'espace ; les hommes entendent la voix sainte et répètent l'invocation ; maintenant, tout dort en paix : Allah veille sur ses fidèles !... et les feux, autour desquels dorment les noirs, jettent leurs lueurs mobiles et rougeâtres sur les groupes sombres des corps étendus.....

17-19 *janvier.* — *Sokolo.*

Après huit jours de marche, me voilà enfin à Sokolo.

Hier, à trois kilomètres d'ici, je suivais le sentier qui constitue la grand'route, épiant dans le lointain quelque silhouette de village annonçant le but du voyage ; le terrain devenait rocailleux, dur aux sabots non ferrés de ma monture ; soudain, une vaste plaine m'apparaît en contre-bas, toute dénudée, sans arbres ; au milieu, Sokolo se détache, avec la masse basse de ses cases pointues et les bâtiments du poste, fort coquets de loin, tout en pisé, à vérandas soutenues par des colonnades.

Mais, tout à coup, que vois-je? D'un bout à l'autre de l'immense plaine, un superbe

fleuve se déroule, argenté, miroitant, coulant à pleins bords.....

J'appelle mon boy et l'interroge :

— C'est Sokolo ?

— Oui.

— Et à gauche, le poste ?

— Oui.

— Et un grand marigot, n'est-ce pas ?

L'homme rit et me regarde :

— Y a grand marigot, mais toi y a pas voir parce que y a pas d'eau.

— Comment ! ce n'est pas de l'eau que je vois là-bas ?

— Non. Toi y as pas connaître, c'est le soleil qui y a trompé.

Il conte la chose aux spahis qui me suivent et s'amusent de ma déconvenue. Le fleuve ? Pur mirage !...

Je reste deux jours à Sokolo où je suis fort bien reçu à la table des sous-officiers de marine.

Dans les lettres que j'envoie à ma famille, je n'insiste pas sur mon séjour. De fait,

j'étais peu brillant et eus là un de mes plus violents accès de fièvre.

A mon réveil, après avoir fait la grasse matinée, je me sens mal à l'aise, ne puis déjeuner, suis désorienté toute la journée et, le soir, je quitte la table sans pouvoir manger. Je me couche et dors. Au bout de deux heures, je me réveille, la tête me tourne, je suis en nage, j'ai l'estomac à l'envers ; j'ai juste le temps de sortir de ma case pour le soulager..... Alors, commence une vie de polichinelle : j'ai la tête en feu, des cauchemars me torturent ; je vais m'étendre dehors, par terre, puis rentre et m'allonge sur le sol de ma case, couvert de dalles ; je remplis une calebasse d'eau et m'inonde la tête, la poitrine, le corps. Je finis par m'endormir, les pieds dans l'eau, une serviette mouillée sur la tête.....

Le lendemain matin, j'avais une mine effrayante. Le chef du poste, un lieutenant de marine, m'administra un ipéca, puis du sulfate de magnésie ; le soir, j'étais très affaibli.

20 *janvier.* — *Sur la route de Goumbou.*

Ce soir, je couche dans la brousse, loin de tout village, près d'une mare à sec.

Deux chameaux nous ont suivis, portant de l'eau dans des peaux de boucs ; ces peaux étaient, hélas ! mal désinfectées et leur contenu avait une odeur repoussante : mal m'en a pris de n'avoir rien eu dans mon bidon !

Le camp est fort pittoresque : les hommes sommeillent autour de leurs feux, qui écartent bêtes et moustiques ; les chameaux, la jambe gauche repliée et assujettie par une corde, ne peuvent ainsi marcher qu'à trois pattes et finissent par se coucher dans le voisinage ; moi-même, étendu dans mon hamac que j'ai fixé entre deux branches, je m'endors au milieu des hyènes, des chacals et des mille bruits confus du désert...

21 *janvier.* — *Boudiguiriré.*

Près du village, s'élève le poste que commande un sergent, avec une douzaine de tirailleurs sous ses ordres. Le petit tata, entouré d'un mur d'un mètre, est, de plus, ceint d'une épaisse haie d'épines qui forme un rempart sérieux de trois bons mètres de largeur; au milieu, une grande case s'élève sur une légère esplanade ; des écuries l'avoisinent, le long des murs d'enceinte crénelés ; en face, sont bâtis les logements pour les tirailleurs, avec deux chambres pour les passagers. Tout est en ordre, propre, net, militairement tenu.

Près de la porte, au bout d'un mât, flotte le drapeau tricolore. De loin, quand je l'aperçois, j'ai une bonne émotion : le drapeau de France !... Il faut les voir ainsi,

les trois couleurs, au fond du désert, pour sentir cette secousse qui remue le cœur et fait monter aux lèvres ces mots : « La Patrie, la France ! Famille ! foyer ! armée ! dévouement ! devoir et espoir ! »

Le sergent est ravi de voir figure humaine et française ; il vit là tout seul et se trouve heureux : il est chez lui, maître absolu, jouit d'un certain confort, est indépendant, a de nombreuses occupations ; il sert de lien entre Sokolo et Goumbou, fait la police des villages voisins, surveille la frontière, afin que les caravanes venant du nord ne se défilent pas sans passer chez lui ; puis il est percepteur et a toute une comptabilité à tenir. Quand arrive une caravane, il l'examine, contrôle les déclarations qui lui sont faites sur les denrées importées, perçoit l'impôt, en emmagasine le montant, l'inscrit, signe le reçu et surveille néanmoins la caravane qui souvent se sépare, se disperse dans la brousse pour passer la frontière

et ne laisser voir qu'une partie de ses marchandises.

Les tirailleurs font l'exercice et leur service régulièrement. Je les vois manœuvrer comme de bons troupiers : la chéchia sur l'oreille, vêtus de guinée bleue, — une blouse, une culotte flottante tombant aux genoux, jambes et pieds nus, ils sont bien bâtis, alertes, fanatiques, et leurs armes sont d'une propreté méticuleuse.

---

23 janvier-11 février. — Goumbou.

Je crois enfin être arrivé à destination. Comme Sokolo, Goumbou est un chef-lieu de cercle et il y réside un peloton de spahis réguliers, commandé par un maréchal des logis; celui-ci attend avec impatience l'arrivée prochaine d'un peloton de gardes frontières, qui doit venir le remplacer.

Je mange avec mon nouveau camarade que le don d'une bouteille d'absinthe a momentanément rendu gracieux. Il me présente ses hommes qui manœuvrent vraiment bien, et méritent les compliments que j'adresse à leur chef.

Cette troupe, d'ailleurs, quitte Goumbou, huit jours plus tard, et je reste seul, attendant mon peloton de gardes.

Pour me distraire, je monte les deux étalons du poste que l'on m'a confiés. Dans tous les postes où il y a de la cavalerie, on réserve ainsi deux chevaux pour la remonte, choisis parmi les plus beaux, et tous les indigènes peuvent faire couvrir leurs juments par eux, à moins qu'ils n'en amènent qui soient d'âge, de condition ou de modèle trop inférieurs.

Les étalons de Goumbou sont deux belles bêtes d'origine maure : un gris presque blanc et un bai-brun ; les noirs en ont peur, car on les monte peu et ils ont plus d'ardeur que les autres. J'ai un vrai plaisir à les promener.

Un jour, le lieutenant chef du poste me fait appeler et me donne l'ordre d'aller faire une tournée dans les campements maures des environs : un berger du village a essuyé, paraît-il, un coup de fusil d'un nomade.

Je pars à l'aube, avec une dizaine de tirailleurs ; nous visitons six campe-

ments et rapportons deux fusils à pierre.

Les Maures, quand la saison des pluies est finie, viennent faire paître leurs troupeaux dans le Soudan, les sables du Sahara absorbant vite l'eau des pluies ; ils paient un droit de pacage, s'installent au milieu de la brousse et dressent leurs tentes. Celles-ci, en toile brune, sont basses, en forme de toit et relevées d'un côté par deux piquets; autour, ils établissent une naie d'épines qui forme un grand cercle, autant pour enclore le troupeau la nuit que pour se garder des bêtes féroces.

Les hommes travaillent le cuir, le tannent, le colorent en rouge, jaune, vert, et l'illustrent de dessins, souvent pittoresques ; les femmes s'occupent du ménage.

Ces Maures, de race blanche, ne ressemblent pas du tout aux indigènes du Soudan, ni comme type, ni comme caractère, ni comme mœurs. De taille plutôt petite, ils ont les traits réguliers, de

beaux yeux, le nez droit ou aquilin, le profil très pur, la chevelure noire, abondante et longue, qu'ils portent rejetée en arrière, tombant jusqu'au milieu du cou. Les femmes, toujours enveloppées dans leurs voiles bleus, la tête couverte, sont souvent fort jolies.

Ce qui m'a le plus frappé chez ces gens-là, c'est leur marche : avec leurs haillons et leur saleté, ils rendraient des points à de plus civilisés par leur grâce, leur souplesse, leur élégance quand ils passent. Le bâton sur le cou, tenu par les deux mains aux extrémités, ils s'avancent d'un pas régulier et soutenu, la tête haute, le regard droit et fier, la bouche dédaigneuse, beaux comme des dieux et crasseux comme des mendiants.

Les femmes ne marchent pas, ne portent pas de fardeaux, et sont abritées sous de larges tentes que portent des bœufs à bosse. Plus que partout ailleurs, en Afrique, elles sont du reste estimées chez les Maures.

Je rentre de ma tournée fort content d'avoir approché ces indigènes que je vois tout le temps. Entre le poste et le village, en effet, s'étend un vaste espace, près des puits, et, constamment, leurs caravanes y séjournent, car c'est l'époque où ils quittent le Sahara et se répandent dans le Soudan pour y trafiquer de barres de sel, de moutons, de gomme, qu'ils échangent contre du mil et de la guinée. Ces éternels nomades sont rusés, tenaces, infatigables, commerçants dans l'âme, curieux, entreprenants et rapaces. Ils vivent de peu, sont sordidement vêtus, mais ne changeraient pas leurs guenilles et leur vie errante, aventureuse, lucrative et libre, pour beaucoup d'autres.

11-27 *février*. — *De Goumbou à Yélimané.*

Le 11, je quitte Goumbou, affaibli par la fièvre, épuisé par les fatigues du voyage; j'ai une mine de déterré, bien que je fasse mon service et marche normalement. Le commandant du poste, je le sus plus tard, juge prudent de me rapprocher de Kayes, au cas où je tomberais gravement malade. Tous, ainsi, nous eûmes, au début, une période momentanée de fort dépérissement plus ou moins violent, plus ou moins tôt.

Le 19, je passe à Nioro et y suis pris de violents vomissements. Je repars cependant le lendemain et atteins Yélimané le 27 février.

---

27 *février* 1898-6 *janvier* 1899.
— *Yélimané.*

J'ai atteint, enfin, mon poste définitif, où je vais avoir une situation, un commandement.

Yélimané, au nord du Kaarta, une des régions les plus riches du Soudan, est situé au confluent du Kolombiné et du Tarakolé, au pied d'une chaîne de montagnes qui sépare ces deux rivières. Les logements européens ont été construits sur une éminence, avec des matériaux envoyés de Kayes ; le génie a élevé à grands frais deux bâtiments à charpente métallique : dans l'un logent les officiers, dans l'autre les sous-officiers ; chacun est formé de trois pièces à portes élevées, faites comme des contrevents ; les toits, couverts de tuiles

rouges, avancent et forment vérandas. Des hangars ont été bâtis pour les chevaux et de nombreuses cases en pisé, entourant l'immense cour, servent de magasins : un mur d'un mètre enclôt le tout. Cela a coûté des sommes fantastiques et le but n'a pas été atteint : les logements sont peu pratiques, mal défendus, les écuries insignifiantes et ce poste destiné à devenir un centre militaire important sera diminué au contraire et occupé par un demi-peloton à peine.

Autour, s'étendent les dépendances : tout près, le camp des spahis : une cinquantaine de huttes alignées et encloses ; plus loin, vers le nord, les baraquements des bergers et l'enclos du troupeau ; puis, vers l'est, le quartier des employés, le village de liberté où sont établis les captifs libérés ; enfin, à deux kilomètres, le bourg indigène proprement dit.

Un an presque se passera dans le cadre de ce petit pays perdu aux confins du

Sahel, un an d'une existence paisible, sans grands incidents, coupée seulement parfois de randonnées dans le désert. . . . . .

. . . .

I

LA VIE DE POSTE A YÉLIMANÉ

..... Dès que l'aube point à l'horizon, le réveil sonne..... Le trompette est un des plus beaux noirs d'ici : de haute stature, vigoureux, redouté pour sa force dont il use volontiers, les yeux très brillants, les dents étincelantes, il sonne fort bien et sa gaie fanfare nous rappelle nos quartiers de France.

En un instant, tout le monde est debout ; les blancs s'ablutionnent largement, les spahis se hâtent vers les écuries, et, vingt minutes plus tard, les chevaux sellés s'alignent dans la cour.

— A cheval ! Par quatre, marche !

Les pelotons, à douze files, rompent

régulièrement et sortent, trompette en tête, tandis que le factionnaire rend les honneurs.

C'est un curieux spectacle, quand on y assiste pour la première fois. Le magasin d'habillement n'est point riche et l'on garde la belle tenue pour la parade ou les marches : vestes rouges, casques, bottes, éperons, brides, selles neuves sont soigneusement rangés ; pour l'exercice, on use les vieilles selles arabes ou françaises, on ne prend que le bridon et les hommes portent de simples vêtements de toile bleue ou blanche, la chéchia et la ceinture rouges. Encore tout cela est-il usé, rapiécé, élimé, déchiré.

La température est clémente et le nègre se soucie peu du vêtement : il a les pieds nus, ce qu'il préfère de beaucoup aux bottes lourdes et rudes. Sa chéchia et sa ceinture rouges suffisent à son prestige. N'a-t-il pas d'ailleurs le grand sabre, sous le quartier, serré par la cuisse, maintenu par deux courroies, à chaque bout?

Mes cavaliers marchent fièrement ; le

piteux de leur tenue ne choque que moi, nouveau venu.

On gagne un carré disposé à trois cents mètres du poste :

— Relevez les étriers !

Tout comme en France, mes spahis font du travail à distance indéterminée : doublés, voltes, demi-voltes, changements de main, arrêts, départs aux trois allures.

Les nouveaux, les « bleus », n'ont pas encore bien trouvé leur assiette et vacillent sur la selle, mais ils ont déjà monté à cheval, car on ne les engagerait pas sans cela. D'ailleurs, souples comme des singes, ils se raccrochent à la selle, versent à droite, penchent à gauche, tombent rarement et attrapent vite l'équilibre nécessaire.

En France, l'instruction débute par la série des assouplissements. Ici, point : à quoi bon ? Du premier coup, les noirs sautent en croupe, en selle, debout, assis, à cheval ! On évite les mouvements de ma-

nège trop compliqués ; le but à atteindre est de leur faire conduire leurs montures à l'allure et dans la direction nécessaires et manier leurs armes aisément. Ils y arrivent vite.

Un instant de repos, puis, ralliement.

La troupe formée, on fait l'école de peloton. C'est un plaisir alors de voir les petits chevaux galoper, bien alignés, et tous ces beaux gaillards bien assis, la tête haute, nerveux comme nos bons troupiers.

Le travail terminé, nous passons à l'abreuvoir, puis ramenons les chevaux au quartier, et, pour rentrer, on met sabre à la main, car le poste de police rend les honneurs.

Aussitôt après, les hommes partent, à pied, couper l'herbe dans la brousse et, quand chacun est revenu avec une grosse botte, on fait le pansage, puis la théorie, dans l'écurie : je leur apprends le nom français de leurs armes, de leurs vêtements, de leurs harnachements, de tout ce qui nous

entoure ; je rentre ensuite chez moi et vais déjeuner.

Le soir, appel et pansage à trois heures et demie. A cinq heures, classes à pied, — celles-ci réglées comme en France ; nous avons des mannequins pour l'emploi du sabre et mes gaillards les pourfendent à toute volée.

Une fois par semaine, on va au tir et des théories sont faites avec un chevalet ; les noirs, du reste, tirent bien et les vieux spahis sont d'une véritable adresse.

Voilà ma vie de sous-officier. Entre temps, je suis également chargé de l'école : une douzaine de gamins, fils d'habitants du village, viennent trois fois la semaine au poste, pour qu'on leur apprenne le français. Cette école a été presque négligée jusqu'ici, mais, cependant, cela m'amuse beaucoup : je nomme à mes élèves les choses qui sont sous leurs yeux, je leur répète certaines phrases usuelles, je les fais compter. Certains apprennent vite et, entre tous, un petit

Bamba, aux yeux pétillants d'esprit, est remarquablement intelligent : il bouscule ses camarades quand ils ne savent pas et souffle à tous le mot oublié.

Je fis trop peu de temps cette classe pour pousser loin mes disciples, mais jamais je n'aurais pu avoir d'élèves plus attentifs et plus disciplinés.

Pour achever de peindre cette vie de poste, il me reste encore à dire un mot des animaux, car la ménagerie tient une large place dans notre existence journalière.

Voici d'abord les deux singes, Tam-tam et sa douce moitié Bou-bou, insupportables, bruyants, méchants, lâches, sales, — à part cela, les plus drôles *golos* du monde. Attachés par une chaîne aux poteaux en fer de la véranda, ils passent leur temps à grimper sur le toit et à se laisser glisser en bas. Qu'un indigène passe, Tam-tam glisse à terre, s'assied, se cherche les puces, puis, quand le noir est à portée, d'un bond, il saute sur lui, mord son mollet

et, comme un éclair, regrimpe sur son toit, d'où il nargue le public.

Souvent les deux époux ont des querelles de ménage et s'administrent de sévères calottes. Parfois aussi, Tam-tam se sent le cœur tendre et couvre Bou-bou de ses caresses, la pouillant, lui caressant le nez, jetant un mauvais regard de défi à qui approche; puis soudain, l'humeur change, et il administre à la pauvre Bou-bou une volée de gifles à tour de bras, en la retenant par sa chaîne.

Ces vilains singes ne craignent que nous, les blancs. Au moindre geste, il nous font le salut militaire; si le geste est menaçant, ils se sauvent en hurlant. Une de leurs victimes favorites est un pauvre chien qui a nom Sofa et, sans cesse, ils lui tirent la queue ou lui jettent du sable dans les yeux ; lui, en revanche, terrorise les canards qui pataugent dans la cour et aboie après le sanglier quand celui-ci lui tourne le dos.

Ce sanglier, Eugène, de son nom, aime

les facéties et certain soir fit brusquement irruption chez moi : j'avais tendu un rideau de guinée en laissant la porte ouverte, la brute passa au travers, comme un clown dans un cerceau de papier, bouscula mon canari plein d'eau et se rua sur mon mobilier. J'avais, heureusement, une trique sous la main etj'accompagnai la sortie del'intrus d'une bastonnade bien nourrie...

Entre tous, l'animal qui m'intéresse le plus est la lionne Warba.

Prise toute jeune, apprivoisée, on a dû l'enchaîner quand elle a grandi; parfois pourtant, elle s'échappe et, seuls, le capitaine et un vieux maréchal de logis rengagé peuvent la rattraper. Elle est jolie et déjà forte ; quand elle s'étire, en bâillant, elle allonge son long corps souple, rond, fauve, comme un serpent, et ouvre une mâchoire énorme, munie de crocs puissants.

Le soir, souvent, je l'entends, tout près de ma case, se promener dans son enceinte.

Quand vient la nuit, elle rugit : bruit

profond, énorme, caverneux, effrayant, mais splendide ; on dirait que cela vient de sous terre. Dans la brousse, au loin, quelque lion répond et le dialogue commence ; la femelle s'énerve à mesure que le mâle se rapproche : ses appels deviennent plus répétés, plus vifs, plus stridents... A cette heure, avec ce bruit, pas un noir ne quitterait sa case pour tout l'or du monde...

Au contact des bêtes, on gagne la sympathie réciproque ; bien m'en prit d'avoir acquis celle de Warba. Une nuit, je fus réveillé par un bruit insolite, un frôlement lourd qui me fit sursauter : deux étincelles brillaient dans l'obscurité, un souffle puissant s'exhalait près de moi... C'était la lionne, subrepticement entrée dans mon domicile. Elle s'arrêta et je vis ses prunelles de feu, qui perçaient l'obscurité comme deux étoiles ardentes. Je m'assis sur mon lit et lui parlai :

— Eh ! bonsoir, Warba !... si vous alliez dormir j'en serais fort aise.

Elle ne répondit rien, dédaigneuse des vaines paroles ; j'avais une boîte de tisons à portée : j'en allumai un. La lueur brutale la fit cligner des yeux et, majestueusement, elle sortit de ma chambre... Immédiatement, pour plus de sûreté, je courus fermer ma porte ; la noble bête aurait pu, par hasard, se sentir en appétit!

Nous avons encore des autruches, des guépards, un porc-épic, qui, toute la nuit, rôde dans les cases, cherchant pâture et transportant des os qu'il ronge dans les coins.

Pour ma part, un noir me vendit une ravissante petite gazelle que je choyai avec amour. Elle avait sa couverture dans ma chambre et je l'avais vite apprivoisée ; mais le porc-épic, égoïste et sensuel, découvrit le bon gîte. Une nuit, j'entends un vacarme effrayant et une course affolée de ma gazelle : le porc-épic avait simplement chassé la petite bête de son lit et s'y prélassait en pelote ; je pris un bâton pour le chasser,

mais le malotru dressa ses mille dards et marcha sur moi; j'étais pieds nus, je dus sauter sur mon tara, d'où je bastonnai sans pitié l'hôte malappris, qui finit par battre en retraite. Celui-ci devint d'ailleurs si insupportable qu'on finit par le tuer et le manger : c'est un mets fin et recherché que je recommande aux amateurs.

... Ainsi les jours passent, calmes et monotones; j'en aurai fini lorsque j'aurai dit que la chasse est notre grande distraction. Après les classes à pied, vers cinq heures et demie, ou le matin, quand nous sommes libres, nous gagnons la brousse et les marigots voisins. La perdrix et la pintade abondent; comme tout le gibier ici, elles volent peu, trottent à terre fort vite et se branchent. L'outarde, le canard, le lièvre sont de beaux coups de fusil; le sanglier et le coba, sorte de chevreuil à longues cornes droites, sont nombreux. On chasse sans chien et souvent on revient bredouille.

II

QUELQUES SOUVENIRS DE YÉLIMANÉ

Dans ces postes lointains, en dehors de quelques rares expéditions, la vie, d'ordinaire, passe calme et identique, telle que je l'ai dépeinte ; à peine, parfois, de menus incidents, des promenades, des rencontres imprévues viennent-elles égayer un peu cette monotonie.

Le capitaine P... qui nous commande est un bon officier, d'abord agréable avec sa barbe noire en pointe, son nez aquilin, ses yeux très vifs, sa voix pleine et harmonieuse; plutôt petit, taillé en force, d'une souplesse et d'une vigueur remarquables, c'est un excellent cavalier, qui a laissé une certaine réputation sur les hippodromes de France.

Le chef de poste doit pouvoir remplir des fonctions multiples : commandant d'une unité militaire, administrateur du pays avoisinant, il est à la fois officier militaire et civil ; il doit ensuite être vétérinaire et médecin, soigner bêtes et gens, car qui dit *toubab* dit *toutoubib*, médecin, et les indigènes lui amènent leurs malades, — mais seulement quand la science et les gris-gris des marabouts ont été employés en vain ; souvent, enfin, il lui faut rendre la justice, car les noirs le prennent pour arbitre de leurs différends particuliers et il est utile aussi de mettre un peu d'ordre dans leurs disputes tumultueuses.

Un soir ainsi, comme je rentrais de la chasse, je vois les spahis qui quittent en courant leur camp, dans la direction de la brousse.

Je me hâte du même côté et trouve mon maréchal des logis chef revenant vers le poste avec deux spahis qu'il mène au capitaine, en les admonestant vertement : ces

hommes s'étaient pris de querelle au sujet de leurs épouses, la dispute s'était envenimée, ils avaient décidé de vider leur différend par un duel à la carabine et on était arrivé juste à temps pour empêcher l'affaire de se liquider; les femmes, déjà, avaient prévenu les coupables qui avaient fait disparaître leurs armes; bientôt, du reste, on retrouva celles-ci dans les taillis, encore chargées.

Le capitaine jugea comme feu Salomon. Il fit apporter une bonne corde et invita un des délinquants à en servir quinze coups à son camarade ; le spahi obéit, mais discrètement, ménageant sa victime afin d'être ménagé de même ; les quinze coups administrés, les rôles furent intervertis, mais le second, ayant encore les reins cuisants et aucune appréhension d'échange futur, y alla carrément et ne sut aucun gré à son rival de sa magnanimité intéressée. On les mit ensuite tous deux à la barre, dans la même prison, mais à distance l'un de l'autre ; après s'être longuement et verte-

ment invectivés, les ennemis se calmèrent et, le lendemain, se réveillèrent réconciliés.

Parfois, dans cette existence paisible, une alerte se produit, — alerte sérieuse ou fumisterie, comme ce jour où, finissant de déjeuner, nous entendîmes sonner les quatre appels. Nous bondissons dehors; le lieutenant accourt tout effaré.

— Vite, un peloton à cheval! Lautour, vous garderez le poste avec le vôtre.

— Qu'y a-t-il donc? demandons-nous.

— Les Maures ont enlevé le troupeau. Il faut les rattraper vivement.

Les spahis s'arment, sellent leurs chevaux à la hâte et, dès que quelques-uns sont prêts, le lieutenant, qui ne tient pas en place, les rassemble et part au grand galop; le reste, bientôt, suit à toute vitesse. D'aucuns culbutent, d'autres ont des chevaux qui rétivent, les derniers s'égarent dans toutes les directions : c'est une débandade impossible... Où vont-ils, sans vivres, sans ordres, sans but?

J'installe des sentinelles et, muni de ma lorgnette, surveille les environs.

Vers 5 heures du soir, le peloton rentre : les chevaux sont harassés, les spahis éreintés, les blancs furieux, le lieutenant est dans une colère bleue.

On me raconte l'aventure. Partis comme une trombe, les hommes et leur chef ont marché vers le désert, sur les indications du berger qui disait avoir vu les Maures emmenant le troupeau. Sans découvrir aucune trace, on galopa longtemps ; après une bonne randonnée, on fit halte, le lieutenant menaça le berger épouvanté de terribles représailles et finit par lui arracher qu'il n'était pas bien sûr d'avoir vu les Maures et même qu'il s'était endormi un peu. On rentra et on retrouva le troupeau, ramené par un habitant qui l'avait rencontré errant, disséminé dans la brousse aux alentours du pacage habituel !

En supposant même que les Maures eussent enlevé réellement le troupeau, on

aurait pu les rejoindre tranquillement, car des moutons ne marchent pas à vingt kilomètres à l'heure !...

Ces alertes sont rares et, d'ordinaire, les journées ne sont guère troublées. Dans les moments de liberté, en dehors de la chasse qui reste ma grosse distraction, je fais quelques promenades, à pied ou à cheval.

Un matin, je traversais un terrain vague et dénudé quand, tout à coup, Samba Balla, mon sous-officier noir, qui marchait derrière moi, accourt :

— Maréchal loge, faut pas marcher là.

— Pourquoi donc ?

— Toi y as marché sur le cimetière bounioul.

— Où çà ? On ne voit rien.

— Justement, tu vois des cailloux : c'est pour que les hyènes ne viennent pas, la nuit, déterrer les morts.

— Très bien, je vais passer ailleurs.

— Oui, les hommes d'Yélimané croiraient que tu veux les contrarier.

C'était, en effet, le cimetière indigène. La plupart des noirs enterrent leurs morts dans leurs cases, ce qui cause une odeur effroyable et des épidémies sérieuses, surtout quand les mares ou les puits avoisinent le village. Ici, des ordres et un contrôle sévères leur ont fait perdre un peu cet usage ; ils recouvrent alors le cadavre de pierres, et le monceau croît avec la dignité du défunt ou sa sainteté.

Près du poste, il y a également le cimetière des blancs, un enclos de 60 mètres sur 30, entouré d'une solide palissade de grosses branches : une dizaine de tombes y sont établies, certaines recouvertes d'un monument carré d'un mètre de haut, d'autres, d'une simple croix qui porte inscrits le nom et l'âge du disparu, avec la date du décès... J'aime à m'arrêter près de ces tombes et faire une courte prière pour les infortunés qui n'ont pas revu la Patrie, — victimes des fièvres, de l'insolation, de l'anémie.

Quelquefois, je pousse plus loin et circule dans les environs ; un de mes buts favoris est le Tarakolé, dont le confluent avec le Kolombiné est tout près, entre les villages de Yélimané et de Dionkolané.

Les trois quarts de l'année, la rivière est presque à sec, mais, s'il survient une tornade, le cours devient immédiatement impétueux, la profondeur atteint plus de quatre mètres et le passage est dangereux ; les noirs qui ne savent pas nager traversent en se soutenant sur deux calebasses, une sous chaque bras, et il arrive ainsi de fréquents accidents : des *bouniouls* qui n'ont pas eu la patience d'attendre que le niveau de l'eau se soit abaissé, ce qui demande à peine quelques heures, se noient très facilement.

Un gué se trouve au sud de Yélimané, sur la route de Tambakara, dans un site particulièrement intéressant. A cet endroit, le lit du marigot est barré par des rochers qui le traversent d'une rive à l'autre, for-

mant des sortes de marches en saillie, surplombant un enfoncement brusque assez profond ; dans la saison des pluies, l'eau dépasse d'environ vingt centimètres la plate-forme supérieure, mais les piétons qui connaissent les lieux passent malgré le courant, mouillés jusqu'au mollet, et les chevaux eux-mêmes suivent ordinairement ce même chemin.

A la cascade ainsi formée et qui tombe avec assez de violence en bouillonnant, les gens du pays viennent alors pêcher, en nombre ; les hommes, munis de grands filets triangulaires fixés à deux perches en V, se placent à trente mètres, les femmes et les enfants se mettent tout contre, tenant, sous la chute même, leurs pagnes agencés en poches : le goujon, qui vient du Sénégal, cherche à remonter le courant, se butte au barrage, fait des bonds désespérés pour le franchir et retombe dans les tabliers et les filets ; parfois, ces petits poissons arrivent en masses telles que l'eau étincelle

des lueurs de leurs écailles argentées. En moins d'une heure, la moindre pêcheuse remplit sa calebasse.

Pour moi, le grand plaisir est de me baigner dans le marigot : je m'installe sous la cascade et prends ainsi une douche de premier ordre.

Souvent aussi, dans ces tournées, il m'arrive de traverser le village de liberté qui s'élève non loin de Yélimané. Ces villages, qui sont créés près de chaque poste, sont formés des captifs libérés par nous. Au bout de trois mois, ils sont libres ; on leur remet un certificat de liberté et ils peuvent s'en aller, mais le font rarement, n'ayant aucune ressource. Ils demeurent là, au milieu de leurs congénères, ayant généralement pour chef l'interprète du poste, exempts de tout impôt, ayant des terrains qu'on leur concède à cultiver. Leur seule redevance consiste à fournir nos corvées et ce sont les femmes qui transportent, chaque jour, du puits à nos cases, l'eau

nécessaire : au nombre d'une vingtaine, sous la direction d'un spahi de service, elles viennent remplir abreuvoir et canaris à filtre, avec des calebasses qu'elles tiennent posées sur leur tête.

Ces gens, anciens captifs, ne tirent guère parti de leur situation ; peu laborieux, habitués à travailler sous le commandement, ils n'ont ni entrain ni initiative et regrettent souvent leur situation subalterne, où, au moins, ils avaient la vie assurée par le maître et souvent fort peu de labeur.

Dans nos troupes, on écarte soigneusement tout individu qui est ou a été captif, non qu'on craigne qu'il ne soit mauvais soldat, au contraire, mais parce que, de sa condition, résultent des conséquences fort graves. Le maître a sur son captif un pouvoir sans réserve et, qu'il l'ait eu par achat ou par guerre, l'homme devient sa chose absolue : il peut le tuer, le vendre, le laisser mourir de faim, le libérer et agir de même

pour la femme et les enfants ; pour ces derniers, toutefois, il a une considération spéciale et ne vendra jamais un garçon né chez lui ; souvent même il se l'attachera spécialement, l'intéressera à ses affaires, en fera son homme de confiance.

Or, si un captif s'engage dans nos rangs, bien que, de ce fait, il soit administrativement libre, ses anciens liens subsistent, à moins qu'il ne se rachète pécuniairement. Le maître peut se faire remettre sa solde et, s'il se trouve enrégimenté avec lui, il en va de même ; souvent, ainsi, on a vu des noirs faire engager de leurs captifs avec eux, en les faisant passer pour hommes libres : ces derniers peuvent obtenir des galons, devenir sous-officiers et toujours, quand même, ils demeurent entièrement soumis à leur seigneur, sous les ordres duquel ils retournent quand ils ont fini leur engagement.

Mon boy avait son père dans cette situation et c'est pour amasser de quoi le racheter qu'il s'était mis à mon service.

Birama-Sidibé était du reste un fort bon domestique : âgé de dix-sept ans environ, solidement bâti, travailleur adroit, vigoureux, dévoué, il me fut infiniment précieux. Pendant les marches, il accompagnait les porteurs ; arrivé à l'étape, il ouvrait aussitôt les caisses, allumait le feu, mettait l'eau à bouillir, plumait un poulet, pour le faire sauter à la casserole, préparait en même temps ma case, installait ma table, mon fauteuil pliant, mon tub, mes bibelots, me donnait de l'eau, et je l'ai vu souvent, après trente kilomètres, trouver moyen de m'apporter l'omelette avant que j'aie fini ma toilette... Le déjeuner terminé, il préparait le pot-au-feu, se débarbouillait et se couchait près du foyer.

En station, il était excellent valet de chambre : il raccommodait et lavait mes effets, rangeait et nettoyait ma case ; il savait mes manies, connaissait toutes mes affaires. Quand la bile me travaillait, il se mettait à rire et me disait :

— Maréchal loge, toi y as pas bon, ce matin, y as gagné fièvre.

Je l'envoyais promener, mais, le soir, quand la fièvre était venue, il me couvrait de couvertures, m'apportait du thé, une calebasse d'eau, et veillait près de moi avec une patience constante.

Dieu sait si l'humeur est détestable dans ces moments-là ! Birama ne bronchait pas et quand, l'accès terminé, il me voyait revenu à de meilleurs sentiments, il était heureux :

— Toi y as bonnes manières, maintenant. Moi y a faire *sinoro*.

Et il allait dormir du sommeil du juste.

Un jour, Birama m'apprit que son père était mort; néanmoins, il continua à économiser.

Trois mois passèrent. Un matin il entra dans ma case.

— Donne-moi mes *caliss* (argent).

— Si tu veux, ils sont à toi, les voici. Pourquoi veux-tu ton argent ?

— Moi y a gagné *mousso* (femme).

— Bah ! tu vas te marier ?

— Oui ; y a trouvé jolie mousso et son père y a bien vouloir.

— Bonne chance. A quand la noce ?

— Oh ! bientôt !

Trois jours après, Birama revint me parler de ses affaires. Jamais il ne m'avait demandé de lui avancer un sou sur ses gages.

— Veux-tu me donner vingt francs en avance ?

— Diable ! Je veux bien, car jamais tu ne m'as rien demandé... Les voici. Que vas-tu en faire ?

— Le père de la mousso veut.

— Ah !

Peu de temps après, même cérémonie, à l'instigation de la future belle-mère.

Alors je fis la morale à mon boy.

— Vois-tu, Birama, ces gens-là se moquent de toi. Ils te demanderont encore plus et je ne te donnerai pas. Sais-tu ce qu'il faut faire ?

— Non.

— Tu vas avoir une femme qu'il faudra nourrir, puis des « petits » qui te donneront du souci. Si je suis envoyé ailleurs, te seras ennuyé de laisser ta femme seule, ou de l'emmener. Garde donc au contraire ton argent, envoie promener mousso, père et mère, et achète un cheval qui te portera en route. Tu pourras toujours le revendre et tu gagneras peut-être dessus.

— Toi y as dit bonnes choses ; toi y as gagné bonnes raisons.

Il fit ainsi et reprit son argent. Alors, on lui offrit la mousso pour moitié prix ; il ne voulut pas en démordre et, peu de temps après, il arriva, monté sur un petit cheval qu'il venait d'acheter comptant, fort bon marché, à un indigène à court d'argent.

Il me remercia de nouveau de mes bons conseils, appréciant tous les avantages que procure une monture, auprès des inconvénients du mariage...

Quand je fus rappelé en France, il me donna une preuve de fidélité rare. Je rencontrai à Kita un de mes camarades qui se rendait à Ségou ; connaissant Birama, il me demanda de le lui céder et, sur mon consentement, lui fit des offres fort avantageuses. Birama accepta, mais à la condition *sine qua non* qu'il ne me quitterait que sur le bateau ; il refusa tout autre arrangement, me suivit jusqu'à Kayes, et là, malgré mes instances et bien que je lui offrisse de le payer de suite, voulut rester jusqu'au dernier moment ; il ne me fit ses adieux qu'après avoir chargé tous mes bagages à bord et m'avoir vu installé dans ma cabine.

Je lui envoyai plus tard, de France, un grand couteau en corne, et j'ai su depuis qu'il en eut grand plaisir.

III

TOYA

De toutes les courses que je fis de Yélimané, l'excursion de Toya reste un des plus séduisants souvenirs de mon séjour dans le Sahel.

. . . .

Un jour, le capitaine me dit :

— Demain nous irons à Toya avec la moitié des spahis. Prenez de préférence les chevaux les plus maigres.

J'accueille l'ordre avec joie, car on m'a parlé de ce site comme d'un lieu de délices. Toya est une des nombreuses crevasses qui se succèdent du nord au sud et forment autant de déversoirs successifs à un marigot, dont la source se perd dans les

sables ; l'eau passe de l'une à l'autre par infiltration et finit par former une vraie rivière, le Magai, qui va se jeter dans le Sénégal à Médine.

Le lendemain, vers trois heures et demie, nous partons avec douze cavaliers et des porteurs de bagages, passons par Dionkolané et allons coucher à Yaguiné, dans le Diafounou ; dès l'aube, nous nous remettons en route et, au lieu de continuer à marcher vers l'ouest, remontons vers le nord ouest.

Peu après, le pays change d'aspect. Aux cultures succède la brousse, de plus en plus sauvage et rocailleuse ; puis la verdure se fait rare, le sol devient ferrugineux, rougeâtre, abrupt, coupé de ravins ; la plaine, d'une solitude effrayante, est désolée, aride, brûlée ; en revanche, le gibier pullule, à peine sauvage.

A un moment, le capitaine me dit :

— Regardez là-bas cette fente.

Je distingue une faille plus large que les autres ; puis, tout d'un coup, le fond du ravin

m'apparaît et je pousse un cri d'admiration.

A nos pieds, la roche forme un mur à pic, haut de 30 mètres ; un vaste cirque s'étend en bas, couvert en partie d'un étang qu'alimente une cascade ; l'eau, filtrant dans le granit, sort par mille petits jets qui s'unissent dans des vasques naturelles et se déversent de marche en marche sur les dalles luisantes.

L'autre partie de la gorge est plantée d'une vraie forêt vierge, palmiers géants, palmiers nains dont les feuillages pointus forment de fantastiques bouquets, lianes interminables qui semblent jetées au hasard, toute une végétation luxuriante, folle, variée à l'infini.

Nous descendons une rampe abrupte que le capitaine a pratiquée à coups de mine ; les chevaux, en main, dévalent sur les pierres roulantes, avec précaution ; par un étroit sentier, sous la colossale verdure, nous atteignons le bord du lac.

Là s'élève une case, un chalet plutôt, carré, à toit en pente, précédé d'une large

terrasse à véranda ornée d'une balustrade en branches entrelacées.

Au-dessus, les feuilles de palmiers, agitées par une brise perpétuelle, bruissent avec fracas, — et c'est un paradis dans le désert, tant il fait bon et frais, après la chaleur torride de la brousse aride.

Alentour, d'énormes pierres noires encombrent les abords du lac ; des arbres de toutes espèces ont pris racine dans les moindres excavations et s'élèvent jusqu'à la crête de la muraille, attachés au roc par un miracle d'équilibre ; dans la feuillée, une foule d'oiseaux piaillent.

Nous prenons d'abord tous un bain dans l'eau fraîche, les noirs d'un côté, nous de l'autre. Puis, après déjeuner, nous tirons quelques oiseaux qui sont d'une variété infinie : chasseurs d'Afrique bleus et rouges, cardinaux tout rouges, Saint-Esprits rouges et jaunes, youyous verts.

Après la sieste, je me replonge dans l'eau et nous partons faire un tour à la mare de

Dinka, qui est près de là : un étroit ruisseau fait communiquer les deux étangs, semé de blocs détachés des falaises voisines. Nous atteignons laborieusement l'extrémité du couloir et nous arrêtons à regarder le lac, bordé d'herbe et d'un petit bois très fourré. Le chef me fait signe ; j'approche sans bruit : deux caïmans sont étendus à cent mètres, un gros et un petit, et leur carapace brune se détache sur la verdure.

— A vous le gros !

Nous tirons presque en même temps, les deux animaux font un saut de carpe : le gros file sous l'eau qui se teinte de sang, le plus petit est tué.

Le soir, le cuisinier du capitaine, Bamba, nous fait un dîner tout à fait couleur locale : de la friture, des perdrix, une salade de cœur de rômier, la queue du petit caïman à la sauce verte.

Le rômier est une variété de palmier nain ; on le coupe à la racine, on détache ses branches et le cœur de la plante, gros

comme une betterave, est blanc, un peu comme du radis noir, assez savoureux.

La queue de caïman est moins appréciée : c'est fade et huileux, pas fameux.

Après dîner, nous fumons ; le capitaine, qui est de bonne humeur, nous chante des opéras avec une fort belle voix de baryton et un répertoire inépuisable. Puis nous allons installer nos lits aux bords du lac, sous une grotte, sorte de boyau naturel, qu'un courant d'air rafraîchit sans cesse, et je m'endors promptement, étendu sur ma couverture avec ma selle comme oreiller.

Je suis réveillé au petit jour.

— Debout, dépêchez-vous, on vous attend.

Je m'habille en deux temps et cours à la hutte ; déjà le capitaine verse le café.

— Allons, pressez-vous, il faut que nous soyons au Grand Toya avant le jour.

Le fusil sur l'épaule, nous sortons de Toya. Nous sommes six : trois Européens,

deux spahis qui rapporteront le gibier, et Soumaré, un sous-officier indigène qui est fort bon tireur.

Un autre sous-officier noir, Moro Comuba, a passé la nuit à l'affût et, comme nous atteignons le plateau, nous l'apercevons qui revient. Il n'a rien.

— Eh bien, Comuba, tu n'as rien tué ?

— Si, mon capitaine, mais les *warbas* y a tout manger.

— Pas possible !

Nous rions tous. Mais Comuba a l'air grave, un peu ému. Il reprend :

— Mon capitaine, hier soir, la lune n'était pas encore très haut; j'ai vu venir deux cobas : mâle et femelle. Je tue le mâle, qui était grand et fort. Comme je sortais du fourré où j'étais à l'affût, j'entends du bruit dans la brousse. Je reste caché. Un lion arrive, regarde partout et se met à dévorer le coba. Je monte sur un arbre, un peu plus loin. D'autres lions sont venus et ont mangé le coba, les perdrix,

l'outarde et le canard tués par moi, que j'avais laissés dans le fourré... Je n'avais plus qu'une cartouche de gros plomb... J'ai passé la nuit dans l'arbre et les warbas ont fait musique toute la nuit.

— Alors tu as mal dormi, mon pauvre vieux ?

— Oui, mon capitaine, les warbas y a pas bons camarades.

Tandis que Comuba rentre au bivouac, nous gagnons la mare de Grand Toya.

Celle-ci, en partie à sec, est sur le plateau, légèrement encaissée dans une brousse épaisse, au milieu d'arbres de haute taille, qui s'élèvent au-dessus d'inextricables fourrés.

En longeant la rive, nous trouvons les restes du coba de Comuba : il y a en effet des traces de lions, mais le capitaine estime qu'ils n'étaient pas plus de trois.

La chasse commence à travers les taillis ; autour de l'étang, les oiseaux pullulent, les lièvres sont rares, mais perdrix et pin-

tades abondent; le chef tue un canard, j'abats une outarde de belle taille.

Nous rentrons vers neuf heures, chargés de butin.

L'après-midi, après la sieste, le capitaine me dit :

— Voulez-vous faire une promenade en bateau?

— Volontiers.

— Je vais vous mener à la grotte des Singes. Mais il faut chercher le bateau : allez avec le chef et des spahis; ils savent où il est.

Ledit bateau est tout simplement sous l'eau, au pied d'un rocher, à proximité de la rive.

Avec trois noirs nageant bien, je plonge à l'endroit indiqué et finis par sentir la barque; à tour de rôle, nous piquons sur elle et enlevons les cailloux qui la maintiennent au fond. Bientôt je sens une corde sous ma main, et nous tirons l'esquif sur la berge. Enfin, tout étant paré, nous em-

barquons; je rame, et le capitaine me dirige vers le fond de l'hémicycle.

Là, les roches noires forment un immense chaos ; vers le milieu, l'eau est plus abondante et, par nappes limpides, se déverse lentement jusqu'au sol sur lequel elle rejaillit. De grands arbres ont poussé comme par miracle, dans les fentes, d'où leurs racines s'échappent pour s'accrocher aux moindres saillies, comme de longs serpents.

Nous abordons entre deux récifs ; j'attache la corde à une racine. Une excavation s'ouvre dans la muraille, à demi voilée par un rideau de lianes folles.

— Ceci, me dit mon cicerone, a dû être un repaire d'hippopotames. Vous savez qu'il y en a beaucoup par ici et qu'ils sont très adroits pour passer par des chemins presque impraticables pour nous-mêmes. Entrons.

Nous allumons une des torches en paille que nous avons emportées. La grotte, où

l'humidité suinte, est pleine d'ossements, peu récents d'ailleurs, de débris de toutes sortes, oiseaux, poissons, lièvres, cobas; au fond, nous trouvons même un squelette presque complet, qu'on dirait d'un homme, — celui d'un singe sans doute, si l'on en croit la longueur des bras.

Nous rentrons en faisant le tour du lac.

Soumaré nous attend. Il était parti dès midi, vers la mare d'Oualia, où le capitaine l'avait envoyé à la recherche de traces d'hippopotames, mais après en avoir suivi d'incertaines jusqu'à la brousse, il a dû revenir sans indices vraiment sérieux : force sera donc de nous en passer pour cette fois. Presque à chaque séjour pourtant, on tue ici de ces pachydermes et une case des magasins d'Yélimané est pleine de leurs peaux : tout le monde se met d'un côté de l'étang et, dès que l'énorme bête sort son mufle de l'eau, on fait une décharge générale...

Nous partons le lendemain, dans la soirée; le capitaine me montre un chemin

qu'il a découvert pour atteindre le plateau, — une succession de saillies naturelles des rochers, que l'on gravit verticalement et fort dangereusement; à un endroit, les pieds ayant juste la place de s'appuyer, il faut tourner le dos à la paroi, prendre un point d'appui de chaque côté sur les branches et s'élever à la force des bras. Nous arrivons à bon port en haut...

Sur la route, le capitaine me raconte comment on a découvert Toya..... Un lieutenant de spahis tenait garnison à Yélimané, deux ans plus tôt. En faisant une tournée vers Yaguiné, il arriva un soir dans le village et ne trouva âme qui vive, à part quelques vieilles femmes qu'il questionna : celles-ci dirent que les habitants étaient à Toya, où, suivant la coutume, ils se rendaient une fois par an. Impossible d'obtenir d'autres renseignements. Le lieutenant parcourut les environs, chercha en vain Toya, passa, paraît-il, tout près, sans rien voir, et revint à Yélimané, où il conta son aventure.

Quelques semaines plus tard, il retourna à Yaguiné, fit comparaître les notables, les interrogea, et finit par avoir le mot de l'énigme.

Toya était redouté des gens du Diafounou : des génies malfaisants faisaient leur repaire de cet endroit maudit, ceux qui s'y aventuraient n'en revenaient jamais, des femmes surtout étaient la proie de ces mystérieux hôtes... Jadis il n'en était pas de même, mais, à la suite de sacrilèges commis en ce lieu, celui-ci était devenu redoutable.

Chaque année seulement, une nuit de pleine lune, tous les gens du village s'y rendaient en grande cérémonie ; ils y arrivaient le soir, munis de torches en paille, descendaient près du lac en y faisant un grand feu et un tam-tam toute la nuit ; on dansait, on chantait la gloire des fétiches, des génies du Diafounou et l'on sacrifiait des moutons, suivant l'usage des Sarakolais, fétichistes comme les Bambaras, puis, avant que le soleil parût, on repartait.

Ceux qui restaient en arrière, ne reparaissaient jamais...

La vérité est que Toya était et est encore infesté de crocodiles, d'hippopotames, de panthères, de lions, d'éléphants et de singes ; à une certaine époque, des gens qui se baignaient dans le lac furent dévorés par les caïmans, d'autres furent enlevés par des fauves ; de plus, on pense que des Maures avaient mis là leur repaire et tuaient tous ceux qui s'y aventuraient, afin de répandre la terreur alentour et de vivre en toute sécurité.

A force de promesses et de menaces, le lieutenant put se procurer un guide et atteignit ainsi Toya. Fréquemment, dès lors, les spahis du poste y vinrent en excursion, firent sauter des rochers à la mine, chassèrent les fauves qui devinrent plus rares ; les indigènes consentirent à y venir avec les blancs, mais seuls, ils ne s'y aventurent pas encore.

Le fait est que, quand nous nous instal-

lons le soir à Yaguiné pour y passer la nuit, les indigènes nous contemplent avec respect et questionnent les spahis sur notre séjour près de la mare. Notre audace les étonne et si les génies malfaisants nous épargnent, c'est qu'évidemment ils nous redoutent...

IV

NIORO

De Yélimané, je dus faire plusieurs séjours à Nioro, le chef-lieu de la région.

Nioro est un village important, de peu d'étendue, mais, avec Goumbou et Sokolo, un des centres commerciaux frontières du Sahel : les caravanes maures y affluent et leurs troupeaux y viennent en nombre pâturer.

Le *tata* s'élève au centre du pays : un mur de six à huit mètres l'entoure d'un rempart sérieux ; au milieu, le sol forme une éminence, sur laquelle on a élevé un mirador, butte de terre, haute d'environ douze mètres, à laquelle un escalier et une pente douce donnent accès, et que couronne le drapeau de France.

Des bâtiments et des cases sont disséminés aux alentours et forment une petite cité : les bureaux, les habitations des officiers, des sous-officiers, du docteur, les magasins, les prisons, le télégraphe, la perception.

Le village a été percé de rues larges et droites, convergeant toutes exactement au mirador, de sorte qu'un seul canon placé au sommet peut, en pivotant sur lui-même, les balayer d'un bout à l'autre.

Non loin du tata, sur une petite place, est bâtie la mosquée, vaste bâtiment rectangulaire, peu élevé, en pisé, n'ayant d'autre ouverture que la petite porte d'entrée. Au delà, sont les écuries du poste et les camps des spahis et des tirailleurs. Là vivent aussi les animaux, toute une ménagerie très couleur locale : une petite lionne, un grand coba fort beau, des autruches, des gazelles, des singes, des chiens, un chameau, des oiseaux-trompettes.

La case où je suis installé est bien cons-

truite, en pisé, ronde avec un toit en paille pointu, qu'entoure une véranda. A l'intérieur, le sol est revêtu de larges dalles, qui maintiennent la fraîcheur, mais les bois du toit sont rongés par les vers, ce qui produit une perpétuelle poussière blanche, très légère. Il faut veiller aussi aux termites, grosses fourmis très voraces qui mangent tout et se font des termitières hautes souvent de trois mètres : aucun remède ne peut les chasser de l'endroit où elles ont élu domicile.

Le soir, mes camarades m'emmènent visiter la ville. Le plus souvent, on va prendre l'apéritif chez Guèze, le traitant blanc de l'endroit.

Celui-ci, récemment installé, tient à la fois des produits pour les blancs et pour les noirs : à notre usage, il a des liquides, des munitions, des conserves, des denrées courantes telles que bougies et sucre ; les noirs, eux, trouvent là de la toile des Vosges blanche, de la guinée anglaise

bleue, fabriquée aux Indes, des étoffes à grands ramages, des mouchoirs de couleurs voyantes, des verroteries et des bijoux en cuivre, des flacons d'odeur, de la cassonade, des morceaux d'iris, exportés d'Italie, de la poudre, des pierres à fusil, mille autres choses encore...

Ce Guèze fut victime, un peu plus tard, d'une maladie spéciale au pays, très fréquente chez les indigènes, le filaire ou ver de Guinée. C'est un ver blanc, qui se forme sous la peau, et dont on attribue la formation à l'eau : la partie du corps où se forme l'animal se tuméfie, le malade devient impotent et, un beau jour, le ver sort, n'importe où, le plus souvent à la cuisse ou au bras ; on prend alors un petit morceau de bois et on enroule le bout de filament apparu, en prenant bien soin de ne pas le casser, sinon la bête rentre, et tout est à recommencer. C'est fort long et douloureux.

Nous nous asseyons sous la véranda

qui s'étend devant la maison, solidement bâtie en pierre et bois, et... naturellement, on m'invite à faire la partie de manille... Oh! la manille aux colonies, sur les bateaux, dans les postes, partout, avec des fanatiques, qui analysent, rappellent, discutent indéfiniment les coups, se livrent à d'interminables explications, se querellent, quel cauchemar !

Sur la grand'place, les caravanes sont nombreuses, pittoresques, tumultueuses. Les chameaux brament dès qu'on les charge et errent tristement sur trois pattes, la quatrième repliée sur elle-même par une corde, beaucoup ayant la bosse dépouillée, en sang. Les Maures sont assis autour de leurs marchandises : sel ou gomme qu'ils apportent, mil et guinée qu'ils emmènent en échange.

Subitement, presque simultanément, dès que le soleil a disparu de l'atmosphère, en un globe lumineux qui s'éteint peu à peu, tous se lèvent et se rangent derrière

leur marabout, pour le salam : murmurant les paroles du chef, ils font en même temps que lui les mouvements qui accompagnent la prière ; les bras en l'air, puis à demi courbés, ils s'assoient sur leurs talons, les genoux en terre, assez longtemps, enfin, touchent le sol de leur front et font le simulacre des ablutions.

De tous côtés, les musulmans, tournés vers l'Orient, prient de même, puis se relèvent et se dispersent... Jamais je n'en vois courir ; lentement, fièrement, gravement, ils déambulent, droits et souples, parlant peu, et leurs yeux seuls restent vifs, pleins de ruse...

V

DEUX MISSIONS

Le 1er juin 1898, le capitaine me fait appeler et me donne l'ordre de partir le lendemain matin : je dois me rendre au village de Boulal-Daba et inviter le chef de ce village, Boulal, à me suivre. Le commandant de la région l'a déjà en vain convoqué et tient à conférer avec lui : il faudra donc avoir pour l'indigène une certaine déférence et le mener à Nioro.

Muni de ces instructions, je me mets en marche dès l'aube avec huit spahis et un détachement de tirailleurs, commandés par le sous-lieutenant indigène Sidiki.

Après quatre jours de voyage, j'arrive, le 5, à Sekelo, dernière étape avant Daba.

Les ordres donnés, je me couche tôt et, à deux heures du matin, nous repartons, laissant là bagages et porteurs ; à six heures, aux premières lueurs de l'aube, nous atteignons Daba : tout dort encore, car il y a eu lune pendant la première partie de la nuit et le tam-tam a duré longtemps.

J'envoie mes spahis, au trot, cerner le village, à bonne distance ; des tirailleurs partent de même de chaque côté et s'égrènent deux par deux, de façon à former un cordon autour du pays ; je conserve seulement deux spahis et Sidiki me suit avec une douzaine de tirailleurs.

Bientôt, cependant, une certaine agitation se remarque : nous sommes signalés et il faut agir vite.

Après un espace nu que nous franchissons à découvert, nous nous arrêtons à la porte d'une grande case assez élevée et bien construite, — comme d'ailleurs tout le village, exclusivement habité par la famille et les captifs de Boulal. — Je mets

pied à terre et suis Sidiki qui entre, accompagné de quatre tirailleurs.

Boulal paraît alors, ramenant son boubou dont il s'est vêtu à la hâte : c'est un grand gaillard, à barbiche blanche, de stature superbe. Sidiki lui fait la commission : il doit me suivre à Nioro. Puis nous fouillons la case, faisons main basse sur tous les papiers et emportons une cassette et un coran qui contient des grimoires en arabe.

Pendant ce temps, le peuple s'est amassé, tenu en respect par les fusils des tirailleurs ; de tous côtés des femmes surgissent, apeurées. Vivement, nous sortons, je rassemble mes hommes, Boulal enfourche un cheval gris qu'on lui amène, prend place, en égrenant son chapelet, au milieu des spahis, et nous partons à travers la foule qui s'agite, pousse des cris, mais n'ose agir.

Comme nous dépassons la dernière hutte, un hurlement attire notre attention : derrière la demeure du chef, une femme s'est élancée et pleure, s'arrachant les che-

veux, déchirant ses vêtements ; c'est l'épouse de Boulal ou du moins sa favorite. Il la regarde un instant, ému malgré lui, lui fait un signe de la main en criant quelques mots que Sidiki me traduit : « Au revoir ! Espère ! » et nous nous éloignons, tandis que les clameurs continuent, comme si ces gens quittaient leur maître à jamais.

De retour à Sekelo, Sidiki et ses hommes me quittent et je reste seul avec mes spahis pour garder Boulal : je l'installe dans ma case, où il demeure accroupi, égrenant sans cesse son chapelet, immobile, flegmatique, disant à peine un mot de temps à autre à son boy, qui reste d'ailleurs rarement près de lui.

Cependant, après mon déjeuner, j'entends du bruit et Samba-Balla, mon sous-officier, vient me dire :

— Un fils de Boulal insiste pour lui parler.

— Que veut-il ?

— Il veut voyager avec son père, ou au moins lui parler.

— Non ! qu'il s'en aille.

Mais, profitant d'un instant d'inattention, le père et le fils échangent vivement quelques mots. Furieux, je dis au jeune homme :

— Si je te revois une seule fois, je te fais lier et mettre en prison à Nioro.

Il part, en effet, mais les quelques mots échangés étaient suffisants, comme je le sus plus tard.

Malgré les bons soins dont on m'avait ordonné d'entourer le chef, je le gardais sérieusement : pendant la nuit et la sieste, un factionnaire montait la garde, et nul étranger n'approchait. Du reste, un peu plus loin, à Kamatingué, le village se montre agité, hostile, et l'on me prévient que les indigènes sont très excités : les vieillards du village veulent à toute force parler à Boulal.

Sans hésiter, j'annonce que le premier qui l'approchera sera emmené en prison à Nioro ; puis je fais venir le dougoutigui comme otage, en lui promettant de lui brû-

ler la cervelle, au premier geste menaçant des hommes de son pays.

Le 9 juin, nous arrivons à Nioro, mais, deux heures avant d'atteindre le poste, vers sept heures du soir, le ciel se couvre subitement d'épais nuages, noirs comme de l'encre : c'est la nuit et nous avons peine à suivre le chemin, mal tracé dans un sol ferrugineux.

Enfin, nous apercevons des lumières, dépassons les premières maisons, tandis que le vent s'élève et que des éclairs illuminent le ciel.

Devant l'orage menaçant, je décide d'envoyer en avant le plus gros de ma troupe et de garder seulement deux hommes près de moi. A ce moment, une violente bourrasque balaye le sol, les éclairs se multiplient.

Je me suis arrêté un instant pour donner ces ordres et, pendant ce temps, Boulal continue de marcher au pas. Je lui crie : « Halte ! » mais sa jument, au contraire,

accélère et, comme je me hâte de le rejoindre en criant, il part au galop, filant à toute vitesse vers le village. Aussitôt, j'éperonne mon cheval Cadi, saisis mon revolver chargé et l'arme. Les éclairs seuls éclairent la situation : la monture de Boulal va son train ; la mienne suit, lancée comme une flèche ; un nuage de poussière, poussé par le vent, nous aveugle. Je serre mon prisonnier de près, le menaçant de mon revolver ; enfin je saisis un pan flottant de son boubou blanc. A ce moment, il fait un brusque coude, tourne à gauche, se dérobant, mais Cadi obéit merveilleusement et, en trois bonds, profitant de la seconde d'arrêt, rattrape le cheval gris ; j'empoigne Boulal et le tire violemment : il manque de tomber et, en tirant sur les rênes, arrête net son coursier.

Mes deux spahis me rejoignent alors et sautent à terre : l'un appréhende l'indigène tremblant, l'autre prend son cheval, moi-même je mets mon revolver sous son

nez, et nous entrons ainsi dans le poste.....

Le capitaine en était absent et ce fut le lieutenant qui me reçut. Je lui contai l'aventure en trois mots.

— Cela ne m'étonne pas, dit-il ; ce chef est un conspirateur et il s'en est fallu de peu qu'il ne réussît à nous jouer un vilain tour. Il fallait éviter d'ameuter ses fidèles. Nous le tenons, c'est le principal.

— Alors, repris-je, ces égards qu'on m'avait imposés envers lui?

— Deviennent inutiles maintenant... Nous avons en main les preuves qu'il a failli soulever tout le pays et nous faire assassiner, ces derniers temps. Sans une dénonciation, un hasard, nous étions tous fichus !

Je me retirai, heureux que tout fût bien terminé. J'aurais préféré néanmoins être prévenu, car j'aurais pu ainsi recevoir un mauvais coup, sans le prévoir, pas plus que la fuite de mon honorable prisonnier.

De fait, quelques semaines plus tard,

Boulal, le dougoutigui de Goumbou et son fils furent fusillés à Sokolo, convaincus d'avoir tenté de soulever le pays, pendant l'expédition de Sicasso qui suscita beaucoup de troubles graves dans tout le Soudan. Si nous avions été vaincus, cette région serait devenue complètement indépendante et de tous côtés la rébellion eût soudain jailli. Aussi la répression fut-elle implacable et ceux qui furent convaincus de trahison ou d'avoir fomenté la révolte furent châtiés. Le gouverneur, cependant, limita l'exécution capitale aux seuls grands chefs, afin de faire des exemples frappants bien que peu nombreux...

. . . .

Peu de temps après, j'eus une autre mission à remplir : il fallait, cette fois, rattraper des gens en fuite, des Maures qui s'étaient emparés d'une jeune femme alors qu'elle ramassait du bois dans la brousse.

C'est généralement ainsi que ces nomades se procurent des captifs ; ils raptent des

enfants, des femmes, les emportent au fond du désert, s'en servent comme esclaves et rarement les traitent mal; le noir en effet regarde les coups comme un châtiment honteux et souffre plus dans sa fierté que dans sa chair. Si cependant ils s'acharnent après un de leurs captifs, leur cruauté alors est inouïe. Une fois, ainsi, on amena au commandant du cercle un petit captif qui s'était échappé de chez les Maures, après avoir été enlevé par eux: ceux-ci le battaient, le brûlaient, lui enfonçaient des clous dans le crâne, le pendaient des heures entières par un poignet ou une jambe, en un mot, le martyrisaient.

Cette fois donc, une indigène avait été enlevée : on avait envoyé immédiatement des hommes à leur poursuite. Ceux-ci revinrent à la nuit: les voleurs avaient un chameau et filaient vite; au soir tombant, ne pouvant plus suivre les traces, il avait fallu s'arrêter et l'on avait marqué

par des brisées l'endroit où la poursuite avait cessé.

Le capitaine, aussitôt, me donna l'ordre de partir avec un détachement, de façon à me trouver au petit jour à ce point précis.

A quatre heures et demie du matin, le 28 juin, je me mis en route, avec huit spahis, en selle nue, allégée de tout poids. L'aube se montrait comme nous atteignions les brisées ; quand le jour parut, nous commençâmes la chasse.

Mon sous-officier Comuba et le brigadier Oma-Bâ, particulièrement intelligents et au fait des ruses indigènes, marchaient en tête, suivant pas à pas les marques, qui du reste ne tardèrent pas à s'éloigner des chemins, pour serpenter dans la brousse.

Généralement, les Maures marchent hors des routes : ils se dirigent admirablement, et c'est difficile, dans ce terrain désespérément uniforme, sans points de repaire ; le soleil, dans le jour, les étoiles, la nuit, sont les seuls moyens d'orientation, car,

au delà de la frontière du Sahel, il n'y a que de fort rares montagnes et des marigots insignifiants.

Tant que la piste resta en terrain sablonneux, nous marchâmes rapidement, mais je me rendis compte bientôt de la tactique des fugitifs, lorsque nous atteignîmes un sol ferrugineux sur lequel aucune marque ne pouvait subsister.

Alors, il fallut nous disperser en un cercle dont nous augmentions progressivement le rayon, afin de découvrir de nouveau les traces, — traces, du reste faciles à reconnaître, laissées par un chameau et deux hommes à pied, l'un portant des sandales, l'autre sans rien.

Enfin Omar-Bâ poussa un cri et m'appela.

Nous accourûmes tous : il tenait la piste. Dès lors, nous fûmes souvent arrêtés : le brigadier mettait pied à terre et se penchait, de façon à saisir le moindre indice; quand le sol était caillouteux, il y avait

toujours un peu de sable et il saisissait la moindre empreinte.

Les Maures, partis droit sur le nord, s'étaient brusquement rabattus au sud-est, puis, en zigzaguant, avaient atteint le village de Korkoio ; aux abords de ce hameau, leurs pas se confondaient avec ceux des habitants : ils avaient marché, à cet endroit, en changeant trois fois de direction sur cent mètres.

J'entrai dans le pays, avec deux spahis ; les autres restèrent à se promener autour, cherchant des indices, questionnant les passants, surveillant les abords.

Je convoquai le dougoutigui, le questionnai, et il me parut ignorer de bonne foi. Le marabout, alors, me fit dire par Coumba :

— En faisant le salam de minuit, des voyageurs m'ont demandé où étaient les puits. Je le leur ai dit. L'un d'eux y est allé. Puis ils se sont étendus pour dormir.

— Combien étaient-ils ?

— Ils étaient cachés dans l'ombre..... Au moins deux. Quand je suis venu faire le salam de la quatrième heure, ils n'étaient plus là.

Sur le conseil du chef, je pris la route du nord : elle conduisait à une montagne voisine et c'était le chemin habituel des Maures.

Comme je quittais le village, assez ennuyé, un de mes hommes, Fadania-Sako, appela Omar-Bâ et lui montra le sol : nos fameuses traces semblaient reparaître. Nous partîmes donc avec plus de confiance.

Deux cents mètres plus loin, nous vîmes une petite troupe venir vers nous : je l'arrêtai et, Coumba me servant d'interprète, j'appris que j'avais affaire au frère du dougoutigui de Korkoio. Je lui contai ma mission et il me dit avoir vu, à environ cinq cents pas, une troupe de Maures qui se dissimulait dans la brousse; peut-être aurais-je là des renseignements; lui-même s'offrit à me guider.

Un quart d'heure après, nous arrivions à ce campement : les tentes n'avaient pas été déployées, les ballots de mil étaient entassés auprès, les chameaux paissaient aux alentours. Mes spahis firent le cercle; deux d'entre eux allèrent patrouiller à quelque distance.

Ils étaient là une dizaine de nomades, des vieux à barbiche blanche, tous quelconques, sauf deux qui m'intéressèrent vivement : l'un de ceux-ci était assis au milieu un chapelet de marabout enroulé autour du cou, la peau était plus blanche que celle des autres. Jamais je n'ai vu type d'homme plus beau, un vrai profil romain, le nez fin et droit, la bouche bien dessinée et fièrement arquée, des yeux et des dents splendides, une chevelure longue, épaisse, rejetée tout en arrière, encadrant la figure, le cou nu émergeant du pagne misérable, en loques.

L'autre était son fils et tenait du père la régularité, la finesse, la fierté des traits.

Aidé de Coumba et d'un spahi qui savait le maure, mais pas le français, je questionnai ces gens qui nièrent absolument avoir aucune connaissance du rapt ni des rapteurs. Ils répondaient froidement à mes questions, en mots brefs et durs, sans un geste des mains, sans une impression sur leur visage.

Je les menaçai alors, s'ils refusaient de me renseigner, d'emmener prisonnier le jeune fils du chef ; je le fis même ligoter et annonçai que je l'emmenais en otage, qu'on le mettrait aux fers à Nioro...

Le père sembla ému, mais l'enfant ne broncha pas, ne fit ni un geste, ni un signe d'émotion.

Je désespérais de rien savoir, quand un des spahis, qui était près de moi, parla bas à Coumba.

Celui-ci me dit :

— Ecoute. Delamané-Sissoko vient d'apprendre, par la petite fille qui est là, que les deux Maures sont passés cette

nuit ici, avec un chameau portant la captive ; ils se sont arrêtés et sont repartis ce matin ; un des voleurs est resté. La petite a été volée ; elle est Sarakolaise ; elle craint d'être tuée si on sait que c'est elle qui dénonce les Maures.

— Bien. Dis-lui qu'elle n'ait pas peur. Je vais l'emmener à Nioro où elle sera libérée et protégée.

Fort de cette dénonciation, je continuai mon interrogatoire ; je fis délier le jeune Maure qui ne marqua d'ailleurs aucune satisfaction ; grâce à la fillette, je me convainquis que les deux vieux marabouts et celui qui semblait le chef étaient de connivence avec les rapteurs, je les fis donc amarrer, et nous reprîmes le chemin du poste, non sans avoir prévenu les autres que les trois prisonniers ne seraient délivrés que quand on aurait retrouvé la femme volée.

Le soir, nous étions rentrés vers sept heures et le commandant, à qui je fis mon

rapport, me remercia du mal que je m'étais donné.

Quelques jours plus tard, les deux vieux furent délivrés sous promesse de renvoyer la captive ; on garda en otage le Maure au beau visage.

Ce ne fut qu'au bout d'un mois que la captive fut rendue, avec une indemnité de dix moutons. La fillette qui avait dénoncé les voleurs fut mise au village de liberté, sous la protection spéciale du chef du village.....

VI

EXCURSIONS A NIOGOMÉRA ET KAROULOU

Vers la fin de mon séjour, je fis une excursion intéressante à Niogoméra, grand village au sud-est de Yélimané, au pied des derniers contreforts de la chaîne qui sépare le Kolombiné du Tarakolé.

Une haute montagne, taillée en tronc de pyramide presque régulier, s'élève tout à côté : de gros rochers noirs semblent dévaler sur ses flancs, des plantes sauvages et épineuses la recouvrent, formant, dans les failles souvent profondes, d'inextricables fourrés, vrais repaires de serpents et de bêtes de toutes sortes, tels que, lorsque la végétation devient trop envahissante, il faut, comme dans la brousse, y mettre le feu.

Jamais je n'oublierai le spectacle féerique, à la fois grandiose et impressionnant, auquel nous assistâmes une nuit. Les habitants de Niogoméra avaient tout incendié : un cercle de feu enveloppait la montagne, grimpait au long de ses pentes, formait çà et là des foyers plus intenses, comme des colonnes embrasées ; les flammes, pareilles à des serpents étincelants, s'élevaient en zigzags, montaient à l'assaut, se dressaient soudain en gerbes immenses, puis continuaient l'ascension, et, dans la nuit, c'était un bruit singulier de crépitements et de cris d'animaux effrayés, confondus en une lointaine rumeur.

Un des flancs de cette montagne est particulièrement vénéré. Près de l'angle le plus rapproché du village, les rochers sont découpés et les blocs immenses, disposés au hasard des convulsions du sol, affectent des figures bizarres, dans lesquelles les Sarakolais trouvent des images d'hommes et de bêtes, qui ne peuvent être évidemment

que des dieux. Ce peuple, jadis fétichiste, chez qui l'islamisme est encore peu répandu, a le culte de la nature et fait ses divinités d'arbres et d'animaux ; aussi, ces rochers fantastiques sont-ils objets de culte.

J'allai voir de près ce spectacle : le fait est que, d'en bas, un des rochers simule assez bien, grossièrement esquissé, un homme debout.

Plus loin, la mare de Koukou est également fameuse et redoutée. Un jour, le capitaine nous proposa d'y aller : lui-même s'y rendrait par le flanc ouest du pic et, avec un de mes camarades, nous le rejoindrions en partant de Niogoméra, sous la conduite de Samba-Balla, qui connaissait le pays.

A Niogoméra, il fut impossible de trouver un guide ; Samba ne connaissait pas exactement la mare ou ne se souciait pas de nous y guider; nous partîmes donc au hasard, en suivant le lit de Tarakolé, alors à sec, et ce fut une promenade délicieuse : les arbres, qui bordent le marigot, étaient

restés très verts, leur feuillage était abondant, touffu, si fin et si léger qu'on eût dit des masses de dentelles ; au-dessus du marigot les branches se réunissaient presque, en une voûte transparente qui tamisait la lumière vive du soleil ; mille animaux variés s'échappaient sous nos pieds.

Désespérant d'atteindre la fameuse mare, nous nous décidâmes à gravir la montagne : c'était fatigant, mais facile, et nous atteignîmes la crête assez vite ; le plateau était fort accidenté, couvert de broussailles ; de petites marettes contenaient encore de l'eau, abritées sous le perpétuel ombrage des roches et des taillis.

Les chasseurs viennent souvent à l'affût dans ces parages ; quand, en effet, l'eau devient rare, les animaux viennent là chercher des abreuvoirs connus d'eux seuls ; rarement, pourtant, éléphants et hippopotames fréquentent la même source, et ils n'y reviennent qu'à de longs intervalles, se promenant des unes aux autres ; les chas-

seurs qui ont reconnu les traces s'établissent à proximité d'une de ces marettes, s'y installent un abri, et y attendent longtemps, parfois huit jours et plus.

Nous descendîmes par un ravin, une faille qui servait à l'écoulement des eaux, vrai sentier de singes : nos bottes étaient en loques, nos habits déchirés, mais cette randonnée, en plein taillis vierge, nous amusa follement ; en revenant, nous déjeunâmes sur l'herbe et pûmes tirailler quelques gibiers.

De retour au poste, le capitaine qui n'avait pu gravir que la moitié du pic, beaucoup plus haut de près que de loin, projeta une nouvelle excursion à Koukou pour le dimanche suivant. Le samedi donc, nous préparions notre expédition, car nous devions déjeuner là-bas, et déjà nos apprêts étaient presque terminés, quand un ordre arriva du commandant de région : j'étais envoyé en patrouille à Karoulou, petit hameau frontière, moitié maure, moi-

tié sarokolais, au nord de Kremis. Il s'agissait de savoir si des caravanes nomades n'avaient pas été vues dans les environs, cherchant à franchir la frontière qui leur était fermée et sans doute à enlever quelques troupeaux : les gens du pays les avaient signalées et réclamaient des secours.

Je partis donc aussitôt et allai m'installer dans ce village, où les cases étaient fort piteuses, délabrées, sales, étroites.

J'envoyai Samba-Balla, mon maréchal de logis, se promener en reconnaissance, il atteignit la mare du Djeli-Mayel, qui dépend du Kolombiné, et aperçut quelques Maures remontant vers le nord.

Le lendemain, mon capitaine et mon lieutenant me rejoignirent avec un demi-peloton et nous allâmes faire une partie de chasse.

C'était un vrai pays de cocagne pour le gibier, qui, n'ayant jamais été traqué, ignorait la fuite et la ruse : les arbres étaient pleins de pintades, les perdrix se sauvaient

à peine en trottant, la tête haute, ignorantes des armes à feu, les outardes tombaient à foison.

Au fond d'un marigot à peine desséché, nous découvrîmes des traces d'éléphant : un cercle d'environ trente mètres de diamètre, profondément enfoncé dans le sol, où nos pas marquaient à peine.

L'après-midi, le capitaine organisa des jeux de course et de saut auxquels prirent part les habitants ; d'abord méfiants et craintifs, ils s'amadouèrent vite, en voyant distribuer aux vainqueurs du sucre et du tabac.

Le soir, pour remercier notre chef, on lui fit tam-tam ; il y avait de jolies femmes parmi ces Maures et elles accompagnaient la musique en battant des mains en cadence ; des griots frappaient le bafou et raclaient leur crin-crin ; les danseurs s'agitaient en une pantomime échevelée, décrivant des scènes guerrières ou idylliques qui se devinaient sans interprète. La lune, très lim-

pide, très lumineuse, éclairait seule cette scène, toute en ombres noires coupées de taches blanches, sans transition...

. . . .

En rentrant au poste, nous aperçûmes toute une réunion d'Européens qui nous attendaient... Nous pensions avoir affaire à des passagers, mais beaucoup étaient spahis : c'était la relève qui venait de débarquer.

Le 1er janvier 1899, le capitaine nous réunit à sa table pour fêter la nouvelle année et il nous offrit le champagne. Oh ! les souhaits sincères de bonne santé et de succès ! Comme chacun de nous ferait des prodiges pour se distinguer ! Mais, hélas ! les occasions étaient si peu nombreuses !... Faire colonne ! voir le feu ! Combien rares, ceux qui auraient la chance de se battre, de se détendre un peu, de montrer ce qu'ils avaient au fond du cœur, de bravoure, d'audace et de dédain du danger !.....

6-18 janvier 1899, *de Yélimané à Goumbou.*

Je pars, le 6 janvier, avec le lieutenant G... et un peloton, pour Sokolo...

Le lieutenant G., avec qui je vais vivre plusieurs mois, est un vieux Soudanais : c'est ici qu'il a conquis l'épaulette et il a combattu dans le pays que nous traversons.

Il me montre la plaine où il rencontra les Toucouleurs ; quand nous passerons à Nioro, il me conduira au cimetière, visiter les tombes de ses camarades, morts à ses côtés ; puis, il me conte les campagnes d'alors, les rudes marches en pays ennemis, la prise du gué de Birali, la bataille de Niogoméra... Il est resté beau sabreur et rêve d'avoir encore l'occasion de se mesurer avec les noirs...

Le 8, nous arrivons à Gauri et nous passons, à l'entrée du village, près du tombeau du capitaine de Planhol. Avant le déjeuner, G. m'emmène revoir la tombe du capitaine...

— Il est mort entre mes bras, dans cette case que vous voyez. Il était souffrant à Kayes, quand il reçut la mission de diriger un convoi se rendant à Nioro... Le pays n'était pas encore pacifié. Il ne voulut pas laisser à un autre la place qui lui était désignée et, malgré les instances de ses camarades et la quasi certitude qu'il avait de tomber en route, il voulut partir.

« Les combats, la fièvre jaune, la bilieuse, la dysenterie, une attaque de guêpes même, enlevaient chaque jour quelque blanc. Les remèdes manquaient. Planhol, miné par la maladie, rendit alors le dernier soupir... »

Son nom est resté légendaire partout où il a passé. Poète distingué, remarquablement doué, brillant officier, adoré de ceux

qui le fréquentaient, il est tombé victime du devoir. Son corps est enterré au pied d'un baobab, à l'entrée du village ; un mausolée très simple, formé de dalles épaisses, recouvre la tombe ; une palissade de branchages l'entoure ; les termites ont élevé leurs terrassements à côté, mais le dougoutigui entretient soigneusement le monument.

Fixée au baobab, une plaque de marbre, envoyée par Mme de Planhol, porte ces vers du disparu :

> Jusqu'au jour où...
> Ayant, comme il convient, porté mon devoir [d'homme,
> Je me coucherai pour mourir.

et au-dessous :

> Mors ! utinam avidos vitæ subducere noles, sed virtus te sola daret.

Nous faisons une courte prière à la mémoire du héros qui, comme tant d'autres, a succombé à l'odieux climat.

18-31 *janvier. — Goumbou.*

Pendant mon séjour à Goumbou, le commandant m'envoya faire une tournée de police vers Karouga, voulant intimider les nomades en leur montrant des forces nombreuses. Nous ne vîmes rien d'ailleurs et le reste de notre temps s'écoula paisiblement, jusqu'au 31 janvier où je repartis pour Sokolo.

Un jour, nous allâmes rendre visite à un campement maure établi aux environs avec ses troupeaux. Le chef nous montra les cuirs qu'on y travaillait, en dessinant et peignant des ornements généralement rouges sur jaune, — peaux de boucs, bottes, tapis de selles, brides, sabres. Les indigènes n'ont aucun goût artistique et les Maures seuls importent ici un pâle reflet des arts arabes.

Abrités sous leurs tentes brunes, basses, dont l'ouverture est relevée par deux piquets, ces gens vivent fort unis ; les femmes, soigneusement serrées dans leurs pagnes bleus, la tête recouverte d'un boubou, travaillent peu ; les hommes font toute la besogne et les enfants conduisent les troupeaux dans la brousse ; le soir, les bêtes rentrent au camp, qu'entoure une enceinte épaisse de broussailles épineuses.

Une autre fois, nous allâmes visiter l'autrucherie, installée à un kilomètre du poste dans un vaste kraal d'un kilomètre carré au moins.

Ce kraal est la brousse même, simplement limitée par une haie que consolide une barrière ; un puits est creusé près de l'entrée, des auges et des réservoirs sont disposés autour, une case s'élève à proximité et sert de logement au gardien.

Sur notre demande, celui-ci fit accourir le troupeau, en lançant de longs sifflements répétés, très aigus. Nous nous étions dissi-

mulés et bientôt nous vîmes à travers les arbres les petites têtes plates et décharnées, aux yeux ronds, bêtes et inquiets, puis les longs cous roses s'agitant par saccades; enfin un grand mâle aux plumes noires et blanches sortit des broussailles, s'arrêta aux écoutes, fit quelques enjambées au grand trot, deux ou trois zigzags, s'arrêta, repartit, approchant par une ligne brisée, ses courtes ailes ouvertes aidant sa course; les femelles grises, une douzaine peut-être, suivaient, aussi hésitantes, ne faisant pas dix pas sans un crochet ou un arrêt. Au moment où elles s'approchaient de l'abreuvoir, nous fûmes aperçus, signalés, et la troupe effarée s'enfuit à toute vitesse se cacher au plus profond du kraal...

C'est, je crois, la première autrucherie créée au Soudan, une innovation heureuse, destinée à fructifier avec un peu de persévérance, de soins, de surveillance et d'honnêté.

A Goumbou, également, il y a un troupeau

de chameaux. Ils rendent en ce pays de précieux services, mais ils ne peuvent y supporter la saison des pluies; pendant cette période, il faut, comme font les Maures, les envoyer au nord, dans les parties du Sahel qui avoisinent le Sahara et sont à l'abri des inondations; sans cette précaution, les malheureux animaux si durs, si résistants, d'entretien si facile, crèvent comme des mouches.

---

6 *février*-9 *août*. — *Sokolo*.

Après un an, me voici de retour à Sokolo, où je retrouve de bons amis et de nouveaux camarades.

Je vais avoir ici mon centre pendant plusieurs mois, mais l'étape sera moins sédentaire qu'à Yélimané et sans cesse je recevrai des missions qui m'entraîneront au loin.

I

LA VIE DE POSTE A SOKOLO

La vie de poste est moins pénible ici qu'ailleurs : les logements sont confortables, la garnison est importante et, anciens et nouveaux, nous sommes nombreux à Sokolo.

De toutes les heures de la journée, celles des repas sont les plus agréables, car alors nous nous trouvons tous réunis et la gaîté ne chôme pas, de la part des arrivants surtout, qui sont encore peu blasés et s'amusent des moindres riens.

Le matin, nous déjeunons dans une salle au-dessous des pièces que j'occupe avec trois de mes camarades.

La température reste délicieuse dans

cette salle, grâce au *panka*, sorte d'éventail suspendu au plafond, qu'un gamin agite au moyen d'une corde qui y est rattachée par tout un système de poulies et dont le continuel mouvement produit une fraîcheur fort appréciable. Il y en a partout de ces *pankas*, surtout dans les bureaux; le petit négrillon qui les met en mouvement s'appelle aussi par extension *panka*; on lui donne une ration deux fois par jour et cinq francs par mois.

Le soir, nous dînons sur le mirador, terrasse carrée, élevée contre le bâtiment et à hauteur de la véranda du premier étage. Le repas fini, on sert le café, le thé, on éteint la lumière, qui attire les moustiques, et nous restons là, fumant, étendus dans nos fauteuils, heureux de respirer l'air frais de la nuit.

Devant nous s'étend le grand village dont l'ombre s'éclaire de la lueur des foyers; le tam-tam, les cris des enfants qui se baignent dans la mare s'éteignent bientôt

et nous restons de longues heures sans nous décider à rentrer dans nos cases étouffantes.

Parfois ceux d'entre nous qui ont une belle voix chantent les airs connus, si agréables à entendre, en ces pays lointains.

Souvent, chacun raconte ses souvenirs : l'adjudant a beaucoup voyagé, connaît l'Annam, le Tonkin, Cayenne, la Nouvelle-Calédonie et nous conte les fêtes d'Orient, les splendides défilés de toutes les richesses des temples, les animaux fantastiques qu'on promène en grande pompe ; puis les expéditions du Tonkin, dans les rizières, dans les marais aux inextricables canaux, ou dans les montagnes, que les chevaux du pays ne sauraient gravir ; la vie de poste à la frontière chinoise, avec les continuelles alertes des pirates, leurs surprises, leurs ruses, leur implacable cruauté.

Un autre sous-officier était, deux ans plus tôt, à Madagascar et a pris part à la conquête : il nous retrace la marche terrible à travers les forêts vierges, les ma-

lades qui sèment la route et encombrent les ambulances, l'énorme gaspillage des vivres, des munitions, des matériaux laissés en amas sur la plage.

Mais toutes ces conversations, ces longues causeries dans la nuit étoilée se terminent toujours de même et finissent par converger vers un même sujet, vers un même souci, un même attrait : la France !

Alors, chacun s'anime et l'on escompte l'avenir aux souvenirs du passé : les aventures joyeuses, les journées gaies, les fêtes d'antan, la vie de là-bas, au régiment, en congé, en famille, sont rappelées par chacun avec enthousiasme, car ce passé si bon, c'est ce qu'on rêve pour le retour...

Souvent, le soir, seul avec un ami, je sors faire un tour dans le village, au clair de lune. Les cases rectangulaires, violemment éclairées, présentent des faces blanchâtres à côté des murs tout noirs ; autour des feux, dans les cours ou sur les places, les indigènes sont étendus, enveloppés dans leurs

pagnes, allongés sur le sol ; sur la grand'-place on entend le tam-tam, les claquements des femmes qui accompagnent les chants des griots et les danses des coryphées au son du balafou ; la mare est agitée par les plongeons des gamins qui barbotent en criant ; près des mosquées, les marabouts instruisent les enfants et ceux-ci, munis de grandes tablettes en bois, où sont inscrits les versets du Coran, en arabe, lisent en chantant tous ensemble, répétant indéfiniment les phrases jusqu'à ce qu'ils les sachent ; plus loin, aux abords du village, dans le marigot, les femmes se baignent, voilées de la demi-obscurité de la nuit ; plus loin encore, c'est le brasier ardent où l'on chauffe la poterie ; puis, aux heures fixées, le marabout monte sur la mosquée et lance au ciel l'invocation à Allah.

Nous errons lentement, de cette allure molle qu'on appelle « pas colonial », parlant de la France, de l'avenir, de nos espérances...

. . . .

Au début de mon séjour, les chevaux nous causèrent beaucoup d'ennuis.

Il régnait en ce moment sur le peloton une épidémie terrible qui abattit successivement nos montures. Un beau matin, telle bête avait des coliques, puis une diarrhée épouvantable que rien n'arrêtait ; en une journée, elle se vidait complètement, ses forces diminuaient, elle finissait par s'abattre et mourait en quelques instants, épuisée. A l'autopsie, l'estomac et les intestins étaient presque vides, mais, à la place des aliments, il y avait une quantité inouïe de gros vers, ronds, épais, énormes, qui fourmillaient par milliers, encombrant, obstruant les boyaux.

Une dizaine de nos chevaux disparurent ainsi ; on attribua cette maladie à un empoisonnement. Comme aucun animal des écuries du cercle ni du village n'étaient atteints, on en conclut que les nôtres en avaient pris le germe dans une mare, en

venant de Goumbou à Sokolo. Bientôt, du reste, ces mauvais instants furent passés et peu d'incidents troublèrent les jours de repos que je passai à Sokolo entre mes divers voyages.

Un soir, comme je rentrais chez moi, je vis tous les boys, tirailleurs et Européens, courir vers le village en criant ; le temps me pressait, je ne pus suivre le mouvement et je ne sus qu'après ce qui s'était passé.

Trois lions, ne trouvant plus d'eau pour s'abreuver dans la brousse, étaient venus en plein jour, avec un sans-gêne inouï, jusqu'à la grande mare qui est aux portes de Sokolo.

Les noirs épouvantés avaient donné l'alarme ; tout le monde s'était enfermé, ceux qui avaient des fusils s'étaient armés, les blancs, prévenus, s'étaient rendus à la mare et, là, avaient fait sur ces malheureuses bêtes, bien plus altérées d'eau que de sang, des feux bien nourris : deux lions

se sauvèrent, un resta étendu ; on l'emmena au poste : il était criblé de balles, comme une écumoire, et chacun affirmait l'avoir tué, reconnaissant son coup de feu au bon endroit... Du moins, plus tard, quand on serait en France, tous pourraient se vanter d'avoir chassé et tué le roi du désert !

Ces lions n'ont pas de crinière ; grands comme deux fois un gros danois, ce ne sont pas les fauves les plus dangereux du Soudan ; l'éléphant et surtout la panthère sont bien plus redoutés : le premier parce qu'il détruit tout, franchit les plus sérieux obstacles et que, solitaire, blessé ou accompagné de petits, sa fureur est terrible ; la seconde, parce qu'elle attaque sans provocation ni besoin, saute sur l'être vivant qui passe à sa portée, entre dans un village, égorge un dormeur, rampe près d'une route et bondit sur le voyageur isolé, tue pour tuer et n'a peur seulement que de la lumière ou du feu. Le lion, lui,

n'attaque pas, à moins qu'il n'ait très faim ou ne craigne pour ses petits.

Cette aventure avait fort ému le village, agité déjà, à cette date, par les grandes fêtes du jour de l'an musulman.

Le matin, toute la population était venue faire tam-tam au capitaine, depuis les tirailleurs avec leurs dames, leurs demoiselles et leurs petits, jusqu'aux indigènes avec leurs épouses dans leur parure de cérémonie.

Celles-ci, pour la circonstance, s'étaient lavées soigneusement, — grand luxe, étant donnée la rareté de l'eau à cette époque ; puis, le corps bien enduit d'une couche de beurre de Karité, les ongles et les dents rougis, les lèvres et le tour des yeux bleuis, elles s'étaient fait coiffer et avaient revêtu leurs plus beaux atours : coquillages dans les cheveux, anneaux au nez et aux oreilles, boubous neufs, blancs ou rouges, pagnes à larges raies couverts de dessins, et, aux pieds, des samaras

jaunes à quadruples semelles sans talons. Telles quelles, elles étaient irrésistibles et le mioche qu'elles portaient dans le dos, fixé dans un tour de pagne bien serré, ne les reconnaissait plus, si ce n'est au parfum de Karité.

Abd-el-Rhaman, le chef de Sokolo, un de nos puissants ennemis de jadis, vint aussi, comme chaque matin, saluer le commandant de cercle, couvert, pour la solennité, du manteau d'apparat que les Français lui avaient donné, une dalmatique en velours noir, lourdement brodée d'or. Il arriva en grande pompe, escorté des vieux du village et accompagné de l'interprète Mamadou Sall, tout habillé de blanc. Gros personnage lui-même, ce Mamadou Sall était parent de Mademba, fama de Sansanding, du capitaine Mamadou-Racine, fama du Bambone, allié aux plus puissants bouniouls de la colonie, lui-même fort riche, et habitait près du poste une maison à étages, bâtie sur le modèle

de nos logements, toujours encombrée des familiers qui venaient, comme jadis cela se pratiquait chez les nobles Romains, le saluer, le couvrir de louanges et se faire combler de présents, d'aliments et de boissons.

Moi-même, à cette occasion, je reçus les femmes de mes spahis venues me saluer en ces termes :

— Toi y as bon, toi y as grand, toi y as fort! Ton père y a grand général! Ton père y a grande case!...

Ordinairement, la litanie coûtait deux sous, mais, aujourd'hui, il fallait être grand seigneur et je ne m'en tirai pas à moins de deux moutons que je leur offris à 6 francs pièce.

Dans les mois qui suivirent j'eus encore l'occasion d'assister à d'autres fêtes, notamment la circoncision des petits indigènes et le 14 juillet, qui tombèrent presqu'en même temps.

La première solennité a pour les enfants

du pays une importance analogue à celle que nous inspire notre première communion. Pendant plusieurs jours auparavant, le marabout les réunit, leur fait faire une sorte de retraite, les instruit sur l'islamisme ou le fétichisme, leur apprend la religion, les usages, leur donne les principes de la vie, ceux qui devront désormais diriger leur existence d'homme ; après l'opération, il les garde une huitaine de jours ; enfin, quand cette retraite est terminée, il y a une grande fête : les enfants, vêtus pendant ce temps d'un boubou jaune, l'échangent contre le *coursi*, culotte qu'ils ne quitteront plus, si élémentaire que ce puisse être ; on festine dans les familles et, dans chaque case où l'un d'eux pénètre, on doit lui donner tout ce qu'il demande.

La cérémonie à laquelle j'assistai eut lieu à deux cents mètres du poste. Les marabouts et forgerons officiaient, en présence des pères et frères des patients ; ceux-ci ne poussaient pas un cri, pas une plainte ; les

coqs sacrés étaient réunis là et les opérateurs, au fur et à mesure, leur donnaient pâture.

La cision des fillettes eut lieu en même temps dans le village.

Le 14 juillet, la fête des *toubabs*, donna lieu, quelques jours après, à d'autres grandes réjouissances.

Le matin, tirailleurs, spahis, indigènes, hommes et femmes, vinrent successivement honorer le commandant de cercle de leur joyeux tam-tam.

Comme pour le jour de l'an, tous avaient sorti les plus belles parures... Ces dames, parfumées au beurre de Karité, avaient leurs boubous blancs, leurs pagnes à grandes raies et à ramages exquis; elles étaient fraîchement coiffées, les cheveux tressés en fines nattes, relevés en forme de casque, ornés de coquillages, de morceaux de corail, d'iris, entourés d'un élégant mouchoir rouge ou blanc; des bracelets, des bagues, des colliers de verroterie et

de cuivre, chargeaient leurs oreilles, leur nez, leur cou, leurs poignets, leurs doigts, leurs chevilles, jusqu'aux phalanges de leurs pieds. Les jeunes filles se distinguaient à l'absence d'anneau dans le nez, et à son remplacement par une délicieuse petite ficelle... Ces messieurs, en grands boubous blancs tout neufs et coursis bleus, des bottes ou des samaras aux pieds, coiffés du bonnet blanc et du grand chapeau de paille pointu, portaient aussi, au cou, d'innombrables gri-gris.

Vers quatre heures, les officiers et Européens du poste se transportèrent près du village, sur une vaste place nue, où l'on avait dressé une tente.

On procéda d'abord aux courses, courses indigènes et à la française. Les premières sont différentes des nôtres : chaque concurrent galope successivement sur un parcours de petite étendue, se lance à fond de train et, debout sur les étriers, s'agite désespérément, fouaille sa bête, lui laboure les

flancs et l'excite de la voix. On admire le cavalier, son ardeur, sa souplesse, sa prestance ; son grand boubou blanc forme un nuage flottant ; son chapeau est rejeté en arrière sur son dos ; arrivé au bout de la carrière, il se renverse sur le troussequin de sa selle, des deux bras se pend à ses rênes et arrête brusquement, sur les jarrets, son cheval au galop : le mors arabe déchire le palais de la malheureuse bête, lui brise les barres, lui coupe la mâchoire inférieure, et elle glisse sur les jarrets, la gueule en sang. C'est superbe, on trépigne d'admiration, le plus brutal a le prix.

On fit ensuite des courses à la française, sur un long parcours : tous les noirs qui possédaient une monture furent alignés et, au signal du starter, partirent à toute vitesse, en hurlant et gigotant. Il fallait arriver à un endroit déterminé : une dizaine de chevaux décrivirent une demi-volte et entraînèrent leurs propriétaires dans le village ; les autres s'échelonnèrent ;

plusieurs piquèrent droit sur la foule épouvantée; enfin, quatre ou cinq arrivèrent en groupe : en tête était un petit bounioul de l'école, monté sur une grande diablesse de bête, qui galopait tranquillement; il arriva bon premier, au dépit des vieux cavaliers, aux harnachements superbes, aux tapis de cuir maures peinturlurés, qui n'avaient pu diriger leur course.

Il y eut deux ou trois chutes, dont une assez grave.

Après, eurent lieu d'autres amusements plus calmes, tels qu'escalader le mât de cocagne ou le mât de beaupré et casser, avec un bâton, une cruche d'eau, les yeux bandés; il y eut aussi une course de femmes tenant sur leur tête une calebasse pleine d'eau : elles devaient la porter en équilibre, sans les mains et sans laisser tomber une goutte du liquide; d'abord, ne comprenant pas, elles arrivèrent en courant, inondées d'eau, la calebasse vide; on recommença et la seconde épreuve fut très amusante : sur

dix, six arrivèrent au but. Enfin, on invita des noirs à prendre avec leurs dents des sous semés dans une calebasse pleine de farine. On juge de l'effet!

La fête finit par une violente tornade qui mit en fuite tout le monde.

Le plein été est en effet la saison où se multiplient ces perturbations atmosphériques fort curieuses. Avant, la chaleur est plus lourde que jamais ; les animaux sont épuisés, nerveux, inquiets ; de grands oiseaux, des vols de canards traversent l'air à tire d'aile ; au loin, l'atmosphère se trouble, la ligne d'horizon s'efface dans une brume vague ; soudain, le vent s'élève, par violentes bourrasques. Les indigènes, alors, montent sur leurs toits, examinent l'horizon, bouchent vivement les lézardes ou les trous de leurs cases, ferment toutes les ouvertures.

Peu à peu, le vent devient plus violent, plus continu ; au loin, vers l'est généralement, un nuage s'étend sur une ligne im-

mense, formant un épais bourrelet tout noir, qui envahit le ciel et avance très vite; l'air est complètement saturé des flots d'une poussière légère, fine, implacable, qui pénètre partout, aveugle complètement; enfin de larges gouttes d'eau s'écrasent sur la terre brûlante, le nuage de plomb fond brusquement en une averse torrentielle et, en un instant, tout est inondé : les marigots roulent à pleins bords, le moindre creux devient un ravin, la plaine est un lac sans limites, on ne voit plus le sol, les animaux surpris dehors tournent la croupe au vent et baissent la tête.

Le déluge dure une demi-heure, parfois une heure; par la moindre fissure, l'eau s'engouffre dans les cases ; les toits, les murs en pisé fondent en boue ; puis le vent chasse au loin les nuées, le ciel reprend en un instant sa limpide clarté, son bleu ardent, le soleil reparaît plus éclatant que jamais et l'eau s'écoule rapidement dans le sable.

Les cigognes noires, les blanches aigrettes, les canards, les outardes, perdrix, pintades secouent leurs ailes et quittent leurs frêles abris, le vol encore lourd, — et c'est le bon moment pour la chasse...

Souvent aussi, avant la nuit, j'allais faire un tour dans la brousse. Je partais à cheval avec mon planton, Mamadi-Taraoré, et j'aimais surtout à m'installer à l'affût près d'une mare : les canards viennent, le soir, s'y poser volontiers, le canard siffleur tout noir, qui vole en échelons ; ou le gros canard, grand comme un cygne, au plumage demi-deuil, au gros bec surmonté d'une excroissance rugueuse et armé aux ailes d'un éperon solide.

Que d'accès de fièvre j'ai ainsi attrapés dans cette fréquentation des marais ! Là-bas, du reste, la fièvre ce n'est pas chose rare, on l'a comme on a un rhume en France ; c'est moins long, plus pénible, plus débilitant, mais aussi banal.

Heureusement je pouvais acheter du

champagne : une demi-bouteille de tisane ordinaire qu'Hermann voulait bien me céder pour quinze francs !

Cet Hermann avait d'ailleurs mon estime, quoiqu'il fût Allemand et non naturalisé.

Représentant d'une maison de Kayes, il était arrivé depuis une dizaine de semaines et avait apporté une provision de marchandises, tant pour les noirs que pour les blancs ; il était le premier traitant européen qui fût encore venu jusqu'à Sokolo.

Le capitaine l'avait de suite invité à se faire naturaliser s'il voulait s'installer ici ; l'Allemand avait opiné, dit qu'il allait immédiatement faire venir ses papiers et s'était provisoirement installé dans des cases modestes. Son comptoir, bien garni, situé au centre de la ville, avait été de suite très achalandé : étoffes, verroterie, alcool, liqueurs, filèrent rapidement. Il vivait modestement avec son boy, sa femme, une ouoloff, et la servante de madame ; il avait envoyé de tous côtés des estafettes et les

Maures, dont les caravanes commençaient à arriver, convergeaient vers sa case avec un ensemble parfait, apportant la gomme en abondance : il prenait tout et les indigènes étaient ravis de pouvoir écouler leur marchandise à la frontière même : ils s'en défaisaient à meilleur compte pour eux et pour l'acheteur.

Cet Hermann fit des affaires d'or, sans bruit, sans cérémonies ; il travaillait dur, vivait de peu et me semblait remarquablement intelligent, adroit et énergique ; sec, maigre, les yeux vifs, c'était le vrai traitant, qui ne gaspille ni son temps, ni son argent, en siestes, en chasses, en promenades, en bonne chère et en confortable.

Trois mois se passèrent, toute la gomme apportée par les Maures dans un rayon de cinquante lieues avait été raflée par Hermann qui avait déjà expédié à Kayes plusieurs caravanes frétées par lui ; il usait de tout, bœufs, bourriquots, chameaux, profitait de toutes les occasions qui se pré-

sentaient et arrivait ainsi à effectuer le transport à bon compte.

Un matin, le commandant de cercle le fit appeler.

— Eh bien, et ces papiers?

— Je les attends d'un jour à l'autre, capitaine.

— Je commence à être à bout de patience. Vous semblez faire du commerce plus sérieusement que ne le comporte votre patente, basée sur la pacotille que vous avez apportée.

— Sur quoi d'autre voudriez-vous donc la baser?

— N'importe. Si, dans huit jours, vous n'avez pas réglé votre situation, je vous prierai de vous en aller.

— C'est inutile, capitaine. Je vois que je n'ai plus rien à faire ici ; vous mettez déjà des entraves à mon entreprise. C'était un essai : je ne le pousserai pas davantage.

Une semaine après, en effet, Hermann nous fit ses adieux et reprit la route de

Kayes, avec une caravane composée d'animaux portant ce qui lui restait de gomme. Il me dit que la vente de sa pacotille soldait largement tous ses frais de transport et de logement et qu'il avait fait pour environ 40 000 francs d'affaires avec la gomme, ce dont il retirait un quart de bénéfice. Il rentra en ligne droite, par la brousse, vivant presque à la bounioule, et ne s'en portant pas plus mal.

C'était là un vrai commerçant ; ce qui perd les colons et traitants français, ici, c'est le gaspillage qu'ils font au début de leurs fonds, pour leurs plaisirs.

. . . .

Ainsi passaient les jours calmes à Sokolo ; entre temps, les uns et les autres, nous étions employés à toutes sortes de besognes : l'adjudant terminait une briqueterie qui avait donné bien du mal ; le capitaine faisait du ciment pour en enduire les terrasses et réunissait les spécimens des bois indigènes qu'on lui demandait, en vue, je

crois, de l'Exposition universelle; moi-même il m'arriva de faire l'arpenteur.

Le commandant de cercle avait donné, pour tous les soldats, des terrains, près de leur camp, pour qu'ils pussent les cultiver; je répartis la concession des spahis en vingt-quatre portions égales, bien mesurées, puis je les numérotai et tirai au sort, après que les gradés et les premières classes eurent choisi; enfin je leur distribuai les graines qu'ils désiraient : qui du mil, gros ou petit, qui du maïs, ou du riz. On donnait un hectare environ par homme; c'était beaucoup trop et, dès le début, ils se mettaient à plusieurs pour cultiver les terres les plus voisines.

Pendant ce temps d'autres camarades s'intéressaient à l'école. Dans chaque poste, en effet, on s'occupe activement de l'instruction des enfants et à Saint-Louis, à Kayes, à Nioro, notamment, les résultats en sont très brillants : les élèves sont tous fils de chefs ou d'employés du gouverne-

ment et c'est parmi eux qu'on recrute les percepteurs, les télégraphistes, les secrétaires, les interprètes. A Sokolo ils étaient une quinzaine, choisis parmi les notables du cercle ; toujours coiffés d'une toque rouge, ils portaient le boubou rouge le dimanche, blanc la semaine; ils faisaient là de bonnes études élémentaires, écrivant en français au tableau noir, lisant, apprenant le calcul et la géographie, et c'était cette dernière science qui les étonnait le plus, car ils avaient peu voyagé et ne se rendaient pas facilement compte de l'immensité du globe...

II

VOYAGE A SOMPI (1-13 MARS)

Le 1er mars, me voici en route pour Sompi, poste important près du Niger. J'accompagne M. Copolani qui va s'embarquer pour Tombouctou.

M. Copolani est un jeune homme de vingt-sept ans, très vigoureux, et d'un sang-froid extraordinaire. Secrétaire particulier du Gouverneur de l'Algérie, administrateur colonial à trois galons, c'est déjà un homme célèbre.

Depuis l'âge de seize ans, il se livre en Algérie à l'étude des sectes indigènes; vivant au milieu des Arabes et de leur vie, il s'est passionné pour ces études.

Son but est d'arriver à connaître à fond la religion musulmane, de gagner la con-

fiance des chefs de tribus, de pénétrer jusqu'à eux et d'arriver, par la conviction, à soumettre ces peuples à notre civilisation et à notre influence.

Le moyen qu'il préconise est la confiance. Les Arabes nous ignorent, nous redoutent, nous méprisent; le contact entre eux et nous n'existe pas : il faut approcher ces hommes, vivre avec eux, leur montrer qu'on les connaît, qu'on s'intéresse à eux, qu'on les comprend, que nous pouvons et voulons leur être utiles.

Les musulmans étant innombrables, le peuple qui prendra autorité sur eux et sous la protection duquel ils se mettront, gagnera une force immense : la France est plus à même qu'aucune autre puissance de jouer ce rôle et M. Copolani cherche par tous les moyens à lui ouvrir la voie.

Il a déjà publié un gros volume, fort documenté, sur les sectes musulmanes ; il paraît que c'est en Allemagne que cet ouvrage s'est le plus répandu.

En revenant au Soudan, le général de Trentinian s'est fait accompagner de plusieurs savants de toutes sortes afin de connaître exactement les ressources de la colonie. M. Copolani désirant faire une excursion au nord de Timbouctou, chez les Touaregs, le général lui a demandé de passer par le Sahel et de parler aux chefs maures, afin de les amener à une entente complète avec nous ; Copolani a consenti : muni de pleins pouvoirs vis-à-vis des Maures et vis-à-vis des commandants de régions, cercles et postes, il a rempli brillamment sa mission, malgré de grosses difficultés.

Sa manière d'agir, dans de telles circonstances, est pleine autant de bon sens que de bravoure.

Il se rend près des tribus dont il veut voir les chefs, sans armes, sans l'ombre d'appareil guerrier ; connaissant à fond ces peuplades, initié non seulement à leurs mœurs, à leur langue, mais à leur religion, à leur histoire, il se présente, en somme,

comme parlementaire, comme porte-parole de sa race, de sa nation ; il a donc tout ce qu'il faut pour réussir, sans compter son caractère officiel de représentant du Gouverneur, dont il porte la parole écrite en arabe, son prestige d'homme jeune, vigoureux, de stature superbe, enfin son sang-froid et son dédain du danger.

Il part avec un guide, un Européen, un ou deux domestiques non armés et des vivres ; arrivé à proximité de la résidence du chef auprès duquel il veut avoir accès, il fait halte. Son arrivée est connue, annoncée depuis longtemps, si rapide que soit sa marche, par cette inconcevable télégraphie des gens de brousse : de bouche en bouche, de campements en campements, la nouvelle s'est répandue et il se voit observé, surveillé par des rôdeurs armés dont l'ombre surgit à chaque pas, tout prêts à arrêter d'un coup de fusil l'étranger qui se montrerait dangereux : ces maraudeurs c'est là le grand risque.

Dès qu'il a dressé sa tente, il envoie un émissaire au chef, avec des cadeaux ; il s'abouche avec le premier venu, tâche de parler à un marabout, de lui montrer qu'il n'est ni ennemi, ni hostile, qu'il apporte des paroles de paix et sait où il va. Sa connaissance de la langue, de l'histoire, des mœurs, surtout de la religion et des plus secrets rites de la secte à laquelle appartiennent les indigènes, ses paroles de paix, son importance d'envoyé du gouverneur, ses cadeaux, inspirent vite confiance et il ne tarde pas à recevoir la visite d'un émissaire direct du chef, sinon du chef lui-même.

Le but, alors, est aux trois quarts atteint. Il échange avec le chef, grand marabout lui-même, les signes et les mots de reconnaissance ; il apporte la parole de paix, il connaît les doléances qu'on lui soumet, s'y intéresse, les admet et offre la conciliation qui doit remédier au mal. Il couronne enfin son œuvre par la signature de

traités : une indemnité peu élevée de la part des Maures, la cessation des hostilités de part et d'autre, l'entente assurée, — et la petite troupe reprend le chemin des postes, comblée de bénédictions et de cadeaux.

Copolani fait ainsi des randonnées énormes : un chameau porte ses vivres ; les petits chevaux dévorent l'espace, car, malgré sa stature et son poids, il les mène à une folle allure ; sa résistance est fantastique et a fait mon admiration.

. . . .

Suivant donc les habitudes de mon compagnon, nous voyageons à toute vitesse ; deux spahis nous suivent, surchargés de provisions ; les porteurs sont en avant, à deux journées de marche, et nous les retrouverons à Boundoubadi pour nous ravitailler. Crèvent les chevaux, Copolani les paiera de sa poche, mais il faut qu'il soit à Timbouctou dans huit jours et, par suite, nous devons atteindre Sompi en trois ou quatre jours.

Partis à trois heures de l'après-midi, nous dînons à Farabougou sur le pouce et atteignons le puits Bergelot à quatre heures du matin ; nous arrêtons trois heures et continuons vers Nampala, poste de douane, où nous arrivons à midi ; nous dormons presque toute la journée, changeons de chevaux et filons dans la nuit, à deux heures ; nous sommes dans la matinée à Boundoubadi, poste frontière du cercle de Sompi, garni de dix tirailleurs : là, nous trouvons nos bagages et prenons un repos utile.

Des Maures de passage viennent saluer Copolani, car son nom est déjà répandu dans toutes les tribus. Il échange avec eux les salams d'usage, comme eux, fait de longues poses entre les phrases et attend qu'ils se décident à parler. Après les salutations, chacun dit un mot, une phrase banale, mais c'est le chef qui aborde le sujet principal.

Ces préliminaires sont d'autant plus

longs que les personnes sont plus honorables ou l'affaire plus importante.

Nous repartons vers quatre heures du matin ; l'étape est de près de quarante kilomètres jusqu'à N'tirka et nous passons par Léré, ancien grand village abandonné, depuis que les puits se sont éboulés.

Nous approchons du Niger et la végétation s'en ressent : la brousse est toute luxuriante, les arbres s'élancent verts, touffus, forment des taillis pittoresques ; l'herbe croît partout, les ruisseaux, les mares se multiplient : on croirait se promener dans un immense parc anglais, aux perspectives habilement ménagées et aux allées bien sablées.

Comme le soleil commence à surgir, nos chevaux s'arrêtent d'un coup : à dix mètres devant nous, un guépard femelle, avec six petits, traverse le chemin tranquillement ; nous n'avons pas le temps de leur envoyer une balle.

Après avoir dépassé les ruines de Léré,

nous tombons dans un pays marécageux : le Niger, en hivernage, inonde toute cette région. Le gibier abonde : les sangliers s'enfuient par troupeaux, les gazelles et les cobas bondissent sous bois, s'échappent en bandes nombreuses à notre approche ; sur les marigots, canards et oiseaux blancs pullulent.

Nos chevaux sont éreintés ; nous en prenons d'autres à N'tirka et continuons la nuit d'après ; nos spahis suivent de loin ; les porteurs arriveront quand ils pourront.

Voici maintenant la région des lacs, qui forment des déversoirs au Niger, dont les larges sinuosités marquent le vain effort pour maintenir sa direction : il converge péniblement vers l'est, laissant derrière lui, sur sa rive occidentale, des lacs énormes, qui étendent son lit à plus de 40 kilomètres ; puis, il décrit une vaste courbe, reprend sa marche brusquement vers le sud, sans hésitation, d'un cours pressé, semé de rapides, et ses eaux vont se jeter dans le golfe de Guinée.

Les caravanes maures encombrent la route. Après le lac de Tenda, nous contournons celui de Kabara et arrivons enfin à Sompi, sur les bords d'un troisième lac qui porte ce nom. Mon cheval ne peut plus suivre ; il s'arrête, je mets pied à terre et M. Copolani, arrivé avant moi, m'envoie une monture fraîche.

Nous avons fait une moyenne de 50 kilomètres par jour, alors que les étapes ordinaires sont de 20 kilomètres !...

. . . .

Dès le lendemain, M. Copolani s'embarque sur le Niger, pour Timbouctou.

Comme j'aimerais à le suivre, à l'accompagner dans ses aventureuses expéditions, à parcourir avec lui le désert, et pénétrer dans ces peuplades sauvages qui, sous leur apparence grossière, ont des coutumes, des mœurs, des croyances plus absolues que toutes nos lois, — sociétés primitives où les traditions sont pieusement conservées dans toute leur intégrité, où l'autorité du

chef de tribu, du père de famille, du marabout, est souveraine, le patriotisme farouche, la religion fanatique, le devoir, quels que soient sa forme, son mobile et sa fin, strict et sans faux-fuyant, la mort regardée comme une chose fatale, plutôt heureuse, le courage, vertu naturelle...

. . . .

Je revins à Sokolo plus lentement, en faisant les étapes régulières. Les Maures que je rencontrais venaient me saluer et me parlaient de M. Copolani. Ce blanc, venu chez eux en ami, en initié à leurs sectes, parlant leur langue, connaissant leurs usages et l'histoire de leurs tribus, les avait profondément émus ; l'autorité qu'il avait reçue du Gouverneur, la puissance qu'il représentait, la sagesse et la modération de ses discours, sa bienveillance, peut-être aussi un peu son prestige d'homme bâti en colosse et venu sans armes au milieu d'ennemis, — tout cela l'entourait d'une auréole et excitait le sympathique

enthousiasme des indigènes. Il avait vraiment fait œuvre forte, bonne, et ouvert une voie d'entente qu'il était facile et puissamment profitable de suivre.

En traversant le pays abandonné de Léré, où la brousse et les étangs sont si pittoresques, peuplés de gibiers d'une variété infinie, je fis une curieuse rencontre.

L'aube pointait à peine, quand j'aperçus au loin, venant vers moi, par la route, une troupe d'animaux de haute taille. Je pensai d'abord que c'était une caravane de chameaux, quand, en approchant, je reconnus des girafes. J'arrêtai aussitôt mes hommes, mais les bêtes nous avaient vus et tournèrent à droite, filant à toute vitesse, avec un bruit d'escadron au galop.

Une demi-heure plus tard, de l'autre côté du chemin, j'aperçus une autre bande semblable. Nous n'avions mes hommes et moi ni fusil, ni carabine, nous étant allégés de nos armes pour suivre Copolani ; je sautai cependant à terre, pris mon revolver de

poche, qui ne me quittait jamais, et me glissai sous les fourrés. Les animaux étaient à deux pas, la tête haute, nerveux, sentant le danger inconnu ; l'un deux surtout, un peu à l'écart, chef ou sentinelle, faisait le guet, avec plus d'inquiétude. Je tirai : une des girafes bondit et toutes détalèrent.

A Boundoubadi, où j'arrivai le matin, je questionnai le chef du petit poste de tirailleurs : il me dit qu'en effet, on voyait souvent de ces quadrupèdes ; les noirs les tuaient, mais la chair était médiocre et le cuir seul pouvait servir pour en faire des semelles de bottes, des samaras, ou des lanières ; le plus grand dommage qu'ils causaient était de casser souvent le fil télégraphique, contre lequel ils venaient butter avec leur grand cou ; parfois même ils se tuaient ainsi.

Je rentrai à Sokolo le 13 mars ; mon capitaine me fit rédiger un rapport sur mon voyage, à travers une région encore peu connue ; je le fis avec le plus grand soin et en reçus des éloges flatteurs.

III

VOYAGES AU PAYS DE DIA (25 AVRIL-24 MAI)

Les jours, les semaines passent. A la fin d'avril, j'apprends que les sous-officiers de cavalerie aspirants à l'épaulette seront prochainement convoqués dans certains centres, afin d'y passer des examens fort sérieux.

Je me mets donc à travailler avec ardeur.

A Yélimané, je m'étais mis à revoir mes auteurs, songeant à la possibilité d'un examen, mais, depuis le mois de novembre, je n'ai pu ouvrir un livre, étant toujours en route par monts et par vaux. Maintenant que me voilà tranquille et dans les meilleures conditions pour donner un bon coup de collier, je ne perds plus un instant.

Trois jours plus tard, comme je ferme mes bouquins pour faire la sieste, par une chaleur accablante, un planton du capitaine frappe à ma porte : c'est un ordre du commandant de cercle de partir dans le plus bref délai avec le reste de mon peloton, pour rejoindre près de Dia, mon lieutenant, M. G... qui s'y trouve actuellement pour la levée de l'impôt, lui remettre mes spahis et revenir dare-dare ici où, le 9 mai, nous passerons des examens sous la direction d'un officier venu de Kayes.

Quelle tuile! Finie la sieste! Je fais la solde, touche les rations, boucle mes bagages, prends les ordres, distribue le campement à mes hommes, et me hâte de mettre mon demi-peloton en mesure de partir.

Le soir, aussitôt après le dîner, je prends, à la tête de mes spahis, la route de Ségou que je suivrai jusqu'à Monimpébougou, à travers une région sans eau qui s'étend

jusqu'à la limite des inondations du Niger.

Ayant la lune au début de la nuit, je voyage le soir. Nous partons à quatre heures; le soleil est encore chaud, mais la fraîcheur s'étend progressivement et augmente en raison directe de la fatigue; d'ordinaire nous atteignons le village d'étape vers onze heures.

Parfois, au crépuscule, tout en suivant ma troupe, je mets pied à terre, bats la brousse, fusil en main, tire quelques gibiers, puis remonte à cheval et nous trottons jusqu'à la nuit.

Arrivé au village, je fais entraver, soigner, laver et manger les bêtes, je me fais donner une case par le chef du lieu, et, après avoir bu une calebasse de lait, je m'étends dehors, sur une natte, ma selle sous ma tête, enveloppé dans mon burnous et ma couverture, la chéchia en guise de bonnet de coton.

Quand je me réveille, le soleil est déjà haut : mes porteurs et mon boy sont arrivés;

je prends du café et vais faire un tour de chasse, avant le déjeuner.

Ce mode de marche est infiniment plus agréable que celui du matin, lorsqu'on part au bon moment de la nuit, et que la chaleur augmente à mesure qu'on se fatigue ; le soir, après, on ne peut guère s'endormir avant minuit, tant l'air reste étouffant.

Le troisième jour, j'arrive à Monimpébougou.

Comme la lune brille, il y a tam-tam, sur la place principale, et, à notre vue, toutes les femmes se sauvent en hurlant ; les hommes, moins inquiets, ont toutes les peines à les rassurer. Je n'insiste d'ailleurs pas ; le dougoutigui me conduit à une grande case fort propre, je l'interroge et j'apprends que mon lieutenant est parti d'ici le matin même.

Dans la journée, je visite le village, qui est curieux. Jadis fortifié et très important, c'était, d'après ce que je conclus, un centre de vaste brigandage. Au milieu, s'élève un

tata de belles dimensions, analogue, en plus petit, à celui d'Ahmadou à Ségou. De grandes cours, de vastes cases, entourées de couloirs et de petites chambres, forment un vrai labyrinthe ; sur les murs, des dessins originaux, creusés dans le pisé assez profondément, semblent représenter des calebasses, des flèches, des pilons, des fers de lances. Je suppose que ces dessins, que je retrouve dans la plupart des grandes pièces, ont une signification et rappellent des chefs, des guerriers, des familles, comme nos signes héraldiques ; chez nous, bien souvent, une molette d'éperon, une épée, un croissant, une bande, une étoile, une tour, évoquent le souvenir d'aïeux illustres ; ici, flèches, lances, chapelets, ont sans doute la même attribution.

Le village, jadis important, maintenant en ruines, dépeuplé, misérable, doit sa chute à la nature du pays : les sauterelles y font de fréquentes apparitions, la récolte du mil y est pénible, le sol, peu et mal

cultivé, donne des produits de qualité inférieure.

Autrefois, pour parer à ces inconvénients, les habitants guerroyaient, saccageaient les villages voisins, faisaient des incursions dans le pays de Dia et dans les régions plus riches, compensant par le pillage ce que la nature mettait mauvais gré à rendre à leur travail ; mais les temps ont changé, notre conquête a enlevé cette ressource aux indigènes qui, après nous avoir patriotiquement résisté, ont dû détruire tata et murailles et cesser leurs déprédations ; ils ont fait alors comme les gens du pays et ont cherché dans la pêche un gain convenable ; beaucoup même se sont installés moins loin du Niger, abandonnant une terre ingrate sans compensations.

Le 28, je rejoins mon lieutenant à Nyona et, le lendemain, je repars dès l'aube avec ordre de passer à Sokibéré, afin de voir si l'impôt est parti pour Sokolo ou en presser l'expédition.

Je ne regrette pas ce léger détour : le village est sur les rives d'un marigot qui forme un arc de cercle, dépendant du Niger ; à cet endroit, c'est un large lac, qu'on nomme étang de Kouna, du nom d'un village situé sur la rive Est.

En arrivant, je traverse de vastes prairies dans lesquelles pâturent en liberté des chevaux et des vaches ; près du village, de grands arbres verts et très touffus rappellent les plus coquets paysages de Normandie.

Le pays est riche ; les habitants sont propres, bien habillés, ont l'air actif et gai de gens travailleurs, aisés et sains ; le marché, peu étendu, est animé et bruyant ; le chef enfin est moins vieux que d'habitude : la succession à la dignité de dougoutigui, bien qu'en principe élective, se fait toujours régulièrement, non de père en fils, mais de frère en frère, puis on reprend au fils du frère le plus ancien, de sorte que le chef est presque toujours un vénérable barbon.

Je m'installe dans ma case assez confortable et, après la sieste, je mène mes chevaux se baigner dans l'étang.

Moi-même je monte sur ma bête et, mes bottes enlevées, casque en tête, vêtu de toile, je m'en vais barboter et nager avec une jouissance infinie ; le lit est peu profond, je passe sur l'autre rive et fais un bon temps de galop sur l'herbe verte. En revenant, mon cheval mis en gaîté par la fraîcheur de l'eau et voulant au plus vite rejoindre ses camarades dans l'étang, part à toutes jambes et m'emporte comme une flèche dans la rivière où il arrive à fond de train. Mais hélas ! la pente de la berge, bien que très douce, lui est fatale et, au lieu de bondir dans l'eau, il fait un splendide panache qui m'envoie piquer une tête dix mètres plus loin. Comme mouvement d'ensemble, c'était superbe... Tandis que mon canard barbote dans l'eau et finit par se relever, absolument ahuri, calmé maintenant, un spahi me rapporte

respectueusement mon casque, légèrement ramolli à la suite de ce bain brutal.

Je rentre le 5 mai à Sokolo. Mes camarades de Goumbou et de Néré arrivent le lendemain, ainsi qu'un lieutenant de chasseurs à pied, venu pour faire passer les examens écrits, qui ont lieu les 8 et 9 ; à Nioro, à Timbouctou, à Ségou et à Khati, on opéra de même, le même jour.

Le 10, satisfait de mes compositions, l'esprit allégé d'un gros souci, je repars rejoindre mon lieutenant et suis le même chemin.

A Nono, je rencontre tout un convoi de bourriquots chargés de mil, marchant sous la haute direction d'un spahi, Saarou-Boukouré : c'est une partie de l'impôt du canton de Dia que l'on conduit à Sokolo. M. G..., paraît-il, a déjà quitté ce centre et a éprouvé beaucoup de difficultés pour y accomplir sa mission ; son rapide départ, pourtant, a surtout été suscité par le mauvais temps et le manque de vivres.

Le soir même, je le retrouve à Tougouma : il est installé près du village, dans un ravissant petit bois ; jamais, en effet, il ne veut loger dans le pays même et, à chaque étape, il se fait élever une hutte de branchages ; les noirs, du reste, excellent à construire rapidement ces abris : une armature de branches, liées par des écorces, là-dessus des herbes fixées de même, c'est fait en moins d'une heure et c'est fort suffisant, avec la forme d'un cube, une porte, — trois mètres carrés sur deux mètres de haut.

Pendant le dîner, M. G... me conte son expédition.

Dia est un village considérable, avec plusieurs grandes places, deux mosquées et un tata dans le genre de celui de Monimpé. Il s'installa, en dehors comme toujours, près des puits, et convoqua le chef.

Au jour dit, il avait revêtu sa tenue, ses gradés l'entouraient ; quatre spahis en

armes, sabre au clair, formaient une garde imposante.

Le chef arriva avec tout son conseil municipal et ses domestiques portant sa peau de bouc, son tapis, son manteau, son chapeau : c'était un vieillard très vert, de belle figure, à barbe blanche, l'œil fin, l'air intelligent et rusé. Les gens du village étaient massés à distance respectable.

Les palabres commencèrent, et je vois d'ici la scène interminable, où les deux chefs, sérieux comme des augures, se font des compliments et s'amorcent, pour bientôt se tromper et se menacer.

En somme, M. G... avait affaire à forte partie et il s'en tira bien.

Quand, au bout de quelques jours, il vit que rien ne venait, il commença à montrer les dents, et entra dans la voie de l'intimidation.

La villégiature n'était pourtant pas désagréable : le pays, très arrosé, est verdoyant

comme une vallée normande; les habitants sont riches, bien vêtus d'étoffes multicolores, de cotonnades indigènes à dessins curieux, spéciales à cette partie du fleuve, où l'on retrouve la trace de l'exode des fellahs du Nil et l'importation des industries marocaines. Mais le mauvais temps survint; les moustiques abondaient, féroces dans ces parages marécageux; les vivres, le vin s'épuisaient et, si les chevaux profitaient du changement de région, le lieutenant *toubab*, commençait, lui, à trouver le temps long.

Alors il convoqua une dernière fois le dougoutigui, lui tint un langage clair, énergique, dans un palabre moins cérémonieux, plus court et plus efficace que les précédents, et posa un ultimatum; en même temps, il faisait garder les puits.

La mesure était adroite : au bout de quarante-huit heures, l'impôt arriva de tous côtés, sous cette menace de prendre le village par la soif. Enfin, quand la

somme due eut été apportée, sous forme de mil et de riz, l'officier délivra les puits. Sa mission était remplie et, comme il était tout à fait à court de vivres, il reprenait le chemin de Sokolo.

Le lendemain, nous revenons à Monimpébougou; le brigadier, ex-trompette de l'escadron, un vigoureux gaillard du plus beau noir, Ely-Konaté, a préparé nos cases en dehors du pays.

Bientôt le chef, convoqué, arrive avec tous les notables.

M. G..., à son premier passage, lui avait donné l'ordre d'expédier l'impôt : il n'y a naturellement rien de fait; le personnage proteste que les autres villages ne veulent pas lui obéir et n'envoient pas leur quote-part; ordre donc est aussitôt donné d'aller chercher tous les dougoutiguis.

Ceux-ci arrivent vers trois heures et il leur est enjoint d'apporter tout de suite le montant de leur tribut : tout devra être ici demain, à neuf heures du matin, les

chefs présents; le moindre retard entraînera des amendes.

A l'heure dite, les chefs sont bien là, mais certains hameaux n'ont pas fourni la totalité de leur impôt. On renvoie donc ceux qui ont tout soldé et nous gardons prisonniers les autres, en leur disant que notre départ se fera le lendemain à l'aube et que nous emmènerons à Sokolo les insolvables : le commandant du cercle les mettrait au pas.

Quand nous partons, l'impôt est au complet.

Nous sommes à Sokolo le 24 mai. Le capitaine reçoit son lieutenant plutôt froidement, pour être revenu sans ordre; celui-ci, du reste, nous quitte à nouveau, le 30, et retourne à Yélimané dont il prend le commandement.

Pour fêter ses adieux et boire à sa santé, M. G... fit un cadeau aux spahis de son peloton.

Comme nous finissions donc de dîner,

on vint me prévenir qu'un des chevaux était malade ; je descendis le voir : la bête avait des coliques, comme ceux qui étaient morts dernièrement, et j'envoyai chercher des hommes pour le frictionner.

A ce moment, une tornade s'amoncelait sur nos têtes ; tout à coup, une jument passe en hennissant dans la rue ; tous nos chevaux s'agitent, deux brisent leurs entraves, puis trois autres; l'orage éclate et c'est un tumulte épouvantable.

Je sors voir si l'on vient; je rencontre à la porte du poste le capitaine qui amène deux de mes soldats complètement ivres, titubant, lui hurlant des injures et chantant les louanges de G... ; les officiers suivent ; tout ce monde criant, courant, dégringolant, tombe au milieu de mes chevaux en liberté, au moment où la tourmente fond en une pluie torrentielle...

C'est épique !

Une demi-heure plus tard, les éléments déchaînés se sont calmés, la lune brille, le

ciel scintille, les spahis ivres sont au caso, le cheval malade a rendu sa belle âme au Créateur, la douche improvisée a calmé les esprits excités et M. G... a enfourché sa monture..... Je l'accompagnai à deux kilomètres et nous nous séparâmes ; je le vis partir avec regret, car je n'avais eu qu'à me louer de lui.

IV

MISSION A SANSANDING (24 JUILLET-2 AOUT)

Le 24 juillet, je reçois l'ordre de me rendre à Sansanding, auprès du fama, qui doit me remettre un prisonnier que j'amènerai ici, à destination de Goumbou.

J'emporte des provisions ; comme je voyagerai en dehors du cercle, je me munis de sel en barres que je casse en gros morceaux pour le transporter plus facilement : je m'en servirai pour payer les rations de mil et les moutons que je réquisitionnerai dans les villages.

Je suis d'abord la route de Ségou, que l'on est en train d'aménager ; cette route est très fréquentée et sans cesse parcourue par les télégraphistes ; dans chaque poste,

en effet, il y a des surveillants payés par la colonie et choisis parmi les hommes vigoureux et bons marcheurs; quand une tornade ou quelque autre accident casse un fil, renverse un poteau, les deux postes télégraphiques entre lesquels la communication est coupée envoient un homme pour réparer l'accident; au besoin ceux-ci réquisitionnent des aides dans les centres voisins.

Mon passage a été annoncé à l'avance et je marche ainsi avec une grande rapidité, faisant en moyenne cinquante kilomètres par jour, souvent plus ; mes étapes sont à Kandjourou, Niébebougou, Molodo, Serioualа, ce dernier village dans le territoire de Sansanding.

A Molodo, j'assistai au passage d'une nuée de sauterelles. Comme je me promenais au bord du village, après ma sieste, j'aperçus à l'horizon un point rougeâtre ; je fis prévenir de suite le dougoutigui et lui montrai la tache sombre qui s'étendait.

En peu d'instants, tout le village fut sur pied : armés de bâtons, de calebasses, de fusils, les indigènes se préparèrent à faire le plus grand bruit possible pour éloigner l'ennemi.

La nuée rouge, sombre, épaisse, exactement couleur de rouille, approchait rapidement, envahissant l'horizon d'un bout à l'autre, comme les nuages des tornades ; une masse d'air déplacée balaya les cases et le bruissement sourd des millions d'ailes annonça l'approche du fléau.

L'avant-garde passa rapide, peu compacte, inoffensive ; progressivement, le nuage s'épaissit et obscurcit la lumière, tandis que les noirs se démenaient tumultueusement, criaient avec rage. Si les insectes s'abattaient, c'était la ruine..... Déjà des centaines agrippaient les lourdes grappes de mil qu'ils déchiquetaient férocement de leurs mandibules redoutables, mais Allah protégeait ses fidèles : au bout d'un quart d'heure, le nuage était passé et s'éloi-

gnait en masse profonde. Molodo était sauvé !

Je rentrais dans ma case, quand le dougoutigui m'apporta un curieux gibier : un grand serpent, la peau verte et brune, long de deux mètres, qu'on venait de prendre : il était caché dans un fossé, pendant le passage des sauterelles, s'était dressé tout droit sur une tige, happant au vol les insectes. Malgré le service rendu, les noirs, ingrats, le tuèrent.

Le territoire de Sansanding est unique au Soudan : il a l'étendue d'un cercle et dépend de celui de Ségou, mais est administré, régi plutôt, par un fama, vrai roi indigène, Mademba.

Celui-ci, Ouoloff de naissance, était jadis employé au service des Postes du Sénégal ; il était instruit, intelligent, dévoué, ambitieux, et prit plus tard une part active à la conquête du Kaarta, de tout le territoire qui constitue actuellement la région du Sahel : ce fut en récompense de tous ces longs et loyaux services que Mademba,

d'abord adjoint au commandant du cercle de Ségou, reçut ensuite l'administration du pays de Sansanding : il le régit presque à son gré, paie une redevance annuelle au gouvernement et touche, de plus, de forts appointements.

Le 28, parti de bon matin de Serioua1a, je traverse une campagne riche, très cultivée; la fertilité augmente à mesure qu'on approche du Niger. Vers neuf heures, j'atteins les premières maisons de la ville ; la route s'élargit : on travaille à l'aménager et on la borde d'arbres.

Un mur très élevé et bien construit m'indique que je suis près du fameux tata du fama ; j'arrive en effet sur une grande place, plantée régulièrement, très propre, qui sépare du fleuve le palais royal.

De ce côté, le mur est orné de pilastres, de sculptures, d'ornements, mais je ne vois qu'une ouverture unique, une petite porte où un cavalier peut à peine passer et devant laquelle se tiennent des indigènes, en train

de discuter et de charger des bourriquots.

Un noir de haute taille, bien vêtu, leur parle avec autorité. Il s'avance vers moi, me salue, et dit en bon français :

— Que désire le sous-officier ?

— Je suis envoyé au fama et veux le voir.

— Veuillez me suivre, je vais vous conduire.

Je mets pied à terre et suis mon guide. Je franchis la porte, traverse une salle spacieuse, toute nue, dont le plafond, assez bas, est soutenu par des poteaux, — salle destinée à abriter les gens et les marchandises de passage ; nous gagnons une porte semblable à la première, longeons une cour carrée, tournons à gauche, passons une troisième petite porte et nous sommes enfin dans la cour d'honneur, rectangulaire, assez vaste. Le tata s'ouvre en face : au rez-de-chaussée, des magasins à portes solides ; au premier, de grandes baies dont la plupart sont ouvertes.

Nous gagnons, à l'autre bout, l'escalier,

dont l'accès est protégé par un hangar, sous lequel je vois un canon, entouré de cinq ou six hommes de garde ; très large, cet escalier aboutit à une galerie qui tient toute la façade et sur laquelle s'ouvrent les baies aperçues d'en bas ; tout au fond, sur une estrade, il y a une table chargée de livres, de papiers et, auprès, un gros bonhomme à lunettes, luisant, bedonnant, la figure commune, l'air intelligent, l'œil rusé, est assis dans un vieux fauteuil rapiécé : c'est Mademba, le fama.

Il se lève et nous nous saluons. Je lui présente l'ordre que j'ai reçu du commandant de cercle, puis une lettre de son cousin Mamadou-Sall, l'interprète de Sokolo.

Au-dessus de l'estrade, je vois, pendu au mur, un chromo représentant cinq généraux français, dont Négrier et Dodds, un portrait du tsar actuel, dessiné sur un mouchoir blanc, et deux peintures assez bonnes du docteur Coup.

— Parfaitement, monsieur, me dit le

fama. Je vous attendais hier. Veuillez vous asseoir. Votre nom?

— Lautour.

— Merci. On m'a parlé de vous dernièrement : un de vos camarades, qui est venu ici.

Je lui transmets le bonjour de ceux de Sokolo qui m'en ont chargé, puis lui-même vient m'installer dans une des deux chambres d'étrangers qui ouvrent sur la galerie et me demande la permission de me quitter une heure pour se rendre à ses rizières.

Pendant que je range mes bagages et fais ma toilette, je vois le digne fama se raser, enturbanner sa chéchia, enfiler ses bottes brodées un peu éculées et se draper dans un ample burnous ; peu après, il descend ; un fort cheval rouan, sellé, caparaçonné, pomponné, attend flegmatiquement : on hisse le personnage en selle et la bête plie sous le faix, tandis qu'un griot, muni d'une flûte, siffle, gambade, hurle, chante la gloire du roi, autour de la monture ; len-

tement, le potentat ébranle son noble destrier et s'en va, précédé du héraut du palais qui, la guitare en main, accompagné par le flûtiste, jette aux vents des cris annonçant que haut et puissant fama sort du palais pour aller surveiller ses récoltes.. De toutes les rues qui aboutissent à la place, des cavaliers débouchent en caracolant, harnachés splendidement, et viennent se grouper derrière le seigneur et maître. Celui-ci enfin part au galop et disparaît avec sa brillante escorte dans les clameurs et la poussière.

Je vais alors voir mes chevaux et veiller à l'aménagement de ma troupe ; celle-ci est campée sur la place, à l'ombre des baobabs, non loin du fleuve. Sur la rive, les filets sèchent, suspendus à des perches ; de nombreuses pirogues sont amarrées ; hommes, femmes, enfants animent les abords du Niger, la plupart pêchant avec de grandes poches triangulaires.

Pour me distraire, je m'occupe à prendre

le croquis du tata. La façade seule est un peu pittoresque : le mur est agrémenté et consolidé de pilastres carrés, en forme de pyramides tronquées, surmontés, au-dessus de l'entablement, de deux rangées superposées de créneaux arrondis et effilés, dans le genre de ceux du tata de Ségou ; la porte d'entrée est pratiquée dans un tambour saillant, également surmonté de trois créneaux en cône. Ce mur est plus bas que les trois autres et ne s'élève qu'à la hauteur de la galerie ; des arabesques grossières sont dessinées en creux sur les pilastres ; une sorte de tour carrée y est accolée, limitant le décor de la façade, à gauche ; des créneaux semblables en garnissent le faîte et, en dessous, une rangée de trous ronds semble vouloir imiter des bouches de canon. Le reste de l'immense tata est entouré de remparts hauts de quinze mètres, très bien entretenus et absolument lisses. Comme éléments de construction, on employa le bois, la terre, le pisé,

uniques ressources du pays ; la fragilité des matériaux est compensée par leur masse : l'épaisseur des murs est considérable.

Mademba est Ouoloff; comme tel, il est plus qu'antipathique aux indigènes, outrés de se voir imposer un despote de nation rivale. Installé ici peu après la conquête, en récompense de l'aide qu'il nous donna, il s'est mis à l'abri des émeutes, des coups de main, des soulèvements ; devenu finalement riche, il a entassé dans sa forteresse nombre d'esclaves, de troupeaux, d'armes, de munitions.

Comme tout bon musulman, il cache son opulence au public : il est de ses captifs, de ses femmes, de leurs enfants, qui jamais ne sont sortis de l'intérieur du tata, pour qui le monde est limité par les quatre murs qui entourent leur cité.

En examinant le tata, on ressent une impression de mystère étrange, de puissance silencieuse ; celle que donne l'individu lui-même n'est pas moindre, quand

on songe à la carrière qu'il a parcourue, à cette fortune extraordinaire qui a fait d'un employé des Postes du Sénégal, un roi du Niger.

Ce gras personnage, officier de la Légion d'honneur, dont tous les alliés ont de belles situations, est, en apparence, un honnête administrateur, qui dirige sa province, gère ses biens, jouit de ses appointements et de ses rentes, tout comme un haut fonctionnaire ordinaire; mais, derrière cette vie inconnue, comme derrière ces murs infranchissables, il y a la vie occulte du Ouoloff, du musulman dont la richesse comprend non seulement des troupeaux et des domaines énormes, mais des captifs et des femmes innombrables; à côté de l'administrateur, il y a le fama qui, non seulement touche l'impôt et les redevances prescrites, mais gouverne, en roi nègre, une vaste province de nègres d'une autre race, dont il est le potentat absolu, plus absolu que ne le furent jamais des seigneurs de la féo-

dalité, — car les noirs se courbent sous la fatalité musulmane comme jamais peuple français ne se courba sous le joug d'un chrétien.

Un grand bruit de fifres, tam-tams, crincrins, cris et galopades..., c'est M. Mademba, retour de ses terres.

Nous déjeunons dans la galerie, après avoir pris l'apéritif que m'offre gracieusement mon hôte, bon musulman, d'ailleurs, entre ses repas.

Puis, nous causons. Il me dit que nul Européen n'a jamais pénétré dans l'intérieur du tata, en dehors de la partie où nous sommes; il me conte ses deux voyages à Paris; il reçoit des journaux, suit la politique, s'intéresse à l'affaire Dreyfus; on parle culture, religion, races du pays... Mademba se tient convenablement à table et, ici, dans cette galerie à grandes baies, on retrouve un peu de l'influence française.

Pendant le repas, des familiers sont

accroupis près de la table, par terre et mangent : tout grand seigneur bounioul entretient ainsi une foule de parasites qui, en échange de l'hospitalité, glorifient le magnanime richard ; le fama leur adresse la parole et se tient ainsi au courant des faits du jour.

Une masse d'enfants, de tout âge et des deux sexes, arrive de l'autre côté, sortant des appartements privés : c'est la famille de Mademba ; les fils aînés sont aux écoles de Kayes et de Saint-Louis, les fillettes quittent peu les abords du boubou de leur mère. Les garçons ont vite rompu la glace et viennent me faire le salut militaire, me disant : « Bonjour ! » en français ; puis ils vont jouer et se rouler. Beaucoup sont gentils, avec leurs grands yeux noirs, leur frimousse ronde, leurs dents blanches ; proprement vêtus et nettoyés, ils ne sont pas repoussants comme les bambins qui errent dans les rues et que la pluie seule vient parfois décrasser.

Les parasites, le déjeuner terminé, s'éloignent avec moult courbettes, sourires et saluts... très talon rouge, la cour du fama !...

A ce moment, cinq femmes entrent en file, portant chacune une calebasse qui renferme un des ingrédients du couscous : la première, le mil finement pilé ; la seconde, les herbes aromatiques ; la troisième, du riz ; la quatrième, du bœuf rôti ; la cinquième, la sauce verte et parfumée ; puis deux fillettes apportent encore l'une de la viande hachée menu, l'autre du poulet sauté.

Sur l'invitation de mon hôte, je prends de ce mélange : c'est parfait ; le mil, réduit en poudre, craque sous la dent ; la sauce, pimentée à souhait, ranimerait un mort. Mademba s'administre une imposante portion de tous ces ingrédients. Je lui offre ensuite des sardines, des laitues accommodées, du jambon : il mange de tout, le porc y compris.

Au dessert, on nous sert des fruits de Karité qui ressemblent à des pommes vertes : c'est sucré, juteux, avec, au milieu, un gros noyau brun dont on tire le beurre de Karité, si cher aux indigènes, comme onguent et assaisonnement. Pour finir, nous prenons le café, j'allume ma pipe et choisis un roman dans la bibliothèque du palais, pour faire la sieste.

Avant, toutefois, de me reposer, je vais voir ma troupe et constate que mes hommes n'ont pas encore eu leur couscous. Je réclame au fama qui me dit :

— Je vais leur donner le mil et ils l'arrangeront.

— Avec quoi ?

— Je ne suis pas forcé de le leur faire apprêter.

— Forcé, non, mais vous savez qu'ils n'ont rien de ce qu'il faut. On peut agir ici comme dans tous les villages où nous passons, et je m'étonne que vous, qui me recevez si bien, fassiez tant de difficultés

pour mes spahis! Veuillez leur faire apprêter leur mil, sinon je repars immédiatement et rendrai compte de vos procédés.

— Si vous y tenez, alors, je vais donner des ordres.

— Je vous en prie.

Le soir, Mademba retourne faire sa promenade avec le même bruyant appareil que le matin et une escorte encore plus nombreuse, autant par vanité que par prudence, car il se sait peu populaire et craint les vengeances.

Pendant son absence, j'assiste à la rentrée du bétail qui s'engouffre par les étroites portes et disparaît derrière les murs épais; je compte 250 bêtes à cornes, et ce n'est là que le troupeau gardé à Sansanding, car il y en a partout en pension. Le prix des bœufs étant de 150 à 200 francs, en voilà pour 40.000 francs au moins! avec les moutons et ce que je ne vois pas, le bétail royal doit représenter une jolie somme. J'évalue approximativement cette fortune et je

trouve que, pour trente ans de service dans les Postes et une campagne où l'on raconte que sa bravoure ne fut pas hors ligne, la retraite est jolie et la sinécure lucrative : les appointements qu'il touche seraient les bienvenus pour beaucoup de Français et les indigènes ne réclameraient pas au changement d'administrateur...

Le dîner fut charmant. Mademba me confie ses espoirs paternels : il compte qu'un de ses aînés sera licencié, tout au moins bachelier ; un autre, ce qui est assez sage, ira à l'école de Grignon. Le règlement des comptes est un peu plus laborieux ; j'ai emporté du sel pour payer les rations de mil en dehors du cercle de Sokolo, mais Mademba n'admet pas le tarif de la mercuriale d'après laquelle 100 grammes de sel soldent 1 kilogramme de mil, sous prétexte que le mil est plus cher ici qu'à Sokolo. Nous finissons pourtant par nous entendre et je fais cadeau à son neveu de quelques cartouches.

Le lendemain, nous partons au lever du soleil, après qu'on m'a remis le prisonnier ; celui-ci n'a pas mangé depuis trente-six heures, — un simple oubli.

Je quitte à regret le Niger, dont j'aime le cours majestueux, — un kilomètre de large, ici. En ce moment, les chemins sont inondés, nos chevaux marchent dans l'eau qui couvre leurs boulets, mais la brousse est jolie, toute verte et feuillue, aussi gaie et pittoresque qu'elle est triste et pénible le reste de l'année.

Je suis rentré à Sokolo le 2 août.

---

9 *août*-19 *septembre* 1899.
Farabougou.

Trois mois se sont écoulés depuis les examens, — trois mois de calme dans le cadre monotone de Sokolo, avec les seuls entr'actes de mes voyages à Dia et à Sansanding. Me voici maintenant envoyé, en petit poste, à Farabougou, à deux étapes de Sokolo.

Farabougou ! quel souvenir me laisseront ces quelques mois durant lesquels je vais vivre la vraie vie du Soudan, la vie rêvée, presque idéale, celle que l'on conte à ceux qui arrivent, qui laisse rêveurs ceux qui en entendent parler comme ceux qui l'ont connue et pratiquée, la vie dont on a plus tard la nostalgie quand, au milieu de la vie civilisée et confortable, on jette

un regard en arrière !... Vie bien simple pourtant, et exempte de ces aventures poignantes qui centuplent la saveur des exils coloniaux, — vie courte, mais bonne, et qui compense les ennuis des mois passés...

En deux mots, voici la situation : je pars, avec mon peloton, dans un village-frontière qui commande la route d'Oualata, à deux bonnes journées de Sokolo, à un mois de mon capitaine-commandant. Je serai là seul Européen, seul chef de ma troupe, responsable mais indépendant, absolument maître de moi et des hommes qui m'entourent, qui me craignent et me respectent de par ma seule qualité de blanc et de chef militaire. Voilà ce que je ne trouverai jamais nulle part ailleurs et qui n'a de meilleur que la situation du chef de colonne ou du chef de troupe en pays ennemi, au milieu de dangers plus grands et de plus grande responsabilité, avec l'attrait de l'œuvre utile et glorieuse.

C'est l'hivernage, la saison des tornades,

des inondations : le climat est moins pénible, la brousse fraîche et jolie, giboyeuse à souhait.

Quand j'arrive, rien naturellement n'est préparé, car jamais blanc jusqu'ici n'a séjourné là. Le dougoutigui, vieux barbon vénérable et empressé, ne sait s'il doit se féliciter de ma venue ou la regretter et se confond en compliments et en offres de services.

A l'entrée du village, au nord, face à la route d'Oualata, un certain nombre de cases sont abandonnées, et c'est là que je m'installe : deux grandes, contiguës, me sont réservées et une troisième, accolée, servira de chambre d'amis ; deux autres, près de là, deviennent la cuisine et le corps de garde ; puis, sur le devant, je fais abattre deux vieilles masures en ruines et me trouve ainsi disposer d'une cour assez vaste, au centre de laquelle est une hutte, où j'établis mon magasin ; mon sous-officier, Mamadi-Kamara, loge tout près et

mes hommes, qui ont amené leurs ménages, sont répartis par le chef de village aux alentours du poste : un coup de sifflet rassemble tout mon monde en un instant, jour et nuit; les chevaux sont entravés isolément dans la cour; enfin un abri disposé près de la porte du village, à l'extérieur, sert de guérite au factionnaire.

Chaque semaine, un convoi de ravitaillement m'apporte du mil et du sel ; pour la consommation journalière, un troupeau de moutons est confié au dougoutigui ; tous les deux jours, en outre, j'expédie une estafette à Sokolo, afin de rester en relation avec mon capitaine : on m'envoie ainsi du pain et des légumes et j'expédie à mes camarades et aux officiers les belles pièces de gibier que je tue. Pour la boisson, j'ai, dès les premiers jours, établi un filtre de sable et de charbon, par couches, dans un grand canari de terre cuite.

La vie journalière ne change guère : le matin, chasse, travail à cheval, distribu-

tions ; le soir, appel, pansage, classes à pied, théorie, soins médicaux et vétérinaires : on m'amène en effet des gens du village, à soigner, et je fais de mon mieux, ayant une pharmacie fort succincte et des connaissances médicales peu développées : la teinture d'iode, l'acide phénique, l'ipéca, le sulfate de magnésie, l'élixir parégorique, l'iodoforme, sont à peu près mes seules ressources.

Je me mets à travailler sérieusement la langue bambara, avec mon boy et mon sous-officier ; je lis autant que je puis, car mon père m'envoie beaucoup de revues et de livres, qui sont d'une valeur inappréciable.

La chasse est, à Farabougou, ma meilleure distraction. Dès que les premières lueurs de l'aube blanchissent le ciel et font pâlir les étoiles, le spahi de garde monte me réveiller, sur le toit de ma case, où je dors, enveloppé de couvertures. Pendant que je me lève, mon boy me fait chauffer

du café et le planton selle mes chevaux, puis, je pars, suivi d'un de mes hommes, qui porte sa carabine et mon fusil, son bissac fixé au troussequin de sa selle. Je suis primitivement accoutré d'une légère culotte bleue et d'une chemise blanche, sans col : des guêtres, des souliers. le casque blanc et la ceinture rouge complètent ma tenue ; dans une cartouchière, j'ai une ample provision de munitions.

Nous partons par le sentier le plus court, au travers des plantations de mil ; galopant dans l'étroit couloir que forment les tiges, hautes de trois et quatre mètres ; arrivés à la lisière, nous nous arrêtons, je saute à terre, passe les rênes de ma monture à mon compagnon, qui me remet sa carabine, puis je me glisse jusqu'à l'extrême bord du champ et jette un regard prudent aux alentours.

Une vaste surface nue, plate, à peine semée de quelques buissons épars, s'étend jusqu'à la brousse, qui commence à cinq

cents mètres de là ; les derniers orages ont laissé sur le sol une couche d'eau d'environ dix centimètres, et il est rare que je n'aperçoive pas une troupe de noirs volatiles accroupis au milieu des marais, à l'endroit le plus isolé et le plus découvert ; toujours un canard se tient à quelque distance, debout, la tête haute, guettant, prêt à donner l'alarme.

Courbé en deux, nu-tête, avec mille précautions, j'avance de buisson en buisson, tâchant de gagner quelque abri voisin. La troupe alors s'agite, la sentinelle a eu vent de l'ennemi, l'émoi règne dans le groupe des volatiles ; je mets un genou à terre, dans l'eau, épaule soigneusement, fais feu, recharge de suite et envoie un second coup dans la troupe qui s'envole lourdement en sifflant.

Mon spahi, au premier coup de fusil, s'est élancé vers moi, au galop ; je saisis mon cheval au passage tandis qu'il continue aussi vite que possible vers les canards ;

je saute en selle et le rejoins : il y a au moins une, parfois deux victimes ; souvent, un blessé s'échappe en courant et nous le poursuivons : arrivé à proximité, je prends mon fusil, saute à terre et l'achève. Ces bêtes ont, du reste, la vie dure ; elles sont armées et leurs ailes sont munies d'un éperon pointu, solide, dont elles donnent de grands coups.

Ces canards sont gros comme des cygnes et il n'y a que les grandes outardes qui aient une plus vaste envergure ; tout noirs, avec des pattes extrêmement larges, ils ont sur le bec, noir aussi, une excroissance rugueuse ; leur ventre est garni de quelques plumes blanches.

Ce sont les seuls gibiers vraiment savoureux du Soudan : venant d'autres régions moins désolées, ne paraissant ici qu'au moment des pluies, nourris de plantes parfumées, ils ont un fumet agréable et fin ; d'ordinaire, en effet, dans ce Sahel, qui avoisine le Sahara, dont le sol est brûlé,

la végétation sèche et rabougrie, la chair des animaux est fade, molle, filandreuse : perdrix, poulets, pintades, lièvres, moutons, tout a le même goût, ou plutôt rien n'a de saveur ; nos menus, si variés qu'ils soient, n'offrent jamais qu'une succession de plats d'origine variée, de goût uniforme ; les différences n'existent guère que dans leur fermeté plus ou moins grande. La viande, d'ailleurs, est toujours abondante et les légumes frais sont plus rares ; pour cultiver les potagers, dans les postes, il faut au moins qu'un des Européens s'y connaisse un peu et veuille s'en occuper, mais beaucoup s'en soucient peu, n'étant là que momentanément ; quant aux conserves, elles ne sont pas inépuisables et on les garde précieusement pour l'imprévu des voyages.

Après les canards, je continue la chasse, m'enfonce dans la brousse, tâche de surprendre un coba, aux longues cornes droites, un oiseau trompette au cri strident,

à l'aigrette fine, ou quelque gigantesque outarde, attardée près d'une fraîche oasis.

Quand le soleil monte, je songe au retour, mais il reste une dernière étape, que je ne manque jamais de parcourir avant de rentrer. Non loin du village est une prairie, un peu en contre-bas, au milieu de laquelle s'élèvent de grands baobabs et d'immenses fromagers ; jadis, on creusa là des puits, mais l'endroit n'étant pas favorable, on les combla ; l'eau, en ce moment, transforme cette prairie en un superbe étang, fleuri de grandes herbes ; le sol y est sablonneux, nullement vaseux, et c'est là que je me rends.

Arrivé à proximité, je laisse mon cheval au spahi, je dépose mes vêtements et mes bottes à un endroit sec, ne gardant que mon casque et ma cartouchière passée autour du cou, et dans ce simple appareil de guerre, je pars à la conquête des hôtes paisibles de ces parages.

Oh ! la délicieuse fraîcheur du bain,

sous l'ardent soleil !... Je marche dans les herbes, me dissimule de mon mieux, évite les puits comblés où je perdrais pied, gagne les éclaircies favorables au barbotage des oiseaux aquatiques ; j'avance doucement, cherche à apercevoir les siffleurs qui nagent tout près et tire dans le tas.

Ce sont de tout petits canards, gros comme le poing, au plumage multicolore, la tête d'un vert velouté, le bec court et jaune : ils ne se méfient pas, les pauvres ! ils entendent un grand bruit, voient surgir un homme blanc et s'enfuient, en piaillant contre le trouble-fête, barboter un peu plus loin. Et avec eux, il y a mille autres espèces de volatiles dont j'ignore le nom : des geais bleus qui courent dans les arbres, des chasseurs d'Afrique, bleus et rouges, des capucins, tout bruns, des aigrettes toute blanches.

Cette chasse est encore plus passionnante à l'approche d'une tornade. Lorsque le gros bourrelet noir envahit l'horizon, je me

rends, en hâte, à la mare et m'embusque dans l'eau, à l'abri d'un taillis; bientôt l'air lourd, étouffant, accablant, est secoué par la bourrasque, qui arrive brutale, formidable, et chasse devant elle des bandes d'oiseaux, surpris par la tempête et fuyant éperdus, bruyamment, avec de grands coups d'ailes. Dès qu'ils voient l'étang, les volatiles s'y abattent, moins méfiants que d'habitude : ils se laissent choir, lentement, les plumes mortes, et c'est le bon moment pour les tirer. Puis d'autres troupes d'outardes, de bécasses, de canards, se succèdent, rasant la brousse, filant droit devant elles ; au passage, je leur envoie du plomb. Enfin, l'orage éclate, mon compagnon empile le menu butin dans ses bissacs, attache le gros gibier à sa selle et nous rentrons au galop, devancés par la pluie torrentielle qui vient venger sur nos épaules le meurtre des habitants de l'air.

C'est une joie pour mes spahis de nous voir rentrer ainsi chargés. Le soir, mon

boy fait rôtir les plus belles pièces, en découpe les aiguillettes qu'il me prépare en daube et laisse mijoter dans du vin ; le reste est donné aux hommes qui s'en régalent...

. . . .

Le 24 août, je reçois la visite, annoncée à l'avance, du capitaine commandant la région, qui m'arrive vers neuf heures du matin, inspecte mon poste, voit mes chevaux et déjeune avec moi. Le menu, particulièrement soigné, comprenait même de la salade, reçue de Sokolo et que, faute d'huile, Birama accommoda avec du beurre.

Avant de partir, l'officier m'invite à surveiller Modi-Touré, un des fils de Samori, placé dans mon peloton, et à m'enquérir de ses amitiés, surtout avec les marabouts du pays ; il paraît, en effet, que ses frères, répartis dans les autres pelotons, ont des relations fâcheuses avec les notables indigènes ; à Goumbou, l'aîné s'est même abouché récemment avec des chefs du pays

et commençait à entreprendre une conspiration sérieuse, quand un de ses rendez-vous fut surpris par un interprète, qui en informa le commandant du cercle : on projetait simplement de tuer tous les blancs, la même nuit, dans les postes du Sahel...

Je fais une enquête discrète et puis constater que Modi n'a aucun rapport avec les gens du village ; j'invite seulement le dougoutigui à me signaler la présence de tout étranger et à m'amener les passagers, peu nombreux, du reste, à cette époque où les chemins sont inondés.

Ce Modi-Touré, le troisième, je crois, des fils de Samori, a environ vingt-sept ans. Grand, maigre, dégingandé, rappelant un peu les traits de son père, très intelligent, instruit, il parle et écrit couramment l'arabe ; naturellement indolent, il est cependant fier et a donné plusieurs fois des preuves d'un caractère noble et énergique.

Quelle triste destinée pour un garçon

qui entre dans la vie, après une jeunesse de fils de roi, de se trouver vaincu, ruiné, surveillé, obligé de mener la vie d'un simple soldat, après avoir été chef, et de vivre d'égal à égal, et même en inférieur, avec des hommes dont il fut jadis le maître ou l'adversaire redouté!

Devenu le roi le plus puissant du Haut-Niger, Samori avait fait, de ses fils, ses lieutenants ; l'aîné avait été élevé en France et passa même, je crois, une année à Saumur ; revenu au Soudan, il chercha, dit-on, à dissuader son père de lutter contre nous, connaissant nos inépuisables et invincibles forces, mais celui-ci, craignant que les sages conseils du jeune homme ne diminuassent la confiance et l'ardeur de ses troupes, le fit assassiner dans une prison.

Modi Touré vécut donc à la cour du roi, au milieu de sa gloire, de ses guerres, de ses conquêtes, et le revers de la fortune, au moment même où il allait jouir de sa haute situation, fut terriblement dur.

Entre autres talents, Modi monte bien à cheval et il aime cet exercice, tant par goût que par fierté.

Quand je vins ici avec mon peloton, le mauvais état de ma cavalerie me força de mettre à pied un certain nombre de spahis. Seuls purent être montés ceux dont les bêtes étaient intactes ; Modi, lui, n'avait pas encore de cheval.

La veille du départ, il vint me trouver avec son sous-officier et celui-ci me dit :

— Maréchal des logis, Modi dit qu'il ne peut pas faire la marche à pied.

— Ah ! il est blessé ?

— Non, il dit qu'il n'a jamais marché à pied.

— Il refuse alors de partir !

— Il ne veut pas marcher à pied.

— Bien.

J'informai le commandant de cercle de ce qui se passait, ainsi que j'avais l'ordre de le faire, pour tout ce qui concernait Modi-Touré.

Celui-ci comparut devant le capitaine; le même dialogue eut lieu.

— Alors, tu ne peux pas marcher à pied ?

Modi répondit par l'interprète, — car bien que sachant le français, jamais il ne le parlait ni ne semblait l'entendre :

— Je n'ai jamais été qu'à cheval. Mon père m'a appris à monter à cheval, jamais à marcher à pied.

— Et ton père t'a-t-il appris à aller à la barre, à recevoir des coups de corde ?

— Oui, je connais cela. Mon père me l'a appris.

— Tu préfères alors être puni, emprisonné, frappé?

— Oui.

— Eh bien, tu seras mis à la barre pendant huit jours. Après, nous verrons.

Modi céda devant la force : il m'arriva à pied, huit jours plus tard, mais j'admirai quand même sa fierté et son énergie.

J'avais alors entrepris le dressage d'un

cheval, appelé Banamba, récemment acheté à Goumbou, fort beau, puissant, mais extrêmement cabochard; il rétivait complètement, pointait, se renversait, et les spahis qui l'avaient essayé l'avaient rendu absolument féroce et rogneux, si bien qu'aucun n'osait plus l'approcher; ils en avaient peur et j'étais obligé d'user de toute mon autorité pour lui donner un cavalier.

Je me mis à le monter moi-même et il devint plus docile; plusieurs fois encore il tenta de se renverser, mais je le remis si vertement sur pied qu'il hésita à récidiver.

Quand il commença à être calme et plus franc, j'appelai Modi.

— Tu vois ce cheval!

— Oui.

— Veux-tu l'avoir!

— Oui.

— Si tu le conduis bien, tu le garderas : ce sera ton cheval et on ne te l'enlèvera

pas, car tu seras seul à vouloir et pouvoir le tenir.

Le jour même, j'emmenai Modi se promener avec moi; j'étais sur Banamba et lui montrai comme il fallait agir avec lui. Le lendemain, je lui fis enfourcher la bête et nous sortîmes encore ensemble; pendant huit jours, il le monta ainsi devant moi, apprenant progressivement à le plier, à le maintenir dans le mouvement en avant et à s'éloigner sans faire demi-tour ni pointer. Banamba et Modi finirent par s'entendre à merveille et je décidai que Banamba serait désormais le cheval de Modi; celui-ci fut dans une joie extrême, en fit une fête dans le peloton, et je l'envoyai à son tour en estafette à Sokolo; de ce jour, il montra une ardeur et une soumission exemplaires.

Le 2 septembre, je reçois la visite de mon nouveau lieutenant, M. de L..., qui vient d'arriver à Sokolo; tout de suite, nous

nous trouvons en pays de connaissance : il est, en Bretagne, voisin de campagne d'un de mes bons amis et connaît de mes cousins. Dans ce triste et morne Soudan, dans cet isolement, on éprouve une vraie joie à se trouver des relations communes, à pouvoir causer de ceux qu'on a laissés là-bas, à évoquer le bon pays de France.

Mon officier est peu enchanté de mes cases; s'il trouve le peloton convenablement organisé, il apprécie peu le logement qui lui est destiné, s'il vient s'installer ici.

Le déjeuner lui fait voir la situation sous un meilleur jour : nous avons du canard, qui a mijoté à point, des œufs, du poulet, de l'outarde, des bécasses, des tomates, des aubergines, une bonne boîte de conserves, des fruits cuits... Ma foi! tout cela fait digérer le logement et quand M. de L... repart, l'après-midi, il conserve du pays une moins mauvaise impression qu'à l'arrivée.

Sans être un lieu de délices, Farabougou

n'est pourtant point parmi les plus déshérités des postes soudanais. La population est aisée, travailleuse, calme, paisible, de mœurs très pures, et l'on voit qu'aucun contact civilisateur ne l'a encore corrompue ; la culture du mil, l'élevage du mouton et de la chèvre, le tissage de la laine et du coton sont les industries du lieu ; la décoration des étoffes y est aussi une spécialité : avec un bâton imbibé d'une pâte noirâtre faite de terre vaseuse, des femmes les ornent de motifs très serrés, composés de lignes droites, de demi-cercles et de points entremêlés ; la peinture, en imbibant l'étoffe, la recouvre entièrement de noir, sauf à de rares endroits spécialement ménagés où certains traits restent en blanc ; quand on lave, cette teinte noire devient brunâtre et les dessins les plus serrés commencent à ressortir ; plus on lave, plus les arabesques paraissent, si bien qu'à la longue, le tissu prend une tonalité fauve et se montre entièrement couvert d'ornements souvent

compliqués et fort curieux ; le travail est long et minutieux.

Ces études de la vie indigène, la lecture, la chasse surtout, qui reste la grande distraction, tout cela aide les heures à lentement s'écouler, puis, quand le soir vient, le repos tout de même est le bienvenu.

J'ai à ma disposition deux lits indigènes, deux *taras* : l'un installé dans ma case, l'autre sur le toit, et c'est encore celui-ci dont j'use le plus.

D'abord j'ai là un bon point d'observation : je vois et entends tout ; à la moindre alerte, je puis, sur-le-champ, rassembler mes hommes ; qu'une caravane maure arrive, que des hommes se disputent, que des chevaux se détachent, je puis aviser sans même me déranger. Ensuite, je suis à l'abri des moustiques qui s'élèvent peu au-dessus du sol et recherchent les endroits fermés et chauds ; puis je domine la cour des maisons qui m'avoisinent et c'est un spectacle amusant, même la nuit : les indigènes s'éten-

dent autour du feu, dehors, des ombres s'agitent; quand la lune brille, on veille longtemps. Mais ce qui, par-dessus tout, est délicieux, c'est de s'étendre, face au ciel, de sentir passer la légère brise de la nuit, si fraîche, si caressante, de respirer l'air pur, de s'endormir à la douce clarté des étoiles, sous le ciel merveilleusement transparent, où les moindres astres scintillent de tout leur éclat...

Je garderai toujours le souvenir de ces nuits délicieuses, aussi douces, aussi charmantes que les journées sont courtes, brûlantes, accablantes.

Peu à peu, tous les bruits du village s'éteignent, les chiens rôdeurs se taisent, les femmes ne font plus retentir l'écho du choc cadencé de leurs pilons, le tam-tam a cessé et avec lui les chants et les battements de mains cadencés ; on n'entend plus les cris des bambins faisant le plongeon dans la mare, ni les hennissements des chevaux, ni les bêlements des moutons; les

spahis eux-mêmes ont terminé leurs conversations dans la cour. A peine, de temps en temps, la hyène, le chacal, le lion même, se font entendre dans la brousse ; le marabout lance à minuit et à trois heures du matin son invocation à Allah, du haut de la petite mosquée ; parfois un vol de canards passe près de moi, en sifflant.

C'est la nuit sereine et douce, la nuit immense dans le désert sans bornes, la nuit limpide et mystérieuse qui porte au rêve et au repos, et c'est le moment où l'on pense à la France, à la famille, à l'avenir, à Dieu ; on se sent meilleur, plus heureux, l'âme est paisible, le sommeil arrive à regret...

Mais toute médaille a son revers et ces heures exquises n'ont pas que des charmes. Je me réveille en sursaut : plus d'étoiles, un vent violent m'arrache mes draps, de grosses gouttes d'eau m'inondent, un nuage épais de poussière m'aveugle : c'est la tornade ! Vite, j'appelle un spahi, ramasse

mes couvertures, les lance en bas et dégringole vivement l'escalier, — et il n'est que temps, car le déluge commence.

Je refais mon lit dans ma case et me couche ; la tourmente fait rage, l'eau pénètre par les fissures, le sol bientôt est inondé ; j'enlève tout ce qui traîne à terre, mes bottes, mes effets, et essaie de me rendormir ; mais les moustiques, eux, ne dorment pas, ma moustiquaire en est pleine ; j'allume mon photophore et me livre à une chasse aussi effrénée que vaine.

Voilà bien les délices des nuits du Soudan !...

. . . .

Ainsi les jours passent et toujours pas de nouvelles de nos propositions pour Saumur. J'écris aux miens des lettres désolées, en voyant se terminer mes deux ans de Soudan sans avoir réussi ; mes pauvres parents doivent, comme moi, en être fort attristés. J'ai demandé et obtenu une prolongation de séjour d'un an, car je ne veux

rentrer en France sans l'épaulette que quand j'aurai fait tout ce qu'il est possible ; jusqu'ici, d'ailleurs, aucun de mes camarades n'a encore de nouvelles à ce sujet ; nous nous morfondons et désespérons...

Le dimanche 10 septembre, j'avais fait le matin une chasse superbe : canards, pintades, perdrix, outardes, grives, bécasses tombaient à foison ; j'avais prolongé mon bain et ma chasse dans la mare des baobabs, et fini par glisser dans un puits comblé, en un sérieux plongeon. L'après-midi, j'avais eu la fièvre, malgré la quinine absorbée dès mon retour, aussi étais-je d'une humeur noire ; le soir, après dîner, je m'étais mis, comme d'habitude, à ma correspondance, — et elle n'était pas gaie : je déversais toute ma bile, mes ennuis, mes dégoûts, mon découragement, tout ce que m'inspirait mon cerveau agité par la fièvre et l'anémie. Soudain, vers neuf heures du soir, j'entends dans la nuit un bruit lointain, un

galop effréné. J'écoute... Encore, sans doute, un cheval échappé, une jument du village qui va venir jeter le trouble dans mon peloton ! Déjà les chevaux hennissent et s'agitent. Je me lève ; le galop approche, ralentit, un cavalier s'arrête à la porte, et je ne sais que penser, car mes estafettes arrivent toujours le matin.

C'est Modi-Touré, envoyé la veille à Sokolo et qui a dû y arriver le matin seulement : il est couvert de boue, son cheval Manamba, blanc d'écume, époumonné, tremble sur ses membres.

— Qu'y a-t-il, Modi ?

— *Sébé !* — (papiers.)

Et il me tend des papiers, dont une dépêche.

Ma première impression est pénible : un événement grave? quelque accident chez moi? une catastrophe ?

Je cours à ma case, déploie fébrilement le cablogramme jaune, qui est ouvert, et lis :

« Admis Saumur. Officiel. Lautour. »

Dire ma stupeur, ma joie, est impossible ! Je demeure là, abruti, n'en croyant pas mes yeux, le cœur étreint par l'angoisse, par le bonheur brutal, inespéré, absolu ! mes mains tremblent, je crois bien que j'ai des larmes aux yeux ; je relis dix fois la dépêche et je me mets à pleurer et à rire en même temps.

Du coup, ma fièvre a disparu, ma bile est rentrée, je me sens revivre, sous l'effet du cordial moral, souverain. Officier! Officier ! Reçu à Saumur. Je rabâche les mots et me décide péniblement à regarder les autres papiers : un mot de félicitations d'un camarade qui a ouvert la dépêche, comme je lui avais dit de le faire au cas où il m'en viendrait ; un autre semblable de mon lieutenant qui m'annonce sa venue pour le lendemain.

Peu à peu, je reprends mon assiette. Mes spahis sout accourus : mon sous-officier, mes brigadiers, Mamadi, Birama, montrent dans la porte leurs faces réjouies ; ils savent déjà :

Modi leur a dit la nouvelle et ils viennent me féliciter ; ils semblent contents de ma joie et je me sens attaché à ces hommes avec qui j'aurais aimé courir à l'ennemi.

Je leur dis un mot de remerciements, recommande de soigner Bamamba et Modi, donne une pièce de cinq francs à celui-ci, qui me répond « merci ! » en français... mais je ne puis insister davantage, — et la nuit, après, fut tout agitée, peuplée de rêves fantastiques.

Le lundi matin, M. de L... arrive pour déjeuner ; il est ravi de mon succès et me conte que Modi-Touré était arrivé depuis une heure à Sokolo, quand la dépêche fut reçue; le capitaine lui demanda s'il pouvait repartir de suite pour m'apporter le message ; le brave garçon, remontant à cheval, fit d'une traite la route de Farabougou, sans avoir mangé depuis la veille, afin d'arriver au plus vite... Et c'est ainsi que j'appris ma nomination d'élève-officier par le fils de Samori !...

Le 18, je reçois de mon père confirmation du premier câblogramme, accompagné d'un autre du gouverneur qui donne l'ordre de me rapatrier sur-le-champ pour entrer à l'École.

Je boucle donc mes caisses, distribue à mes hommes tous mes effets inutiles, et les réunis pour leur faire mes adieux. J'ai un moment d'angoisse à cette occasion et j'ai peine à me séparer de ces braves gens que je me sens dévoués et dont je n'ai eu qu'à me louer.

Je leur souhaite de vivre heureux, leur recommande d'être bons soldats, de s'aider entre eux, d'être justes, parce qu'ils sont forts, et d'imiter plutôt l'exemple des chefs blancs que celui des chefs noirs, cruels et méchants. A leur tour, ils me souhaitent d'avoir vite mes galons, de me marier avec une gentille femme et de revenir les voir si je m'ennuie en France, ce que je promets...

Le lendemain matin, M. de L... arrive,

je lui passe la consigne et le quitte un peu hâtivement; il m'excuse aimablement, et je file au milieu de mon peloton et des indigènes accourus.

20-22 septembre. — de Farabougou à Sansanding.

Je me rends d'une traite à Sokolo où j'ai expédié mes bagages, la veille; j'y déjeune avec mes camarades et repars le soir même pour Sansanding.

Je vais aussi vite que mes porteurs peuvent me suivre et les fais relayer à chaque étape; les gens de ce pays sont d'excellents marcheurs: la caisse de trente kilogrammes posée avec un coussinet sur la tête, maintenue d'une main en équilibre, les jambes un peu courbées, ils rasent le sol de grandes enjambées et font une pause toutes les heures et demie, près d'un marigot ou d'une source; on les paie dix sous par jour, plus la ration de mil et de sel; ils ont en outre une indemnité quoti-

dienne de cinq sous, pour le retour. Mon boy les accompagne, monté sur un petit cheval acheté à Sokolo.

Je couche la seconde nuit à Tousama, expédie mes porteurs en avant à Sansanding, et envoie un indigène en estafette porter un mot au fama, lui annonçant mon arrivée pour dîner et mon désir d'embarquer sitôt après pour Ségou ; à trois heures, après la sieste, je monte moi-même à cheval avec le fidèle Mamadi.

Le soleil, quand nous partons, brille dans le ciel bleu avec une ardeur implacable, mais au bout d'une heure, brusquement, arrive une tornade : le déluge commence, l'eau tombe à flots, augmente peu à peu, si bien que nous sommes, en quelques minutes, complètement trempés par cette douche glacée et que nos chevaux ont de l'eau jusqu'aux boulets; bientôt la grêle s'en mêle et succède à la pluie, fouettant avec une telle violence que nos bêtes, aveuglées, ne peuvent avancer : force est

de nous réfugier dans des cases isolées.

Le temps passe cependant : nous repartons et nos braves montures font face à la giboulée; je suis transi, Mamadi grelotte. Enfin, à quatre kilomètres de Sansanding, les nuages s'éloignent et le soleil reparaît dans tout son éclat.

Nous arrivons au tata à six heures; le fama a reçu ma missive, mais se fait excuser de ne point se montrer, étant un peu malade.

Au moment de dîner, on m'annonce l'arrivée d'un Européen, un sergent télégraphiste qui va à Sokolo remplacer un camarade rapatrié; il me conte qu'il est à Sansanding depuis ce matin et n'a pu obtenir ni logement ni rations; le fama, le jugeant comme un seigneur sans importance, n'a pas daigné s'occuper de lui; le malheureux a dû chercher un gîte dans une case abandonnée et se tirer d'affaire tout seul, en attendant, sous le soleil, le bon plaisir du roi nègre.

Vers la fin du repas, Mademba paraît et me félicite; je m'informe de sa santé et lui demande pourquoi il a ainsi négligé ce sergent français, mais il en rejette la faute sur ses gens; son neveu nous affirme aussi avoir fait le nécessaire dès qu'il eut appris la présence du sous-officier.

Le fama, qui souffre d'une laryngite, se met dès lors en frais, et nous nous séparons dans les meilleurs termes; je lui fais mes adieux et son neveu me conduit à la pirogue, qui m'attend avec ses huit somonos et son abri de paille, longue barque indigène, soudée par le milieu au moyen de ligaments, mais étanche et propre.

Bientôt, nous démarrons; Birama installe mes bagages, me fait un lit avec mon fauteuil, des caisses et mes couvertures et nous filons le long de la rive, où le courant est moins dur à remonter. J'ai promis au chef des somonos un mouton si j'étais à Ségou le lendemain matin.

23-28 septembre. — Ségou-Sikoro.

Nous atteignons Ségou à neuf heures du matin, le 23.

Le poste est devenu fort coquet : on a recouvert les bâtiments européens de tuiles, formé des galeries, orné les perrons de poteries rouges, dessiné des jardins entreillagés, développé les potagers. Je prends gîte chez mon ami T..., qui me présente la princesse Mâ, gracieuse personne qu'il abrite sous son toit et à laquelle il inculque les mystères de la langue française ; elle est très gaie, très rieuse, d'un type assez fin, presque jolie, et se civilise facilement...

Le dimanche 24, nous allons à la messe des Pères Blancs. La mission aussi a bien prospéré, avec l'aide des petites sœurs blanches qui résistent au climat, et, main-

tenant, les bâtiments disparaissent sous la verdure.

Je retrouve là le père Hacquart devenu évêque et portant, comme tel, un costume tout blanc, bordé de violet; nous causons longuement ensemble, et il me dit ses travaux, l'espoir surtout qu'il forme dans son village de liberté où il installe tous les captifs qu'il rachète ; ceux-ci, libérés, forment, avec les enfants qu'il instruit, la pépinière de la mission.

Les jours suivants, je visite la ville et les environs ; le marché surtout me frappe, très vaste et très curieux, au milieu duquel circule, grave, brutal, redouté, un fouet à la main, le commissaire de police, beau noir, qui porte une chéchia et, en sautoir, un sabre court de garde national, insignes de sa fonction. Je vois là avec étonnement un coin réservé à la vente des captifs, une dizaine généralement vieux et misérables, qui attendent le client sans être attachés, surveillés à proximité par leurs maîtres.

On parle beaucoup ici de l'affaire Voulet-Chanoine, de cet épisode terrible qui a interrompu momentanément une mission si importante.

L'impression que m'ont laissée les récits que j'entendis alors est encore intacte ; les faits semblent avoir été un peu dénaturés ; on a cherché des mystères et des dessous beaucoup plus loin qu'il n'est nécessaire pour expliquer ce qui s'est passé ; voici nettement l'affaire telle qu'alors je la connus...

Une colonne devait partir de Say, à destination du Tchad, en vue d'y soutenir la mission Foureau-Lamy ; pour s'y rendre, elle se scinde en deux troupes : l'une, plus forte, se rend directement de Ségou à Say, en ligne droite, sous le commandement du capitaine Chanoine ; l'autre, sous les ordres du capitaine Voulet, gagne Say en suivant le Niger, par Timbouctou : c'est le convoi : vivres, munitions, bagages ; de Timbouctou jusqu'à Say, un détachement l'escorte,

dirigé par le lieutenant-colonel Klobb.

Arrivées à Say, point de concentration, les deux troupes se réunissent sous le capitaine Voulet, qui part dans la direction du Tchad; à ce moment, un des lieutenants dénonce au lieutenant-colonel Klobb les agissements du capitaine Chanoine, qui aurait eu une conduite inutilement cruelle et odieuse vis-à-vis des indigènes, dans le pays desquels il vient de passer; il refuse de poursuivre dans de telles conditions, offrant plutôt sa retraite. La mission part sans lui.

Le lieutenant-colonel Klobb, cependant, transmet au gouverneur ce rapport, puis il prend le chemin de Kayes, afin d'être rapatrié, sa période de séjour touchant à sa fin; mais, arrivé là, le gouverneur le mande, lui offre de retourner vers Say, d'arrêter les deux capitaines et de les remplacer, tandis qu'on les jugerait. Au bout de vingt-quatre heures, Klobb accepte; muni d'ordres spéciaux, il gagne Timbouc-

tou à toute vitesse, y prend des méharis et arrive ainsi à atteindre en peu de temps la mission ; il expédie alors à Voulet l'ordre de s'arrêter ; celui-ci répond par un refus ; il y a échange de lettres ; enfin Voulet fait face à Klobb et le reçoit à coups de fusils.

Klobb mort, Voulet veut reprendre le cours de l'expédition ; Chanoine seul se joint à lui ; les lieutenants, au contraire, réunissent autour d'eux les autres Européens, et quand les capitaines paraissent, le lendemain, devant leurs hommes, ils sont à leur tour reçus à coups de fusils et tués.

Tel est le drame. — Voyons maintenant les circonstances.

Voulet, pour entreprendre son expédition, a dû surmonter des obstacles innombrables : obtenir du gouvernement le consentement, les fonds, les ressources en hommes et en munitions, se procurer tout, malgré l'opposition systématique des admi-

nistrations et des rivaux, implacables en la circonstance, amener la troupe et le convoi à Say, en un mot former et concentrer sa mission : tout cela constitue, pour qui connaît le pays, un labeur qui demande autant de peine et d'énergie que tout le reste de l'entreprise.

Le premier but atteint, la colonne embarquée sur la route du Tchad, le plus gros effort est fait, il n'y a plus qu'à marcher. On marche, en effet, mais c'est en pays ennemi : il faut combattre les indigènes, trouver des porteurs, s'emparer des points d'eau, lutte journalière, terrible, de vie et de mort. On avance cependant et, si les efforts sont effrayants, le but se rapproche progressivement : ce but, — la gloire du pays, la gloire de l'explorateur —, compensera largement les peines. Mais alors, le chef apprend qu'on le poursuit pour l'arrêter : au lieu du triomphe de l'explorateur, c'est le jugement d'un conseil de guerre qui l'attend.

Voulet a près de lui son collègue, le capitaine Chanoine ; naturellement celui-ci cherche à le persuader de l'injustice de la mesure qu'on prend contre eux, de son bon droit à résister, de l'horreur de la soumission à de pareilles rigueurs ; celui qui l'arrête va prendre sa place, se substituer à lui, profiter de ses travaux, recueillir les lauriers aux trois quarts acquis !...

Quand on examine de sang-froid, à tête reposée, la situation de Voulet, on hésite à le juger... Que l'on ajoute à ces considérations l'influence du climat, de l'anémie, de l'énervement produit par la fatigue, les privations, les soucis journaliers, la maladie, la *soudanite* en un mot ! Que ceux qui ont vécu dans ces régions maudites se souviennent de l'état que tous subissent, des discussions exaspérées qui s'élèvent pour des riens entre les meilleurs camarades, les gens les mieux doués de calme et de sagesse ; qu'on se rappelle l'aigreur que la bile excite et qui fait tout

voir en noir, qui tourne au tragique les plus insignifiantes querelles ; ceux-là qui se souviennent n'iront pas chercher bien loin l'explication des faits et trouveront la solution normale, sinon fatale, des excès que s'expliquent difficilement les compatriotes, ignorants des colonies.

D'ailleurs, les excès reprochés à Voulet lui-même, dont l'importance a été discutée, se justifient en pays ennemi par le besoin absolu d'avancer et d'obtenir de vive force les porteurs et l'eau ; si les droits de la guerre sont unanimement sacrés, — bien qu'au Transvaal, par exemple, nous ayons eu des exemples contraires, — au Soudan, il y a des circonstances où l'extrémité, la nécessité absolue, justifient les moyens les plus rigoureux : il faut marcher, il faut au moins vivre, et si l'absence de porteurs n'a d'autre conséquence momentanée que l'arrêt, l'eau est la condition même de l'existence : une colonne représente des centaines d'hommes, et un point

d'eau, un puits bourbeux, peu abondant comme la plupart, suffit pour un ou deux jours, pas davantage ; l'alternative reste donc en permanence : marcher ou mourir de soif. On peut, on doit limiter les moyens rigoureux ; mais cette limite est difficile à déterminer et jamais, nulle part, la lutte pour la vie n'est plus implacable, avec toutes ses conséquences.

De loin, en France, on juge de sang-froid et sévèrement, mais ici, quand on subit soi-même l'influence néfaste, terrible, du climat et qu'on voit de près les obstacles effrayants qu'ont à surmonter les explorateurs, on envisage d'un autre œil les résultats qui en sont les conséquences naturelles

Je ne sais vraiment quel sentiment l'emporte en intensité : de la pitié qu'inspire un Voulet, ou de l'admiration qu'excite un Marchand...

Le 28, je quitte Ségou de bonne heure,

dans une pirogue en aluminium qui a, ces jours-ci, amené des officiers : c'est la pirogue-amirale, la meilleure de la flottille, fort confortable en effet.

---

29 *septembre. — Yamina.*

Nous arrivons le soir et, avant la nuit, je peux parcourir la ville, une des plus importantes du Niger, avec sa grande mosquée à dôme ovoïde, lardé de piquets de bois, dont j'ignore le rôle, mais dont le hérissement est assez original.

Sur une place, un industriel en plein air fait cuire une douzaine de gigots de mouton embrochés autour d'un foyer et rissolés d'appétissante façon ; j'en achète un pour quinze sous et l'emporte.

1er octobre. — Koulikoro.

Je débarque au lever du soleil et trouve sur la rive le capitaine commandant le poste ; je me présente et demande à partir au plus tôt.

— Je n'ai ni cheval, ni porteurs, me dit le capitaine ; les indigènes travaillent au dehors et j'ai beaucoup de monde en route.

— Alors, quand pourrai-je partir ?

— Au prochain convoi. Vous allez à l'hôpital de Khati ? Vous partirez dans huit jours, c'est régulier.

— Mais pas du tout ! je ne suis pas malade, je ne vais pas à l'hôpital : je suis nommé élève-officier de cavalerie et voici l'ordre exprès du gouverneur, enjoignant de me rapatrier au plus vite.

Je tends, en même temps, la copie de l'ordre télégraphique du gouverneur ; aussitôt, changement à vue.

— Ah ! fort bien. S'il en est ainsi, partez quand vous voudrez. Quand voulez-vous ?

— Tout de suite, dans une heure ; le temps de réunir un cheval et six porteurs.

— Comment, six porteurs ?

— Oui, j'en prends deux à mes frais.

— Ah ! bon. Dans une heure tout sera prêt.

Nous causons ensuite ; l'officier me demande des renseignements sur Ségou, le Sahel, l'affaire Voulet, puis je touche mes rations, reçois même une provision de pain blanc frais et de légumes du potager, prends un petit déjeuner et, quand mes porteurs sont arrivés, j'enfourche le cheval qu'on m'amène, — un microscopique insecte, harnaché d'une petite selle bounioule avec des étrivières très courtes, des étriers arabes trop étroits, — et qui vacille, semblant prêt à s'écrouler sous mon poids.

2 octobre. — Bammako.

Je n'ai pas quitté un instant mes porteurs qui seraient encore à mi-chemin sans cela. Deux lieues avant Bammako, vers onze heures du matin, je les vois si exténués par cette marche forcée, que je fais halte près du fleuve.

A cet endroit, bien qu'il n'y ait aucun village, un grand marché se tient à cent mètres de la route : on y vend des denrées alimentaires, presque exclusivement, et j'y achète des noisettes d'arachide, des kolas et des gâteaux de mil, sortes de beignets de couscous, sautés dans la poêle, mangeables avec du sucre. Je distribue tout cela à mes hommes, puis je prends un bain dans le Niger, très large, rocheux et particulièrement dangereux à cet endroit.

3-5 octobre. — Khati.

Je dois attendre ici trois jours le départ d'un convoi.

Khati est en voie de transformation ; on veut en faire la capitale du Soudan et de vastes constructions en briques s'élèvent de tous côtés : palais du gouverneur, du génie, bureaux, cercles, etc. ; il y a ici près de deux cents Européens et j'y retrouve d'anciennes connaissances, entre autres mon ancien maréchal de logis-chef de Yélimané.

Celui-ci, maintenant, étudie la culture, afin de s'installer comme colon, dès qu'il aura terminé son rengagement ; malheureusement, il est à la recherche de fonds, mais le bailleur rêvé est difficile à trouver... ; depuis longtemps au Soudan, il a renoncé à toute idée de retour en France et mène com-

plètement la vie indigène ; il a même épousé une femme du pays, Mme Fatou, et en a eu une petite fille, jolie comme un amour, le teint à peine bruni, les cheveux blonds frisés, les yeux bleus superbes ; il habite un vrai taudis, infesté de singes, de chiens et de servantes de son épouse.

Un matin, je vais partager son déjeuner et il me montre une lettre du Gouverneur, qui encourage ses projets ; il pense s'installer dans le haut Niger, car on parle de créer un chemin de fer dans cette région ; dans ce but il ira bientôt à Timbouctou et parcourra le Sud pour étudier le pays.

5-12 *octobre.* — *De Khati à Kita.*

Je quitte Khati le 5 octobre, avec un convoi régulier de voitures Lefèvre, et marche à mulet, ce qui est le mode de transport le plus pratique ; seul blanc de la troupe, je puis, dans les cantonnements, choisir de bonnes cases, ce qui est facile du reste, car partout il en est de réservées aux passagers et qui sont très confortables.

A Négala, je rencontre sur la route beaucoup de tirailleurs revenant de la mission Marchand, suivis de porteur de bagages ; la plupart arborent fièrement des ombrelles, des fusils à pierre, des chapeaux de feutre, toutes les coquetteries du monsieur qui a vu Paris ; ils vendent les montres et médailles qu'on leur a données et,

seule, la médaille militaire a de la valeur pour eux, à cause des cent francs de pension qu'elle représente ; la plupart sont Bambaras ou Toucouleurs, originaires des environs de Bammako.

Quelques jours après, à Balani, je trouve toute une équipe de travailleurs en train de construire une route pour les automobiles, travail assez difficile, car il faut tracer la voie dans des terrains ferrugineux, éviter le sable, puis aménager et consolider la chaussée.

Il est au moins étrange que l'on établisse à grands frais un service d'automobiles précisément là où doit passer un peu plus tard la voie ferrée ; quand les automobiles commenceront à fonctionner sérieusement, ils deviendront inutiles.

On me conte que, dans une équipe voisine, il y a un Père Blanc qui fait son service dans le génie ; étant dans le clergé en France, il avait été dispensé de deux ans ; devenu, depuis, religieux, il a été

aussitôt rappelé et le Gouverneur a pu seulement obtenir qu'il fasse ici son temps ; il travaille, me dit-on, avec beaucoup de gaîté, d'ardeur, et rend de grands services, car il sait la langue et connaît le pays.

12-13 *octobre. — Kita.*

Je profite de mon passage ici pour aller visiter, à deux kilomètres du poste, la mission des Pères du Saint-Esprit, les Pères Noirs.

A mon arrivée, un religieux se présente et m'offre aimablement de parcourir son domaine : le parc est bien planté de tous les arbres coloniaux et l'on y fait avec succès de nombreux essais, fruits, légumes, céréales ; le Père m'offre des goyaves, me montre de superbes ananas et me dit tout ce qu'il espère de la culture du caoutchouc qu'il vient d'entreprendre.

Plus loin, des travailleurs défrichent les abords d'un ruisseau dont s'échappe une odeur fétide, endroit fort malsain que l'on assainit.

— Mais, mon Père, dis-je, comment résistez-vous à ces miasmes ?

— Bah ! depuis le temps que je suis là, je m'habitue.

— Vous êtes seul ?

— Non ; il y a un frère avec moi, un vieux frère qui est ici depuis plus longtemps encore que moi.

— Vous êtes seuls, tous les deux ?

— Oui. Quand je suis arrivé ici, la première fois, je remplaçais un Père qui venait de mourir ; au bout de trois ans, étant très fatigué, on me renvoya pour six mois en France, et un Père me remplaça ; je revins ; trois jours après mon retour, mon compagnon mourut dans mes bras, d'une bilieuse.

— Le fait est que l'endroit est essentiellement marécageux.

— Il faut cela pour que les cultures réussissent.

— Et vos enfants ?

— Ils sont une soixantaine. Je n'ai du

reste qu'à me louer des indigènes. Je vais tâcher de prendre une mesure importante à leur sujet : vous savez qu'ils tiennent beaucoup à la circoncision ?

— Oui ; fétichistes et musulmans sont unanimes à ce sujet : c'est d'ailleurs une mesure hygiénique utile dans ces pays.

— Parfaitement... Mais, pendant le temps qui précède et suit la cérémonie, les familles reprennent les enfants et les livrent aux marabouts qui cherchent à détruire chez nos jeunes adeptes les principes de foi que nous leur inculquons ; c'est l'occasion de fêtes, de solennités, au cours desquelles ils nous échappent complètement... Pour obvier à cet inconvénient, je tâcherai de faire faire l'opération par un de nos médecins.

— Il y aurait tout à y gagner, mais vous aurez bien des difficultés.

— Je n'en doute pas ; cependant les noirs commencent à avoir confiance dans nos docteurs et si celui de Kita s'y prête, il peut obtenir cette transformation.

L'idée était bonne ; je ne sais si le Père put la faire aboutir.

. . . .

Ce même soir, grand événement : le premier automobile arrive à Kita! Mais quelle arrivée! détérioré, incapable de rouler, poussé à bras, il fait dans la ville une entrée peu triomphale; les roues trop étroites enfoncent dans le sol; la route, aménagée spécialement, ne peut supporter le poids d'une voiture vide. Que sera-ce, quand ces véhicules seront chargés et quand les chemins seront désagrégés par les tornades?

14-21 octobre. — De Kita à Kayes.

Je pars de Kita le 14 et suis à Badombé le 18; j'ai deux jours à passer là et suis reçu par les officiers du poste.

C'est ici, maintenant, la tête de ligne de la voie ferrée et des convois; le télégraphe y est donc très important, les dépêches en grand nombre chiffrées y affluent, mais un seul indigène suffit à ce travail et l'on m'affirme que jamais il ne commet d'erreur ni de faute dans son service, qui est des plus délicats.

Ainsi donc, ces nègres, instruits, cultivés, peuvent rendre les mêmes services que nous autres et leur infériorité ne vient que de leur manque de développement, d'instruction, d'éducation; ils ont en puissance des facultés aptes à subir tous les perfec-

tionnements, et ceux qui ont joui, dès la première heure, des bienfaits de la civilisation en profitent d'autant mieux que leur esprit est neuf et pas encore déformé par un atavisme souvent fâcheux.

Dans ces pays primitifs, la dose d'instruction des indigènes est infime : ils savent juste le langage, le calcul et les notions indispensables à l'existence, — bien peu de choses, quand la vie est aussi facile; leur esprit inculte, n'ayant jamais fait effort pour se développer, s'ankylose; de là, cette apathie, cette inertie qui leur suffit et dans laquelle ils se plaisent, dédaigneux des progrès dont ils ne sentent point le besoin et dont ils redoutent la fatigante complication.

Il faut donc apprécier hautement les écoles, comme celles de Kayes et de Saint-Louis, et y voir une source de bienfaits, — pour la colonie qui ne peut que s'améliorer quand les indigènes instruits s'intéresseront à l'agriculture, à l'industrie, au commerce;

— pour les Européens, qu'ils soulageront en les remplaçant dans beaucoup d'emplois pénibles pour des blancs sous ce climat meurtrier.

Grâce à ce progrès, en outre, le long apprentissage des premiers mois se trouvera simplifié; un Français qui arrive au Soudan ne peut remplir un emploi sérieux avant de connaître le pays, la région même où il se trouve. Quand chaque poste aura des secrétaires indigènes, ceux-ci, employés depuis longtemps et en permanence dans les mêmes endroits, mettront vite au courant les nouveaux venus.

Enfin, la vie matérielle des noirs étant d'un bon marché extrême, leur solde ne saurait être très élevée et leurs frais d'entretien seraient peu considérables, alors que les blancs coûtent fort cher à l'Etat, pour leur nourriture, leur entretien et surtout leurs transports.

Je crois que l'avenir nous réserve la réalisation de ce projet, qui devra donner de

très bons résultats, pourvu toutefois qu'on ne confie à ces indigènes que des emplois subalternes, car il faut éviter de leur donner sur leurs congénères une trop grande autorité dont ils abuseraient sûrement.

21-25 *octobre. — Kayes.*

Je suis logé ici dans un vrai palais, non loin de ceux du Gouverneur ; chaque soir, je vois passer celui-ci, dans sa victoria, allant avec sa femme faire une promenade dans la triste campagne, — une avenue circulaire, à peu près nivelée, qui fait un long parcours extra-muros tout autour de la ville...

Le dimanche matin, arborant fièrement ma tenue de spahi avec mes nouveaux galons d'élève-officier, je vais à la messe de l'hôpital. La petite chapelle est comble : blancs résidant à Kayes, infirmiers malades, passagers revenant de l'intérieur, indigènes chrétiens, remplissent le sanctuaire et le trop-plein se tient dehors, massé près de

la porte; une seule femme est là, celle du Gouverneur.

Tout ce monde écoute la messe avec recueillement. Combien, comme moi, revoient avec émotion une cérémonie religieuse, presque oubliée depuis les longs mois d'absence ! Combien éprouvent une poignante sensation en retrouvant, à une des dernières étapes du retour, les traces du pays civilisé sous leur forme la plus touchante! Combien calculent le nombre de jours qui les séparent du moment délicieux où ils iront en famille s'agenouiller à l'autel et remercier le Dieu qui les a ramenés sains et saufs du noir Soudan, du pays de la mort!... Chacun songe à la France, revoit l'église du village, la paroisse habituelle, et les plus sceptiques ont un élan de joie vers Celui qui a pu leur conserver la vie comme Il aurait aussi pu la leur enlever...

Pour moi, ma prière est une action de grâces profondément sincère, qui me rend

presque doux le souvenir des heures passées en comparaison du bonheur actuel et à venir...

. . . .

Le 25, je monte à bord du vapeur qui doit, en descendant le Sénégal, me conduire à Saint-Louis.

Mon boy, Birama-Sidibé, embarque et range mes caisses, installe mes affaires dans ma cabine, puis me fait ses adieux. Brave Bambara ! je le quitte avec regret ; fidèle jusqu'à la dernière heure, il m'a rendu agréables les voyages dans la brousse et s'est conduit avec moi comme le plus loyal et le plus dévoué serviteur; il me souhaite bonne chance et bon mariage ; je le récompense autant que je puis et lui promets de lui envoyer un souvenir de France.

Il part alors seulement pour aller rejoindre à la hâte son nouveau maître.

25-31 *octobre. — De Kayes à Dakar.*

Ce n'est pas sans plaisir que je revois, au long du large fleuve, passer tous ces lieux entrevus, il y a près de deux ans, quand je partais pour le pays noir. Bakel, Matam, Kaéaédi, aux maisons européennes sans étage, toute blanches le long de la rive, Podor, au poste bastionné, Dagana, Richard Toll... Le 30, enfin, nous atteignons Saint-Louis où je suis reçu par les officiers de l'escadron sénégalais, et, dès le lendemain, je repars en chemin de fer à travers le Cayor pour Dakar.

---

31 octobre-4 novembre. — Dakar.

Je suis descendu au Grand-Hôtel, en face de la gare. Oh ! le bon lit, la chambre claire, les draps blancs, la vaste moustiquaire !... Un ami, retrouvé là, m'offre à déjeuner : des huîtres, du champagne, de la glace, — festin de Lucullus, retour du Soudan !...

Un après-midi, je vais visiter l'île de Gorée, très originale avec ses remparts chevauchant sur les rochers, tout alentour, et ses rues étroites, sinueuses, montueuses, bordées de maisons de genre espagnol, lézardées et miséreuses.

On accède au fort par une rampe en lacets, bordée, d'un côté par de hautes murailles épaisses que surmontent des cactus épineux, de l'autre par les falaises à pic que bat la mer souvent agitée : des

factionnaires gardent les abords du lieu et un pont-levis en défend l'entrée.

Je suis aussitôt conduit au capitaine, qui, sur le vu de ma feuille de route, m'autorise très gracieusement à visiter le fort, escorté d'un brigadier d'artillerie. Ce fort commande toute la côte et, seul, est sérieusement défendu et approvisionné ; une douzaine de très gros canons de forteresse sont braqués dans toutes les directions, terribles joujoux enveloppés dans leurs bâches et pouvant porter jusqu'à douze mille mètres ; des poudrières souterraines, bien aménagées, contiennent de vastes approvisionnements ; une centaine d'hommes sont cantonnés là, et une compagnie reste en réserve dans la ville.

Je la parcours ensuite, cette ville, perchée sur ses roches abruptes et inaccessibles : des maisons blanches à tuiles rouges, souvent démantelées par la tempête, une architecture vieillotte, fade, laide, des vérandas à voûtes uniformément

arrondies, quelques palmiers, trois débarcadères primitifs, un square, la caserne, et, autour, une grève de sable fin, où s'éteignent en ce moment les vagues d'une mer d'huile, transparente comme le cristal.

Le 1er novembre, jour de la Toussaint, je vais à la messe à l'église de Dakar, sur la grand'place. La vaste salle, à vitraux incolores, toute blanche et claire, est remplie de noirs, de blancs, d'officiers, d'employés avec leurs femmes, tout le monde endimanché.

Le curé prêche sur la multitude des habitants du paradis qu'on fête en ce jour : saints blancs, saints noirs, saints jaunes, saints rouges !... Le prédicateur n'est pas éloquent, ce qu'il dit est naïf, mal tourné, mais j'ai plaisir tout de même à l'entendre ; les négresses opulentes, engoncées dans leurs innombrables pagnes de soie, multicolores, criards, pittoresques, sous la lumière brutale, doivent savourer d'avance la jouissance de se trouver mêlées plus

tard aux dames blanches, en chapeaux de paille et toilettes claires, dans le Paradis des Toubabs.

A la sortie, quel amusant défilé !... D'abord les belles indigènes, puis les épouses des officiers, poseuses et mal fichues, la plupart avec leurs mioches en casques blancs, et, superbes au milieu de toutes ces élégances, les nègres, en faux-cols, cravatés de rouge ou de mauve, avec des escarpins vernis et des bouchons de carafe aux dix doigts. O les drôles de gens, si naïvement vaniteux, dernière lueur du pays d'Afrique, avec sa civilisation primitive, baroque, et ses vices d'importation! ...

Le soir, comme j'allais quitter le café de l'hôtel pour aller me coucher, une musique cacophonique m'arrête, et on fait entrer dans la salle, pour nous donner un concert, la troupe d'artistes, des Chinois, passagers du bateau français le *Richelieu*, en escale ici. Bien curieux, ces petits jaunes gringalets, aux figures typiques,

intelligentes et fines, avec les mains toute menues, la natte tressée, le geste adroit, l'œil malicieux, l'air sérieux et la mimique précieuse d'enfants mûris trop vite !... Ils fument la pipe tout en jouant de leurs bizarres instruments : flûtes, guitares, mandolines, clarinettes, — concert bruyant, mélopée monotone sur un motif que répète sans cesse la clarinette aux notes aiguës ; puis, après la quête, avec des courbettes mignonnes, des sourires brefs, les Célestes s'en vont, traînant leurs pantoufles à épaisses semelles et, en nous quittant, ils nous donnent d'amicales poignées de main.

4-14 novembre. — De Dakar à Marseille.

Le 4 novembre, je m'embarque sur le *Thibet* et nous dérapons au petit jour. Longtemps je reste accoudé au bastingage. regardant le rivage qui commence à s'estomper dans le lointain ; la ligne des côtes s'abaisse de plus en plus, pointillée de blanc, et Dakar m'apparaît telle qu'au premier jour où je la vis, la veille du débarquement.

Alors, je dis adieu au pays noir, me demandant si cet adieu ne sera pas un au revoir !... Qui sait ?... J'évoque les mois que j'y ai passés, les jours tristes, les jours gais, les souvenirs qui m'en resteront, amers maintenant, moins pénibles plus tard, quand ils disparaîtront dans le charme de la vie d'officier, que je devrai à

la terre maudite !... Et, en pensant à ce pays que je quitte, je me demande si, là, nous autres Français, nous avons fait œuvre bonne en le conquérant...

Je ne connais que cette colonie et je juge que, par exception peut-être, notre conquête a été bienfaisante pour ces régions.

Parmi ces peuples divers, de tout temps un très petit nombre, tenant en main la puissance, opprimait les autres ; les bandes guerrières victorieuses étaient d'une cruauté inouïe et, là où elles étaient passées, tout était ruine et mort : les hommes devenaient captifs, le reste des habitants était massacré, le village brûlé, les récoltes incendiées. Maintenant, ces populations vivent en sécurité et, moyennant un impôt faible, n'ont rien à redouter ; or cette paix absolue est le rêve des noirs, et ils trouvent réellement que notre domination leur a bénéficié.

Leurs industries, en outre, leurs denrées, leurs richesses ne sont pas pour nous un

objet d'envie, et nul d'entre eux n'a eu ici à souffrir d'expropriation ni d'accaparement; les colons français s'installent peu chez eux, ne les supplantent pas, et les quelques produits que nous leur demandons pour l'exportation leur sont bien payés : ils ont donc gagné par nous la paix et la richesse, sans détriment.

Ainsi s'expliquent la conquête rapide et la pacification facile de ces immenses territoires, opprimés et dévastés jadis par les conquérants indigènes ; ainsi encore s'explique que nous restions maîtres de vastes étendues avec un nombre de troupes et de blancs si restreint. Il faut ajouter d'ailleurs que les rares velléités de révolte échouent d'elles-mêmes grâce à la diversité des races et à la rivalité des chefs : cette variété d'éléments en causait la faiblesse et a favorisé notre établissement, comme elle favorisait les conquêtes faciles des peuples guerriers ; elle subsistera toujours et sera une garantie de stabilité pour notre colonie

dont l'unité réside dans notre seule administration.

. . . .

Je voyage en troisième, sous prétexte que, n'étant pas encore entré à l'École, je ne puis être considéré comme élève-officier. Je ne comprends pas, mais je n'ai ni le temps ni l'envie de réclamer ; en revanche, un sous-officier de la milice civile du Dahomey arbore une tenue d'adjudant de cavalerie et voyage comme officier. Pourquoi ? Mystère !...

Le 8, nous faisons escale à Las Palmas et je descends à terre quelques heures. Après un déjeuner à l'hôtel Catalan, je vais visiter la cathédrale, vaste édifice de pur style jésuite, très lourd, sans rien d'intéressant, à part peut-être de grosses pièces d'orfèvrerie, très massives, assez curieuses, qui ornent l'intérieur.

Au marché, ensuite, j'achète des bananes que je fais emballer dans des bourriches ; j'emporte aussi des mouchoirs de dentelle,

infiniment légers, assez jolis. Tout, ici, est pauvre et sale ; les femmes cependant, avec la mantille blanche ou noire, les hommes, avec leurs sabots recourbés, sont assez pittoresques ; quant aux soldats, vêtus de toile grise et de shakos, ils ont l'aspect bien miséreux.

En rentrant à bord, le soir, je trouve dans le dortoir trois Syriens, sales et répugnants, qui vont voyager avec nous ; l'un d'eux, tout jeune homme, a une très jolie figure, mais le mal de mer le torture : il ne quitte pas sa couche, souffre sans arrêt, et gémit à fendre l'âme en contemplant une image religieuse ; ses camarades, deux robustes gaillards, ont pour lui toutes sortes d'égards et d'attentions ; ils ont l'air, en somme, de braves gens, et la pitié fait taire le dégoût.

Le 12, nous passons devant Carthagène et, dès lors, nous longeons les côtes d'Espagne, montueuses et arides.

Le 14, enfin, dès l'aube, nous sommes

tous sur le pont, officiers, sous-officiers, soldats, matelots, regardant la terre avec le même émoi, car maintenant défilent devant nos yeux ravis les gais, pittoresques et verdoyants rivages du beau pays de France, de la légendaire et poétique Provence : des bois d'oliviers ou de sapins sur les hauteurs, une grève bordée de villages tout blancs éparpillés au pied des collines et dégringolant les pentes ; puis, vers le large, sous un soleil éclatant, la surface limpide d'une Méditerranée calme et unie comme un lac.

Les caisses sont bouclées, et, longtemps avant, nous sommes prêts à débarquer ; au milieu des marsouins, à l'avant, je dévore des yeux l'horizon et écoute les renseignements des vieux coloniaux habitués à ces parages ; enfin, dans un creux, voilà, noyée dans une brume légère, la ville et le port de Marseille, que domine, du haut de son rocher, la chapelle de Notre-Dame de la Garde, aperçue avant tout le reste ; on

avance, on s'engage dans la passe : un pilote, des commissaires, des douaniers, la santé, arrivent dans une barque. Il est dix heures, quand le *Thibet* stoppe définitivement.

Longtemps encore il faut attendre, impatiemment, le signal de la libération; debout, j'examine de tous mes yeux la jetée qui commence à se couvrir de monde; en veste rouge et pantalon blanc, seul en avant, je dois être vu de loin. Tout à coup, j'aperçois un fiacre découvert qui arrive; le cocher fouaille sa haridelle ; deux hommes en descendent, et regardent; l'un agite son mouchoir : c'est mon père. Je lève mon képi bleu.

A ce moment même, on donne l'autorisation de débarquer ; je cours à la coupée, jette mon nom à un entrepreneur de débarquement des bagages et saute dans une barque. Quelques instants après, je suis dans les bras de mon père. Nous avons le cœur si serré, la voix si étranglée, que nous

pouvons à peine parler..... Oh ! le bon moment! Comme de pareils instants compensent les douleurs passées, les angoisses atroces... Le « fieu » sans doute est bien maigri, bien jaune, les yeux fiévreux, les joues creuses, terriblement changé avec sa grosse barbe qui ne le rajeunit pas ; mais enfin, il est là, et, après avoir tant tremblé, il faut tout oublier, maintenant qu'on est réuni...

. . . .

Huit jours après, j'entrais à l'École de Saumur et, depuis, lieutenant au 5e dragons, je suis en garnison à Compiègne. Au début, j'eus encore quelques accès de fièvre, mais, peu à peu, ma santé s'est entièrement rétablie et, de ce séjour au pays maudit, je n'ai conservé qu'un souvenir puissant, d'une saveur amère et âpre, qui ne manque pas de séduction.

Il me faut les charmes de la vie d'officier, les attraits puissants de la vie de famille, les liens si doux du mariage, pour étouffer

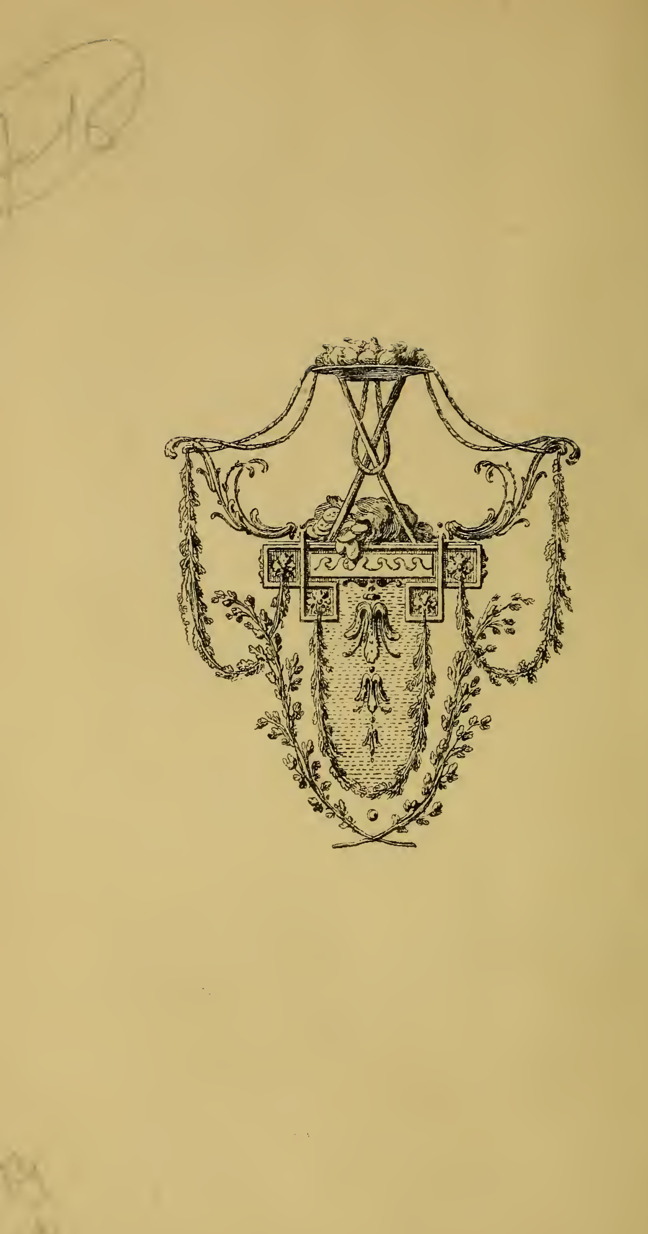
les soupirs de regret qu'excitent encore parfois le mélancolique rappel des misères passées, de la vie aventureuse et périlleuse, mais si passionnante, que mène le spahi au pays noir.

FIN


OCÉAN ATLANTIQUE
SAHEL
Tombouctou
Niger
Richard Toll
Podor
Saldé
St Louis
Louga
Matam
Sénégal
Cayor
Bakel
Nioro
Ségala
Sokolo
Bambara
C. Vert
Dakar
Yélimané
Gombou
Samé
Kayes
Sénégal
Sansanding
Diamon
Bafoulabé
Ségou
Badumbé
Yamina
Kita
Bakhoy
Koulikoro
Bamako
SOUDAN FRANÇAIS
Niagassola
États de Samory
Sierra Leone
Free Town
H. TROPÉ Cartogr.

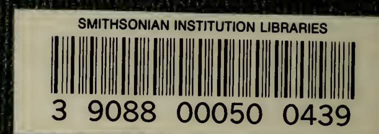
TABLE DES MATIÈRES

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY ET FILS




SMITHSONIAN
INSTITUTION
LIBRARIES


LIBRARIES SMITHSONIAN INSTITUTION
SMITHSONIAN INSTITUTION WASHINGTON DC


SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES
3 9088 00050 0439